

Adolphe : anecdote
trouvée dans les
papiers d'un inconnu.
suivie de la tragédie de
Wallstein (Nouv. éd.)
par Benjamin de [...]

Constant, Benjamin (1767-1830). Adolphe : anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. suivie de la tragédie de Wallstein (Nouv. éd.) par Benjamin de Constant de Rebecque. 1849.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Y2 23781

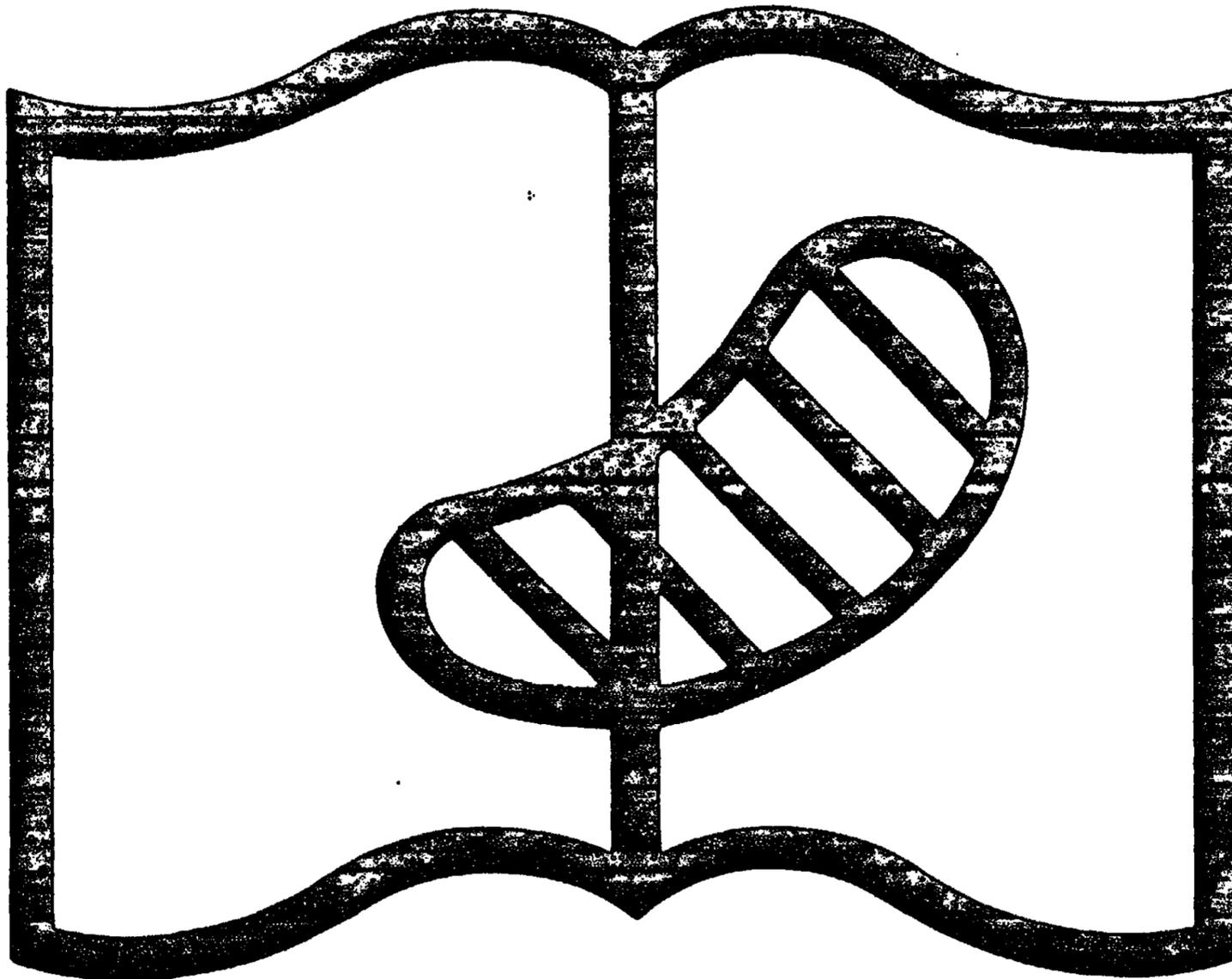
Paris

1849

Constant, Benjamin

Adolphe

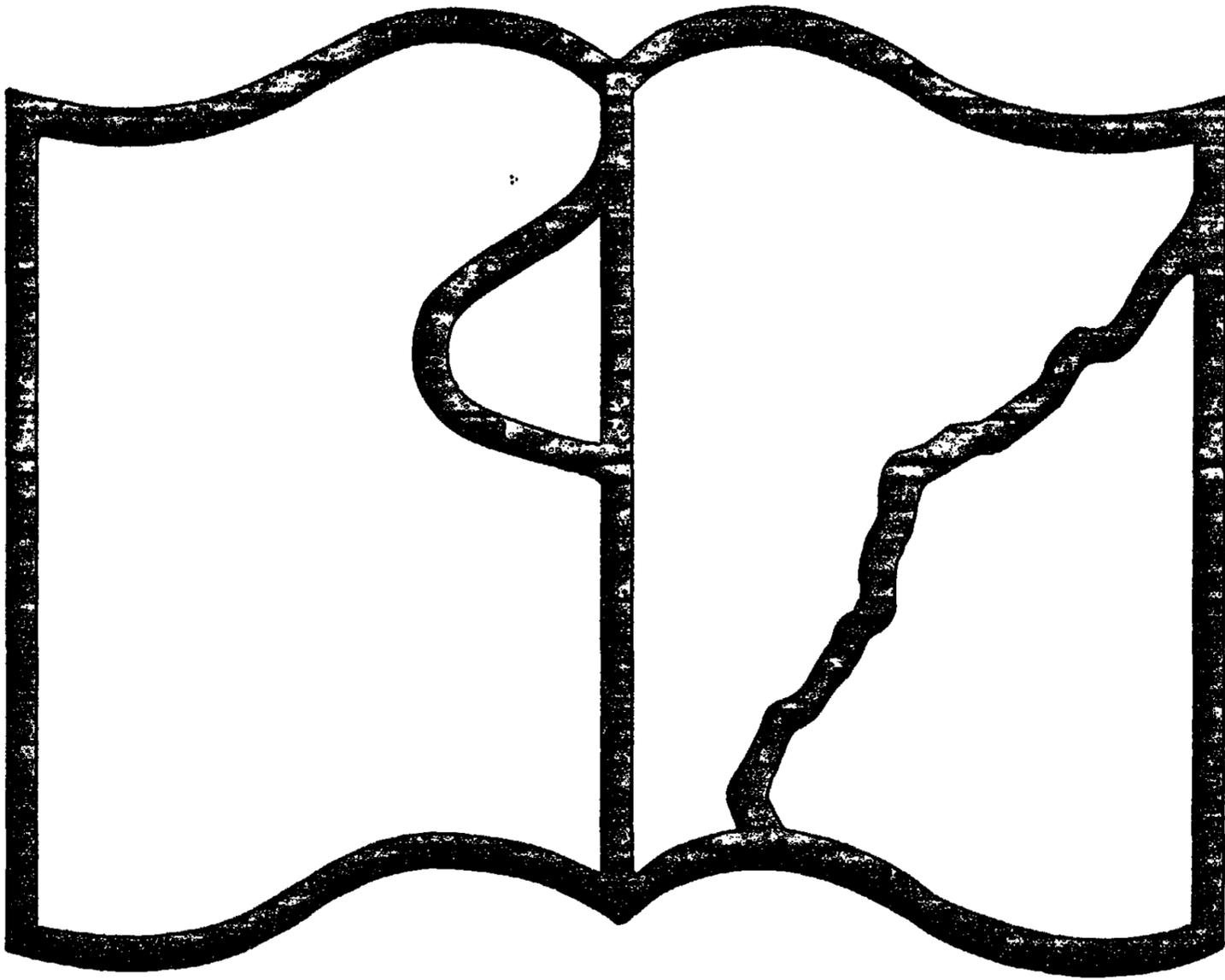
Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Original illisible

NF Z 43-120-10



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

ADOLPHE.

CHEZ GARNIER FRÈRES, 10, RUE RICHELIEU.

BIBLIOTHÈQUE D'UN DÉSŒUVRÉ

In-32, format Elzevicien.

-
- Œuvres complètes de Béranger** (P. J. ns), 4 vol. orné de
7 vignettes..... 5 fr. 75
- Chansons et poésies de Désaugiers**, 1 vol. de plus de
600 pages..... 5 fr. »
- Chants républicains et nationaux de la France**,
de 1789-1848. 1 vol. de 600 pages..... 5 fr. »
- La Gaudriole**, Chansons joyeuses, facétieuses et grivoises, par
Collet, Bouffe, Festeau, Cabassol, Jacquemot, etc., etc. 1 vol. de
600 pages..... 5 fr. »

Œuvre précède, du même format.

- Choix d'Anecdotes**, 2 vol. | **Contes à rire**, 1 vol.
Poètes de l'Amour, 1 vol.

CORBILLY, IMP. DE CHEVAL.

ADOLPHE

ANECDOTE

TROUVÉE DANS LES PAPIERS D'UN INCONNU

PAR

BENJAMIN CONSTANT.

NOUVELLE ÉDITION

SUIVIE

DE LA TRAGÉDIE DE WALLSTREB.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

21, PALAIS NATIONAL, — 10, RUE RICHELIEU.

1840

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ai consenti à la réimpression de ce petit ouvrage, publié il y a dix ans. Sans la presque certitude qu'on voulait en faire une contrefaçon en Belgique, et que cette contrefaçon, comme la plupart de celles que répandent en Allemagne et qu'introduisent en France les contrefacteurs belges, serait grossie d'additions et d'interpolations auxquelles je n'aurais point eu de part, je ne me serais jamais occupé de cette anecdote, écrite dans l'unique pensée de convaincre deux ou trois amis, réunis à la campagne, de la possibilité de donner une sorte d'intérêt à un roman dont les personna-

gesse réduiraient à deux, et dont la situation serait toujours la même.

Une fois occupé de ce travail, j'ai voulu développer quelques autres idées qui me sont survenues et ne m'ont pas semblé sans une certaine utilité. J'ai voulu peindre le mal que font éprouver même aux cœurs arides les souffrances qu'ils causent, et cette illusion qui les porte à se croire plus légers ou plus corrompus qu'ils ne le sont. A distance, l'image de la douleur qu'on impose paraît vague et confuse, telle qu'un nuage facile à traverser ; on est encouragé par l'approbation d'une société toute factice, qui supplée aux principes par les règles et aux émotions par les convenances, et qui hait le scandale comme importun, non comme immoral, car elle accueille assez bien le vice quand le scandale ne s'y trouve pas ; on pense que des liens formés sans réflexion se briseront sans peine. Mais quand on voit l'angoisse qui résulte de ces liens brisés, ce douloureux étonnement d'une âme trompée, cette défiance qui succède à une confiance si complète, et qui, forcée de se diriger contre l'être à part du reste du monde, s'étend à ce monde tout entier, cette estime refoulée sur elle-même et qui ne sait plus où se replacer, on sent alors qu'il y a quelque chose de sacré dans le cœur qui souffre par

qu'il aime ; on découvre combien sont profondes les racines de l'affection qu'on croyait inspirer sans la partager ; et si l'on surmonte ce qu'on appelle faiblesse, c'est en détruisant en soi-même tout ce qu'on a de généreux, en déchirant tout ce qu'on a de fidèle, en sacrifiant tout ce qu'on a de noble et de bon. On se relève de cette victoire, à laquelle les indifférents et les amis applaudissent, ayant frappé de mort une portion de son âme, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, outragé la morale en la prenant pour prétexte de la dureté ; et l'on survit à sa meilleure nature, honteux ou perverti par ce triste succès.

Tel a été le tableau que j'ai voulu tracer dans *Adolphe*. Je ne sais si j'ai réussi ; ce qui me ferait croire au moins à un certain mérite de vérité, c'est que presque tous ceux de mes lecteurs que j'ai rencontrés m'ont parlé d'eux-mêmes comme ayant été dans la position de mon héros. Il est vrai qu'à travers les regrets qu'ils montraient de toutes les douleurs qu'ils avaient causées, perçait je ne sais quelle satisfaction de fatuité ; ils aimaient à se peindre comme ayant, de même qu'Adolphe, été poursuivis par les opiniâtres affections qu'ils avaient inspirées, et victimes de l'amour immense qu'on avait conçu pour eux. Je crois que pour la plupart ils se calomniaient, et que si leur vanité

les eût laissés tranquilles, leur conscience eût pu rester en repos.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne Adolphe m'est devenu fort indifférent ; je n'attache aucun prix à ce roman, et je répète que ma seule intention en le laissant reparaître devant un public qui l'a probablement oublié, si tant est que jamais il l'ait connu, a été de déclarer que toute édition qui contiendrait autre chose que ce qui est renfermé dans celle-ci ne viendrait pas de moi, et que je n'en serais pas responsable.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Je parcourais l'Italie, il y a bien des années. Je fus arrêté dans une auberge de Cerenza, petit village de la Calabre, par un débordement du Neto; il y avait dans la même auberge un étranger qui se trouvait forcé d'y séjourner pour la même cause. Il était fort silencieux et paraissait triste; il ne témoignait aucune impatience. Je me plaignais quelquefois à lui, comme au seul homme à qui je pusse parler dans ce lieu, du retard que notre marche éprouvait. Il m'est égal, me répondait-il, d'être ici ou ailleurs. Notre hôte, qui avait causé avec un domestique napolitain qui servait cet étranger sans savoir son nom, me dit qu'il ne voyageait point par curiosité, car il ne visitait ni les ruines, ni les sites, ni les monuments, ni les hommes. Il

lisait beaucoup, mais jamais d'une manière suivie ; il se promenait le soir, toujours seul, et souvent il passait des journées entières assis, immobile, la tête appuyée sur les deux mains.

Au moment où les communications, étant rétablies, nous auraient permis de partir, cet étranger tomba très-malade. L'humanité me fit un devoir de prolonger mon séjour auprès de lui pour le soigner. Il n'y avait à Cerenza qu'un chirurgien de village ; je voulais envoyer à Cozenze chercher des secours plus efficaces. Ce n'est pas la peine, me dit l'étranger ; l'homme que voilà est précisément ce qu'il me faut. Il avait raison, peut-être plus qu'il ne le pensait, car cet homme le guérit. Je ne vous croyais pas si habile, lui dit-il avec une sorte d'humeur en le congédiant ; puis il me remercia de mes soins, et il partit.

Plusieurs mois après, je reçus à Naples une lettre de l'hôte de Cerenza, avec une cassette trouvée sur la route qui conduit à Strongoli, route que l'étranger et moi nous avions suivie, mais séparément. L'aubergiste qui me l'envoyait se croyait sûr qu'elle appartenait à l'un de nous deux. Elle renfermait beaucoup de lettres fort anciennes, sans adresses, ou dont les adresses et les signatures étaient effacées, un portrait de femme, et un cahier contenant l'anecdote ou

l'histoire (qu'on va lire. L'étranger, propriétaire de ces effets, ne m'avait laissé en me quittant aucun moyen de lui écrire; je les conservais depuis dix ans, incertain de l'usage que je devais en faire, lorsqu'en ayant parlé par hasard à quelques personnes dans une ville d'Allemagne, l'une d'entre elles me demanda avec instance de lui confier le manuscrit dont j'étais dépositaire. Au bout de huit jours, ce manuscrit me fut renvoyé avec une lettre que j'ai placée à la fin de cette histoire, parce qu'elle serait inintelligible si on la lisait avant de connaître l'histoire elle-même.

Cette lettre m'a décidé à la publication actuelle, en me donnant la certitude qu'elle ne peut offenser ni compromettre personne. Je n'ai pas changé un mot à l'original; la suppression même des noms propres ne vient pas de moi: ils n'étaient désignés que comme ils sont encore, par des lettres initiales.

ADOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

Je venais de finir à vingt-deux ans mes études à l'université de Göttingue. — L'intention de mon père, ministre de l'électeur de **, était que je parcourusse les pays les plus remarquables de l'Europe. Il voulait ensuite m'appeler auprès de lui, me faire entrer dans le département dont la direction lui était confiée, et me préparer à le remplacer un jour. J'avais obtenu, par un travail assez opiniâtre, au milieu d'une vie très-dissipée, des succès qui m'avaient distingué de mes compagnons d'étude, et qui avaient fait concevoir à mon père sur moi des espérances probablement fort exagérées.

Ces espérances l'avaient rendu très-indulgent pour beaucoup de fautes que j'avais commises. Il ne m'avait

jamais laissé souffrir des suites de ces fautes. Il avait toujours accordé, quelquefois prévenu mes demandes à cet égard.

Malheureusement sa conduite était plutôt noble et généreuse que tendre. J'étais pénétré de tous ses droits à ma reconnaissance et à mon respect ; mais aucune confiance n'avait jamais existé entre nous. Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. Je ne demandais alors qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui jettent l'âme hors de la sphère commune, et lui inspirent le dédain de tous les objets qui l'environnent. Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils raisonnables et sensibles ; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre, qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins

amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide, et que souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutamai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune, et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine absence d'abandon qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent, et une difficulté de causer sérieusement que j'ai toujours peine à surmonter. Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux. Je ne me trouvais à mon aise que tout seul; et tel est

même à présent l'effet de cette disposition d'âme, que, dans les circonstances les moins importantes, quand je dois choisir entre deux partis, la figure humaine me trouble, et mon mouvement naturel est de la fuir pour délibérer en paix. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer : tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité. Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très-jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que les hommes s'étourdissent si facilement. J'avais, à l'âge de dix-sept ans, vu mourir une femme âgée, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à développer le mien. Cette femme, comme tant d'autres, s'était, à l'entrée de sa carrière, lancée vers le monde, qu'elle ne connaissait pas, avec le sentiment d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. Comme tant d'autres aussi, faute de s'être pliée à des convenances factices, mais nécessaires, elle avait vu ses espérances trompées, sa jeunesse passer sans plaisir ; et la vieillesse enfin l'avait atteinte sans la soumettre. Elle vivait dans un château voisin d'une de nos terres, mécontente et retirée, n'ayant que son esprit pour ressource, et analysant tout avec son esprit. Pendant près d'un an, dans nos conversa-

tions inépuisables, nous avons envisagé la vie sous toutes ses faces, et la mort toujours pour terme de tout; et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la frapper à mes yeux.

Cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée, et d'une rêverie vague qui ne m'abandonnait pas. Je lisais de préférence dans les poètes ce qui rappelait la brièveté de la vie humaine. Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort. Il est assez singulier que cette impression se soit affaiblie précisément à mesure que les années se sont accumulées sur moi. Serait-ce parce qu'il y a dans l'espérance quelque chose de douteux, et que, lorsqu'elle se retire de la carrière de l'homme, cette carrière prend un caractère plus sévère, mais plus positif? Serait-ce que la vie semble d'autant plus réelle que toutes les illusions disparaissent, comme la cime des rochers se dessine mieux dans l'horizon lorsque les nuages se dissipent?

Je me rendis, en quittant Göttingue, dans la petite ville de D^{***}. Cette ville était la résidence d'un prince qui, comme la plupart de ceux de l'Allemagne, gouvernait avec douceur un pays de peu d'étendue, protégeait les hommes éclairés qui venaient s'y fixer, laissait à toutes les opinions une liberté parfaite, mais qui, borné par l'ancien usage à la société de ses courtisans, ne rassemblait par là même autour de lui que des hommes en grande partie insignifiants ou médiocres. Je fus accueilli dans cette cour avec la curiosité qu'in-

spire naturellement tout étranger qui vient rompre le cercle de la monotonie et de l'étiquette. Pendant quelques mois, je ne remarquai rien qui pût captiver mon attention. J'étais reconnaissant de l'obligeance qu'on me témoignait; mais tantôt ma timidité m'empêchait d'en profiter, tantôt la fatigue d'une agitation sans but me faisait préférer la solitude aux plaisirs insipides que l'on m'invitait à partager. Je n'avais de haine contre personne, mais peu de gens m'inspiraient de l'intérêt : or les hommes se blessent de l'indifférence ; ils l'attribuent à la malveillance ou à l'affectation , ils ne veulent pas croire qu'on s'ennuie avec eux naturellement. Quelquefois je cherchais à contraindre mon ennui ; je me réfugiais dans une taciturnité profonde : on prenait cette taciturnité pour du dédain. D'autres fois, lassé moi-même de mon silence, je me laissais aller à quelques plaisanteries, et mon esprit, mis en mouvement, m'entraînait au delà de toute mesure. Je révélais en un jour tous les ridicules que j'avais observés durant un mois. Les confidents de mes épanchements subits et involontaires ne m'en savaient aucun gré, et avaient raison ; car c'était le besoin de parler qui me saisissait, et non la confiance. J'avais contracté dans mes conversations avec la femme qui, la première, avait développé mes idées, une insurmontable aversion pour toutes les maximes communes et pour toutes les formules dogmatiques. Lors donc que j'entendais la médiocrité disserter avec complaisance sur des principes bien établis, bien incontestables, en fait

de morale, de convenance ou de religion, choses qu'elle met assez volontiers sur la même ligne, je me sentais poussé à la contredire, non que j'eusse adopté des opinions opposées, mais parce que j'étais impatient d'une conviction si ferme et si lourde. Je ne sais quel instinct m'avertissait d'ailleurs de me défier de ces axiomes généraux si exempts de toute restriction, si purs de toute nuance. Les sots font de leur morale une masse compacte et indivisible, pour qu'elle se mêle le moins possible avec leurs actions, et les laisse libres dans tous les détails.

Je me donnai bientôt, par cette conduite, une grande réputation de légèreté, de persiflage, de méchanceté. Mes paroles amères furent considérées comme des preuves d'une âme haineuse, mes plaisanteries comme des attentats contre tout ce qu'il y avait de plus respectable. Ceux dont j'avais eu le tort de me moquer trouvaient commode de faire cause commune avec les principes qu'ils m'accusaient de révoquer en doute; parce que, sans le vouloir, je les avais fait rire aux dépens les uns des autres, tous se réunirent contre moi. On eût dit qu'en faisant remarquer leurs ridicules, je trahissais une confiance qu'ils m'avaient faite; ou eût dit qu'en se montrant à mes yeux tels qu'ils étaient, ils avaient obtenu de ma part la promesse du silence: je n'avais point la conscience d'avoir accepté ce traité trop onéreux. Ils avaient trouvé du plaisir à se donner ample carrière, j'en trouvais à les observer et à les décrire; et ce qu'ils appelaient une perfidie me parais-

sait un dédommagement tout innocent et très-légitime.

Je ne veux point ici me justifier : j'ai renoncé depuis longtemps à cet usage frivole et facile d'un esprit sans expérience ; je veux simplement dire , et cela pour d'autres que pour moi , qui suis maintenant à l'abri du monde , qu'il faut du temps pour s'accoutumer à l'espèce humaine , telle que l'intérêt , l'affectation , la vanité , la peur , nous l'ont faite. L'étonnement de la première jeunesse , à l'aspect d'une société si factice et si travaillée , annonce plutôt un cœur naturel qu'un esprit méchant. Cette société d'ailleurs n'a rien à en craindre : elle pèse tellement sur nous , son influence sourde est tellement puissante , qu'elle ne tarde pas à nous façonner d'après le moule universel. Nous ne sommes plus surpris alors que de notre ancienne surprise , et nous nous trouvons bien sous notre nouvelle forme , comme l'on finit par respirer librement dans un spectacle encombré par la foule , tandis qu'en entrant on n'y respirait qu'avec effort.

Si quelques-uns échappent à cette destinée générale , ils renferment en eux-mêmes leur dissentiment secret ; ils aperçoivent dans la plupart des ridicules le germe des vices : ils n'en plaisantent plus , parce que le mépris remplace la moquerie , et que le mépris est silencieux.

Il s'établit donc , dans le petit public qui m'environnait , une inquiétude vague sur mon caractère. On ne pouvait citer aucune action condamnable ; on ne pouvait même m'en contester quelques-unes qui sem-

blaient annoncer de la générosité ou du dévouement ; mais on disait que j'étais un homme immoral, un homme peu sûr : deux épithètes heureusement inventées pour insinuer les faits qu'on ignore, et laisser deviner ce qu'on ne sait pas.

CHAPITRE II.

Distrait, inattentif, ennuyé, je ne m'apercevais point de l'impression que je produisais, et je partageais mon temps entre des études que j'interrompais souvent, des projets que je n'exécutais pas, des plaisirs qui ne m'intéressaient guère, lorsqu'une circonstance, très-frivole en apparence, produisit dans ma disposition une révolution importante.

Un jeune homme avec lequel j'étais assez lié cherchait depuis quelques mois à plaire à l'une des femmes les moins insipides de la société dans laquelle nous vivions : j'étais le confident très-désintéressé de son entreprise. Après de longs efforts, il parvint à se faire aimer ; et comme il ne m'avait point caché ses revers et ses peines, il se crut obligé de me communiquer ses succès : rien n'égalait ses transports et l'excès de sa joie. Le spectacle d'un tel bonheur me fit regretter

de n'en avoir pas essayé encore ; je n'avais point eu jusqu'alors de liaison de femme qui pût flatter mon amour-propre ; un nouvel avenir parut se dévoiler à mes yeux, un nouveau besoin se fit sentir au fond de mon cœur. Il y avait dans ce besoin beaucoup de vanité, sans doute ; mais il n'y avait pas uniquement de la vanité, il y en avait peut-être moins que je ne le croyais moi-même. Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés ; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation ; et la parole, toujours trop grossière et trop générale, peut bien servir à les déguiser, mais ne sert jamais à les définir.

J'avais, dans la maison de mon père, adopté sur les femmes un système assez immoral. Mon père, bien qu'il observât strictement les convenances extérieures, se permettait assez fréquemment des propos légers sur les liaisons d'amour : il les regardait comme des amusements, sinon permis, du moins excusables, et considérait le mariage seul sous un rapport sérieux. Il avait pour principe qu'un jeune homme doit éviter avec soin de faire ce qu'on nomme une folie, c'est-à-dire de contracter un engagement durable avec une personne qui ne fût pas parfaitement son égale pour la fortune, la naissance et les avantages extérieurs ; mais du reste toutes les femmes, aussi longtemps qu'il ne s'agissait pas de les épouser, lui paraissaient pouvoir, sans inconvénient, être prises, puis être quittées ; et je l'avais vu sourire avec une sorte d'approbation à cette parodie

d'un mot connu : *Cela leur fait si peu de mal, et à nous tant de plaisir!*

L'on ne sait pas assez combien, dans la première jeunesse, les mots de cette espèce font une impression profonde, et combien, à un âge où toutes les opinions sont encore douteuses et vacillantes, les enfants s'étonnent de voir contredire, par des plaisanteries que tout le monde applaudit, les règles directes qu'on leur a données. Ces règles ne sont plus à leurs yeux que des formules banales que leurs parents sont convenus de leur répéter pour l'acquiescement de leur conscience, et les plaisanteries leur semblent renfermer tout le secret de la vie.

Tourmenté d'une émotion vague, je veux être aimé, me disais-je, et je regardais autour de moi : je ne voyais personne qui m'inspirât de l'amour, personne qui me parût susceptible d'en prendre; j'interrogeais mon cœur et mes goûts : je ne me sentais aucun mouvement de préférence. Je m'agitais ainsi intérieurement, lorsque je fis connaissance avec le comte de P^{***}, homme de quarante ans, dont la famille était alliée à la mienne. Il me proposa de venir le voir. Malheureuse visite ! Il avait chez lui sa maîtresse, une Polonaise, célèbre par sa beauté, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse. Cette femme, malgré sa situation désavantageuse, avait montré, dans plusieurs occasions, un caractère distingué. Sa famille, assez illustre en Pologne, avait été ruinée dans les troubles de cette contrée. Son père avait été proscrit; sa mère était allée

chercher un asile en France et y avait mené sa fille, qu'elle avait laissée, à sa mort, dans un isolement complet. Le comte de P*** en était devenu amoureux. J'ai toujours ignoré comment s'était formée une liaison qui, lorsque j'ai vu pour la première fois Ellénore, était dès longtemps établie et pour ainsi dire consacrée. La fatalité de sa situation ou l'inexpérience de son âge l'avait-elle jetée dans une carrière qui répugnait également à son éducation, à ses habitudes et à la fierté qui faisait une partie très-remarquable de son caractère ? Ce que je sais, ce que tout le monde a su, c'est que, la fortune du comte de P*** ayant été presque entièrement détruite et sa liberté menacée, Ellénore lui avait donné de telles preuves de dévouement, avait rejeté avec un tel mépris les offres les plus brillantes, avait partagé ses périls et sa pauvreté avec tant de zèle et même de joie, que la sévérité la plus scrupuleuse ne pouvait s'empêcher de rendre justice à la pureté de ses motifs et au désintéressement de sa conduite. C'était à son activité, à son courage, à sa raison, aux sacrifices de tout genre qu'elle avait supportés sans se plaindre, que son amant devait d'avoir recouvré une partie de ses biens. Ils étaient venus s'établir à D*** pour y suivre un procès qui pouvait rendre entièrement au comte de P*** son ancienne opulence, et comptaient y rester environ deux ans.

Ellénore n'avait qu'un esprit ordinaire ; mais ses idées étaient justes, et ses expressions, toujours simples, étaient quelquefois frappantes par la noblesse et

l'élévation de ses sentiments. Elle avait beaucoup de préjugés ; mais tous ses préjugés étaient en sens inverse de son intérêt. Elle attachait le plus grand prix à la régularité de la conduite, précisément parce que la sienne n'était pas régulière suivant les notions reçues. Elle était très-religieuse, parce que la religion condamnait rigoureusement son genre de vie. Elle repoussait sévèrement dans la conversation tout ce qui n'aurait paru à d'autres femmes que des plaisanteries innocentes, parce qu'elle craignait toujours qu'on ne se crût autorisé par son état à lui en adresser de déplacées. Elle aurait désiré ne recevoir chez elle que des hommes du rang le plus élevé et de mœurs irréprochables, parce que les femmes à qui elle frémissait d'être comparée se forment d'ordinaire une société mélangée, et, se résignant à la perte de la considération, ne cherchent dans leurs relations que l'amusement. Ellénore, en un mot, était en lutte constante avec sa destinée. Elle protestait, pour ainsi dire, par chacune de ses actions et de ses paroles, contre la classe dans laquelle elle se trouvait rangée ; et, comme elle sentait que la réalité était plus forte qu'elle, et que ses efforts ne changeaient rien à sa situation, elle était fort malheureuse. Elle élevait deux enfants qu'elle avait eus du comte de P*** avec une austérité excessive. On eût dit quelquefois qu'une révolte secrète se mêlait à l'attachement plutôt passionné que tendre qu'elle leur montrait, et les lui rendait en quelque sorte importuns. Lorsqu'on lui faisait à bonne intention quelque remarque sur ce que

ses enfants grandissaient, sur les talents qu'ils promettaient d'avoir, sur la carrière qu'ils auraient à suivre, on la voyait pâlir de l'idée qu'il faudrait qu'un jour elle leur avouât leur naissance. Mais le moindre danger, une heure d'absence, la ramenait à eux avec une anxiété où l'on démêlait une espèce de remords, et le désir de leur donner par ses caresses le bonheur qu'elle n'y trouvait pas elle-même. Cette opposition entre ses sentiments et la place qu'elle occupait dans le monde avait rendu son humeur fort inégale. Souvent elle était rêveuse et taciturne; quelquefois elle parlait avec impétuosité. Comme elle était tourmentée d'une idée particulière, au milieu de la conversation la plus générale, elle ne restait jamais parfaitement calme. Mais, par cela même, il y avait dans sa manière quelque chose de fougueux et d'inattendu qui la rendait plus piquante qu'elle n'aurait dû l'être naturellement. La bizarrerie de sa position suppléait en elle à la nouveauté des idées. On l'examinait avec intérêt et curiosité, comme un bel orage.

Offerte à mes regards dans un moment où mon cœur avait besoin d'amour, ma vanité de succès, Ellénore me parut une conquête digne de moi. Elle-même trouva du plaisir dans la société d'un homme différent de ceux qu'elle avait vus jusqu'alors. Son cercle s'était composé de quelques amis ou parents de son amant et de leurs femmes, que l'ascendant du comte de P*** avait forcés à recevoir sa maîtresse. Les maris étaient dépourvus de sentiments aussi bien que d'idées; les fem-

mes ne différaient de leurs maris que par une médiocrité plus inquiète et plus agitée, parce qu'elles n'avaient pas, comme eux, cette tranquillité d'esprit qui résulte de l'occupation et de la régularité des affaires. Une plaisanterie plus légère, une conversation plus variée, un mélange particulier de mélancolie et de gaieté, de découragement et d'intérêt, d'enthousiasme et d'ironie, étonnèrent et attachèrent Ellénore. Elle parlait plusieurs langues, imparfaitement à la vérité, mais toujours avec vivacité, quelquefois avec grâce. Ses idées semblaient se faire jour à travers les obstacles, et sortir de cette lutte plus agréables, plus naïves et plus neuves; car les idiomes étrangers rajeunissent les pensées, et les débarrassent de ces tournures qui les font paraître tour à tour communes et affectées. Nous lisions ensemble des poètes anglais; nous nous promenions ensemble. J'allais souvent la voir le matin; j'y retournais le soir: je causais avec elle sur mille sujets.

Je pensais faire, en observateur froid et impartial, le tour de son caractère et de son esprit; mais chaque mot qu'elle disait me semblait revêtu d'une grâce inexplicable. Le dessein de lui plaire, mettant dans ma vie un nouvel intérêt, animait mon existence d'une manière inusitée. J'attribuais à son charme cet effet presque magique: j'en aurais joui plus complètement encore sans l'engagement que j'avais pris envers mon amour-propre. Cet amour-propre était en tiers entre Ellénore et moi. Je me croyais comme obligé de marcher au plus vite vers le but que je m'étais proposé: je ne me

livrais donc pas sans réserve à mes impressions. Il me tardait d'avoir parlé, car il me semblait que je n'avais qu'à parler pour réussir. Je ne croyais point aimer Ellénore; mais déjà je n'aurais pu me résigner à ne pas lui plaire. Elle m'occupait sans cesse : je formais mille projets; j'inventais mille moyens de conquête, avec cette fatuité sans expérience qui se croit sûre du succès parce qu'elle n'a rien essayé.

Cependant une invincible timidité m'arrêtait : tous mes discours expiraient sur mes lèvres, ou se terminaient tout autrement que je ne l'avais projeté. Je me débattais intérieurement : j'étais indigné contre moi-même.

Je cherchai enfin un raisonnement qui pût me tirer de cette lutte avec honneur à mes propres yeux. Je me dis qu'il ne fallait rien précipiter, qu'Ellénore était trop peu préparée à l'aveu que je méditais, et qu'il valait mieux attendre encore. Presque toujours, pour vivre en repos avec nous-mêmes, nous travestissons en calculs et en systèmes nos impuissances ou nos faiblesses : cela satisfait cette portion de nous qui est, pour ainsi dire, spectatrice de l'autre.

Cette situation se prolongea. Chaque jour je fixais le lendemain comme l'époque invariable d'une déclaration positive, et chaque lendemain s'écoulait comme la veille. Ma timidité me quittait dès que je m'éloignais d'Ellénore; je reprenais alors mes plans habiles et mes profondes combinaisons : mais à peine me retrouvais-je auprès d'elle, que je me sentais de nouveau

tremblant et troublé. Quiconque aurait lu dans mon cœur en son absence m'aurait pris pour un séducteur froid et peu sensible; quiconque m'eût aperçu à ses côtés eût cru reconnaître en moi un amant novice, interdit et passionné. L'on se serait également trompé dans ces deux jugements : il n'y a point d'unité complète dans l'homme, et presque jamais personne n'est tout à fait sincère ni tout à fait de mauvaise foi.

Convaincu par ces expériences répétées que je n'aurais jamais le courage de parler à Ellénore, je me déterminai à lui écrire. Le comte de P*** était absent. Les combats que j'avais livrés longtemps à mon propre caractère, l'impatience que j'éprouvais de n'avoir pu le surmonter, mon incertitude sur le succès de ma tentative, jetèrent dans ma lettre une agitation qui ressemblait fort à l'amour. Échauffé d'ailleurs que j'étais par mon propre style, je ressentais, en finissant d'écrire, un peu de la passion que j'avais cherché à exprimer avec toute la force possible.

Ellénore vit dans ma lettre ce qu'il était naturel d'y voir, le transport passager d'un homme qui avait dix ans de moins qu'elle, dont le cœur s'ouvrait à des sentiments qui lui étaient encore inconnus, et qui méritait plus de pitié que de colère. Elle me répondit avec bonté, me donna des conseils affectueux, m'offrit une amitié sincère, mais me déclara que jusqu'au retour du comte de P*** elle ne pourrait me recevoir.

Cette réponse me bouleversa. Mon imagination, s'irritant de l'obstacle, s'empara de toute mon existence.

L'amour, qu'une heure auparavant je m'aplandissais de feindre, je crus tout à coup l'éprouver avec fureur. Je courus chez Ellénore ; on me dit qu'elle était sortie. Je lui écrivis ; je la suppliai de m'accorder une dernière entrevue ; je lui peignis en termes déchirants mon désespoir, les projets funestes que m'inspirait sa cruelle détermination. Pendant une grande partie du jour, j'attendis vainement une réponse. Je ne calmai mon inexprimable souffrance qu'en me répétant que le lendemain je braverai toutes les difficultés pour pénétrer jusqu'à Ellénore et pour lui parler. On m'apporta le soir quelques mots d'elle : ils étaient doux. Je crus y remarquer une impression de regret et de tristesse ; mais elle persistait dans sa résolution, qu'elle m'annonçait comme inébranlable. Je me présentai de nouveau chez elle le lendemain. Elle était partie pour une campagne dont ses gens ignoraient le nom. Ils n'avaient même aucun moyen de lui faire parvenir des lettres.

Je restai longtemps immobile à sa porte, n'imaginant plus aucune chance de la retrouver. J'étais étonné moi-même de ce que je souffrais. Ma mémoire me retraçait les instants où je m'étais dit que je n'aspirais qu'à un succès ; que ce n'était qu'une tentative à laquelle je renoncerais sans peine. Je ne concevais rien à la douleur violente, indomptable, qui déchirait mon cœur. Plusieurs jours se passèrent de la sorte. J'étais également incapable de distraction et d'étude. J'errais sans cesse devant la porte d'Ellénore. Je me promenais

dans la ville, comme si, au détour de chaque rue, j'avais pu espérer de la rencontrer. Un matin, dans une de ces courses sans but qui servaient à remplacer mon agitation par de la fatigue, j'aperçus la voiture du comte de P***, qui revenait de son voyage. Il me reconnut et mit pied à terre. Après quelques phrases banales, je lui parlai, en déguisant mon trouble, du départ subit d'Ellénore. Oui, me dit-il, une de ses amies, à quelques lieues d'ici, a éprouvé je ne sais quel événement fâcheux qui a fait croire à Ellénore que ses consolations lui [seraient utiles. Elle est partie sans me consulter. C'est une personne que tous ses sentiments dominant, et dont l'âme, toujours active, trouve presque du repos dans le dévouement. Mais sa présence ici m'est trop nécessaire; je vais lui écrire, elle reviendra sûrement dans quelques jours.

Cette assurance me calma; je sentis ma douleur s'apaiser. Pour la première fois depuis le départ d'Ellénore, je pus respirer sans peine. Son retour fut moins prompt que ne l'espérait le comte de P***. Mais j'avais repris ma vie habituelle, et l'angoisse que j'avais éprouvée commençait à se dissiper, lorsqu'au bout d'un mois M. de P*** me fit avertir qu'Ellénore devait arriver le soir. Comme il mettait un grand prix à lui maintenir dans la société la place que son caractère méritait, et dont sa situation semblait l'exclure, il avait invité à souper plusieurs femmes de ses parentes et de ses amies qui avaient consenti à voir Ellénore.

Mes souvenirs reparurent, d'abord confus, bientôt

plus vifs. Mon amour-propre s'y mêlait. J'étais embarrassé, humilié, de rencontrer une femme qui m'avait traité comme un enfant. Il me semblait la voir, souriant à mon approche de ce qu'une courte absence avait calmé l'effervescence d'une jeune tête ; et je démêlais dans ce sourire une sorte de mépris pour moi. Par degrés mes sentiments se réveillèrent. Je m'étais levé, ce jour-là même, ne songeant plus à Ellénore : une heure après avoir reçu la nouvelle de son arrivée, son image errait devant mes yeux, régnait sur mon cœur, et j'avais la fièvre de la crainte de ne pas la voir.

Je restai chez moi toute la journée ; je m'y tins pour ainsi dire caché : je tremblais que le moindre mouvement ne prévint notre rencontre. Rien pourtant n'était plus simple, plus certain ; mais je la désirais avec tant d'ardeur, qu'elle me paraissait impossible. L'impatience me dévorait : à tous les instants je consultais ma montre. J'étais obligé d'ouvrir la fenêtre pour respirer ; mon sang me brûlait en circulant dans mes veines.

Enfin j'entendis sonner l'heure à laquelle je devais me rendre chez le comte. Mon impatience se changea tout à coup en timidité ; je m'habillai lentement ; je ne me sentais plus pressé d'arriver : j'avais un tel effroi que mon attente ne fût déçue, un sentiment si vif de la douleur que je courais risque d'éprouver, que j'aurais consenti volontiers à tout ajourner.

Il était assez tard lorsque j'entrai chez M. de P***. J'aperçus Ellénore assise au fond de la chambre ; je n'osais avancer, il me semblait que tout le monde avait les

yeux fixés sur moi. J'allai me cacher dans un coin du salon, derrière un groupe d'hommes qui causaient. De là je contemplais Ellénore : elle me parut légèrement changée, elle était plus pâle que de coutume. Le comte me découvrit dans l'espèce de retraite où je m'étais réfugié ; il vint à moi, me prit par la main, et me conduisit vers Ellénore. Je vous présente, lui dit-il en riant, l'un des hommes que votre départ inattendu a le plus étonnés. Ellénore parlait à une femme placée à côté d'elle. Lorsqu'elle me vit, ses paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres ; elle demeura tout interdite : je l'étais beaucoup moi-même.

On pouvait nous entendre, j'adressai à Ellénore des questions indifférentes. Nous reprîmes tous deux une apparence de calme. On annonça qu'on avait servi ; j'offris à Ellénore mon bras, qu'elle ne put refuser. Si vous ne me promettez pas, lui dis-je en la conduisant, de me recevoir demain chez vous à onze heures, je pars à l'instant, j'abandonne mon pays, ma famille et mon père ; je romps tous mes liens, j'abjure tous mes devoirs, et je vais, n'importe où, finir au plus tôt une vie que vous vous plaisez à empoisonner. Adolphe ! me répondit-elle ; et elle hésitait. Je fis un mouvement pour m'éloigner. Je ne sais ce que mes traits exprimèrent, mais je n'avais jamais éprouvé de contraction si violente.

Ellénore me regarda. Une terreur mêlée d'affection se peignit sur sa figure. Je vous recevrai demain, me dit-elle, mais je vous conjure... Beaucoup de personnes nous suivaient, elle ne put achever sa phrase. Je pres-

sai sa main de mon bras ; nous nous mîmes à table.

J'aurais voulu m'asseoir à côté d'Ellénore, mais le maître de la maison l'avait autrement décidé : je fus placé à peu près vis-à-vis d'elle. Au commencement du souper, elle était rêveuse. Quand on lui adressait la parole, elle répondait avec douceur ; mais elle retombait bientôt dans la distraction. Une de ses amies, frappée de son silence et de son abattement, lui demanda si elle était malade. Je n'ai pas été bien dans ces derniers temps, répondit-elle, et même à présent je suis fort ébranlée. J'aspirais à produire dans l'esprit d'Ellénore une impression agréable ; je voulais, en me montrant aimable et spirituel, la disposer en ma faveur, et la préparer à l'entrevue qu'elle m'avait accordée. J'essayai donc de mille manières de fixer son attention. Je ramenai la conversation sur des sujets que je savais l'intéresser ; nos voisins s'y mêlèrent. J'étais inspiré par sa présence ; je parvins à me faire écouter d'elle, je la vis bientôt sourire : j'en ressentis une telle joie, mes regards exprimèrent tant de reconnaissance, qu'elle ne put s'empêcher d'en être touchée. Sa tristesse et sa distraction se dissipèrent : elle ne résista plus au charme secret que répandait dans son âme la vue du bonheur que je lui devais ; et quand nous sortîmes de table, nos cœurs étaient d'intelligence comme si nous n'avions jamais été séparés. Vous voyez, lui dis-je en lui donnant la main pour rentrer dans le salon, que vous disposez de toute mon existence ; que vous ai-je fait pour que vous trouviez du plaisir à la tourmenter ?

CHAPITRE III.

Je passai la nuit sans dormir. Il n'était plus question dans mon âme ni de calculs ni de projets ; je me sentais, de la meilleure foi du monde, véritablement amoureux. Ce n'était plus l'espoir du succès qui me faisait agir : le besoin de voir celle que j'aimais, de jouir de sa présence, me dominait exclusivement. Onze heures sonnèrent, je me rendis auprès d'Ellénore : elle m'attendait. Elle voulut parler : je lui demandai de m'écouter. Je m'assis auprès d'elle, car je pouvais à peine me soutenir, et je continuai en ces termes, non sans être obligé de m'interrompre souvent :

Je ne viens point réclamer contre la sentence que vous avez prononcée ; je ne viens point rétracter un aveu qui a pu vous offenser, je le voudrais en vain. Cet amour que vous repoussez est indestructible : l'effort même que je fais dans ce moment pour vous parler avec un peu de calme est une preuve de la violence d'un sentiment qui vous blesse. Mais ce n'est plus pour vous en entretenir que je vous ai priée de m'entendre ; c'est au contraire pour vous demander de l'oublier, de me recevoir comme autrefois, d'écarter le souvenir d'un

instant de délire, de ne pas me punir de ce que vous savez un secret que j'aurais dû renfermer au fond de mon âme. Vous connaissez ma situation, ce caractère qu'on dit bizarre et sauvage, ce cœur étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes, et qui souffre pourtant de l'isolement auquel il est condamné. Votre amitié me soutenait : sans cette amitié je ne puis vivre. J'ai pris l'habitude de vous voir ; vous avez laissé naître et se former cette douce habitude : qu'ai-je fait pour perdre cette unique consolation d'une existence si triste et si sombre ? Je suis horriblement malheureux ; je n'ai plus le courage de supporter un si long malheur : je n'espère rien, je ne demande rien, je ne veux que vous voir ; mais je dois vous voir s'il faut que je vive.

Ellénore gardait le silence. Que craignez-vous ? repris-je. Qu'est-ce que j'exige ? ce que vous accordez à tous les indifférents. Est-ce le monde que vous redoutez ? Ce monde, absorbé dans ses frivolités solennelles, ne lira pas dans un cœur tel que le mien. Comment ne serais-je pas prudent ? n'y va-t-il pas de ma vie ? Ellénore, rendez-vous à ma prière ; vous y trouverez quelque douceur. Il y aura pour vous quelque charme à être aimée ainsi, à me voir auprès de vous, occupé de vous seule, n'existant que pour vous, vous devant toutes les sensations de bonheur dont je suis encore susceptible, arraché par votre présence à la souffrance et au désespoir.

Je poursuivis longtemps de la sorte, levant toutes les

objections, retournant de mille manières tous les raisonnements qui plaidaient en ma faveur. J'étais si soumis, si résigné, je demandais si peu de chose, j'aurais été si malheureux d'un refus !

Ellénore fut émue. Elle m'imposa plusieurs conditions. Elle ne consentit à me recevoir que rarement, au milieu d'une société nombreuse, avec l'engagement que je ne lui parlerais jamais d'amour. Je promis ce qu'elle voulut. Nous étions contents tous les deux : moi, d'avoir reconquis le bien que j'avais été menacé de perdre; Ellénore, de se trouver à la fois généreuse, sensible et prudente.

Je profitai dès le lendemain de la permission que j'avais obtenue; je continuai de même les jours suivants. Ellénore ne songea plus à la nécessité que mes visites fussent peu fréquentes : bientôt rien ne lui parut plus simple que de me voir tous les jours. Dix ans de fidélité avaient inspiré à M. de P*** une confiance entière; il laissait à Ellénore la plus grande liberté. Comme il avait eu à lutter contre l'opinion qui voulait exclure sa maîtresse du monde où il était appelé à vivre, il aimait à voir s'augmenter la société d'Ellénore; sa maison remplie constatait à ses yeux son propre triomphe sur l'opinion.

Lorsque j'arrivais, j'apercevais dans les regards d'Ellénore une expression de plaisir. Quand elle s'amusait dans la conversation, ses yeux se tournaient naturellement vers moi. L'on ne racontait rien d'intéressant qu'elle ne m'appelât pour l'entendre. Mais elle n'était

jamais seule : des soirées entières se passaient sans que je pusse lui dire autre chose en particulier que quelques mots insignifiants ou interrompus. Je ne tardai pas à m'irriter de tant de contrainte. Je devins sombre, taciturne, inégal dans mon humeur, amer dans mes discours. Je me contenais à peine lorsqu'un autre que moi s'entretenait à part avec Ellénore ; j'interrompais brusquement ces entretiens. Il m'importait peu qu'on pût s'en offenser, et je n'étais pas toujours arrêté par la crainte de la compromettre. Elle se plaignit à moi de ce changement. Que voulez-vous ? lui dis-je avec impatience ; vous croyez sans doute avoir fait beaucoup pour moi, je suis forcé de vous dire que vous vous trompez. Je ne conçois rien à votre nouvelle manière d'être. Autrefois vous viviez retirée ; vous fuyiez une société fatigante ; vous évitiez ces éternelles conversations qui se prolongent précisément parce qu'elles ne devraient jamais commencer. Aujourd'hui votre porte est ouverte à la terre entière. On dirait qu'en vous demandant de me recevoir, j'ai obtenu pour tout l'univers la même faveur que pour moi. Je vous l'avoue, en vous voyant jadis si prudente, je ne m'attendais pas à vous trouver si frivole.

Je démêlai dans les traits d'Ellénore une impression de mécontentement et de tristesse. Chère Ellénore, lui dis-je en me radoucissant tout à coup, ne mérité-je donc pas d'être distingué des mille importuns qui vous assiègent ? L'amitié n'a-t-elle pas ses secrets ? n'est-elle pas ombrageuse et timide au milieu du bruit et de la foule ?

Ellénore craignait, en se montrant inflexible, de voir se renouveler des imprudences qui l'alarmaient pour elle et pour moi. L'idée de rompre n'approchait plus de son cœur : elle consentit à me recevoir quelquefois seule.

Alors se modifièrent rapidement les règles sévères qu'elle m'avait prescrites. Elle me permit de lui peindre mon amour ; elle se familiarisa par degrés avec ce langage : bientôt elle m'avoua qu'elle m'aimait.

Je passai quelques heures à ses pieds, me proclamant le plus heureux des hommes, lui prodiguant mille assurances de tendresse, de dévouement et de respect éternel. Elle me raconta ce qu'elle avait souffert en essayant de s'éloigner de moi ; que de fois elle avait espéré que je la découvrirais malgré ses efforts ; comment le moindre bruit qui frappait ses oreilles lui paraissait annoncer mon arrivée ; quel trouble, quelle joie, quelle crainte elle avait ressentis en me revoyant ; par quelle défiance d'elle-même, pour concilier le penchant de son cœur avec la prudence, elle s'était livrée aux distractions du monde, avait recherché la foule qu'elle fuyait auparavant. Je lui faisais répéter les plus petits détails, et cette histoire de quelques semaines nous semblait être celle d'une vie entière. L'amour supplée aux longs souvenirs par une sorte de magie. Toutes les autres affections ont besoin du passé : l'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, la conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être qui naguère nous était presque

étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Il y a peu de jours qu'il n'existait pas, bientôt il n'existera plus; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre.

Ce calme pourtant dura peu. Ellénore était d'autant plus en garde contre sa faiblesse qu'elle était poursuivie du souvenir de ses fautes : et mon imagination, mes désirs, une théorie de fatuité dont je ne m'apercevais pas moi-même, se révoltaient contre un tel amour. Toujours timide, souvent irrité, je me plaignais, je m'emportais, j'accablais Ellénore de reproches. Plus d'une fois elle forma le projet de briser un lien qui ne répandait sur sa vie que de l'inquiétude et du trouble; plus d'une fois je l'apaisai par mes supplications, mes désaveux et mes pleurs.

Ellénore, lui écrivais - je un jour, vous ne savez pas tout ce que je souffre. Près de vous, loin de vous, je suis également malheureux. Pendant les heures qui nous séparent, j'erre au hasard, courbé sous le fardeau d'une existence que je ne sais comment supporter. La société m'importune, la solitude m'accable. Ces indifférents qui m'observent, qui ne connaissent rien de ce qui m'occupe, qui me regardent avec une curiosité sans intérêt, avec un étonnement sans pitié, ces hommes qui osent me parler d'autre chose que de vous portent dans mon sein une douleur mortelle. Je les fuis; mais, seul, je cherche en vain un air qui pénètre dans ma poitrine oppressée. Je me précipite sur cette terre qui

devrait s'entr'ouvrir pour m'engloutir à jamais ; je pose ma tête sur la pierre froide qui devrait calmer la fièvre ardente qui me dévore. Je me traîne vers cette colline d'où l'on aperçoit votre maison ; je reste là, les yeux fixés sur cette retraite que je n'habiterai jamais avec vous. Et si je vous avais rencontrée plus tôt, vous auriez pu être à moi ! j'aurais serré dans mes bras la seule créature que la nature ait formée pour mon cœur, pour ce cœur qui a tant souffert parce qu'il vous cherchait, et qu'il ne vous a trouvée que trop tard ! Lorsque enfin ces heures de délire sont passées, lorsque le moment arrive où je puis vous voir, je prends en tremblant la route de votre demeure. Je crains que tous ceux qui me rencontrent ne devinent les sentiments que je porte en moi ; je m'arrête ; je marche à pas lents ; je retarde l'instant du bonheur, de ce bonheur que tout menace, que je me crois toujours sur le point de perdre ; bonheur imparfait et troublé, contre lequel conspirent peut-être à chaque minute et les événements funestes et les regards jaloux, et les caprices tyranniques, et votre propre volonté ! Quand je touche au seuil de votre porte, quand je l'entr'ouvre, une nouvelle terreur me saisit : je m'avance comme un coupable, demandant grâce à tous les objets qui frappent ma vue, comme si tous étaient ennemis, comme si tous m'enviaient l'heure de félicité dont je vais encore jouir. Le moindre son m'effraye, le moindre mouvement autour de moi m'épouvante ; le bruit même de mes pas me fait reculer. Tout près de vous je crains encore quelque obstacle qui se place

soudain entre vous et moi. Enfin je vous vois, je vous vois et je respire, et je vous contemple, et je m'arrête comme le fugitif qui touche au sol protecteur qui doit le garantir de la mort. Mais alors même, lorsque tout mon être s'élançe vers vous, lorsque j'aurais un tel besoin de me reposer de tant d'angoisses, de poser ma tête sur vos genoux, de donner un libre cours à mes larmes, il faut que je me contraigne avec violence, que même auprès de vous je vive encore d'une vie d'efforts : pas un instant d'épanchement ! pas un instant d'abandon ! Vos regards m'observent. Vous êtes embarrassée, presque offensée de mon trouble. Je ne sais quelle gêne a succédé à ces heures délicieuses où du moins vous m'avouiez votre amour. Le temps s'enfuit, de nouveaux intérêts vous appellent : vous ne les oubliez jamais, vous ne retardez jamais l'instant qui m'éloigne. Des étrangers viennent, il n'est plus permis de vous regarder ; je sens qu'il faut fuir pour me dérober aux soupçons qui m'environt. Je vous quitte plus agité, plus déchiré, plus insensé qu'auparavant ; je vous quitte, et je retombe dans cet isolement effroyable, où je me débats sans rencontrer un seul être sur lequel je puisse m'appuyer, me reposer un moment.

Ellénore n'avait jamais été aimée de la sorte. M. de P*** avait pour elle une affection très-vraie, beaucoup de reconnaissance pour son dévouement, beaucoup de respect pour son caractère ; mais il y avait toujours dans sa manière une nuance de supériorité sur une femme qui s'était donnée publiquement à lui sans qu'il

l'eût épousée. Il aurait pu contracter des liens plus honorables, suivant l'opinion commune : il ne le lui disait point, il ne se le disait peut-être pas à lui-même ; mais ce qu'on ne dit pas n'en existe pas moins, et tout ce qui est se devine. Ellénore n'avait eu jusqu'alors aucune notion de ce sentiment passionné, de cette existence perdue dans la sienne, dont mes fureurs mêmes, mes injustices et mes reproches n'étaient que des preuves plus irréfragables. Sa résistance avait exalté toutes mes sensations, toutes mes idées : je revenais des emportements qui l'effrayaient à une soumission, à une tendresse, à une vénération idolâtre. Je la considérais comme une créature céleste. Mon amour tenait du culte, et il avait pour elle d'autant plus de charme, qu'elle craignait sans cesse de se voir humiliée dans un sens opposé. Elle se donna enfin tout entière.

Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle ! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience, et prévoit qu'il pourra s'en détacher ! Une femme que son cœur entraîne a, dans cet instant, quelque chose de touchant et de sacré. Ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont corrupteurs ; ce sont les calculs auxquels la société nous accoutume, et les réflexions que l'expérience fait naître. J'aimai, je respectai mille fois plus Ellénore après qu'elle se fut donnée. Je marchais avec orgueil au milieu des hommes ; je promenais sur eux un re-

gard dominateur. L'air que je respirais était à lui seul une jouissance. Je m'élançais au-devant de la nature, pour la remercier du bienfait inespéré, du bienfait immense qu'elle avait daigné m'accorder.

CHAPITRE IV.

Charme de l'amour ! qui pourrait vous peindre ? Cette persuasion que nous avons trouvée l'être que la nature avait destiné pour nous, ce jour subit répandu sur la vie, et qui nous semble en expliquer le mystère, cette valeur inconnue attachée aux moindres circonstances, ces heures rapides dont tous les détails échappent au souvenir par leur douceur même, et qui ne laissent dans notre âme qu'une longue trace de bonheur, cette gaieté folâtre qui se mêle quelquefois sans cause à un attendrissement habituel, tant de plaisir dans la présence, et dans l'absence tant d'espoir, ce détachement de tous les soins vulgaires, cette supériorité sur tout ce qui nous entoure, cette certitude que désormais le monde ne peut nous atteindre où nous vivons, cette intelligence mutuelle qui devine chaque pensée et qui répond à chaque émotion, charme de l'amour, qui vous éprouva ne saurait vous décrire !

M. de P*** fut obligé, pour des affaires pressantes, de s'absenter pendant six semaines. Je passai ce temps chez Ellénore presque sans interruption. Son attachement semblait s'être accru du sacrifice qu'elle m'avait fait. Elle ne me laissait jamais la quitter sans essayer de me retenir. Lorsque je sortais, elle me demandait quand je reviendrais. Deux heures de séparation lui étaient insupportables. Elle fixait avec une précision inquiète l'instant de mon retour. J'y souscrivais avec joie, j'étais reconnaissant, j'étais heureux du sentiment qu'elle me témoignait. Mais cependant les intérêts de la vie commune ne se laissent pas plier arbitrairement à tous nos désirs. Il m'était quelquefois incommode d'avoir tous mes pas marqués d'avance, et tous mes moments ainsi comptés. J'étais forcé de précipiter toutes mes démarches, de rompre avec la plupart de mes relations. Je ne savais que répondre à mes connaissances lorsqu'on me proposait quelque partie que, dans une situation naturelle, je n'aurais point eu de motif pour refuser. Je ne regrettais point auprès d'Ellénore ces plaisirs de la vie sociale, pour lesquels je n'avais jamais eu beaucoup d'intérêt, mais j'aurais voulu qu'elle me permit d'y renoncer plus librement. J'aurais éprouvé plus de douceur à retourner auprès d'elle de ma propre volonté, sans me dire que l'heure était arrivée, qu'elle m'attendait avec anxiété, et sans que l'idée de sa peine vint se mêler à celle du bonheur que j'allais goûter en la retrouvant. Ellénore était sans doute un vif plaisir dans mon existence.

mais elle n'était plus un but : elle était devenue un lien. Je craignais d'ailleurs de la compromettre. Ma présence continuelle devait étonner ses gens, ses enfants, qui pouvaient m'observer. Je tremblais de l'idée de déranger son existence. Je sentais que nous ne pouvions être unis pour toujours, et que c'était un devoir sacré pour moi de respecter son repos : je lui donnais donc des conseils de prudence, tout en l'assurant de mon amour. Mais plus je lui donnais des conseils de ce genre, moins elle était disposée à m'écouter. En même temps je craignais horriblement de l'affliger. Dès que je voyais sur son visage une expression de douleur, sa volonté devenait la mienne : je n'étais à mon aise que lorsqu'elle était contente de moi. Lorsqu'en insistant sur la nécessité de m'éloigner pour quelques instants, j'étais parvenu à la quitter, l'image de la peine que je lui avais causée me suivait partout. Il me prenait une fièvre de remords qui redoublait à chaque minute, et qui enfin devenait irrésistible : je volais vers elle, je me faisais une fête de la consoler, de l'apaiser. Mais à mesure que je m'approchais de sa demeure, un sentiment d'humeur contre cet empire bizarre se mêlait à mes autres sentiments. Ellénore elle-même était violente. Elle éprouvait, je le crois, pour moi ce qu'elle n'avait éprouvé pour personne. Dans ses relations précédentes, son cœur avait été froissé par une dépendance pénible ; elle était avec moi dans une parfaite aisance, parce que nous étions dans une parfaite égalité ; elle s'était relevée à ses propres yeux, par un amour pur de tout calcul, de tout

intérêt : elle savait que j'étais bien sûr qu'elle ne m'aimait que pour moi-même. Mais il résultait de son abandon complet avec moi qu'elle ne me déguisait aucun de ses mouvements ; et lorsque je rentrais dans sa chambre, impatienté d'y rentrer plus tôt que je ne l'aurais voulu, je la trouvais triste ou irritée : j'avais souffert deux heures loin d'elle de l'idée qu'elle souffrait loin de moi, je souffrais deux heures près d'elle avant de pouvoir l'apaiser.

Cependant je n'étais pas malheureux ; je me disais qu'il était doux d'être aimé, même avec exigence ; je sentais que je lui faisais du bien : son bonheur m'était nécessaire, et je me savais nécessaire à son bonheur.

D'ailleurs, l'idée confuse que, par la seule nature des choses, cette liaison ne pouvait durer, idée triste sous bien des rapports, servait néanmoins à me calmer dans mes accès de fatigue ou d'impatience. Les liens d'Ellénore avec le comte de P***, la disproportion de nos âges, la différence de nos situations, mon départ, que déjà diverses circonstances avaient retardé, mais dont l'époque était prochaine, toutes ces considérations m'engageaient à donner et à recevoir encore le plus de bonheur qu'il était possible : je me croyais sûr des années, je ne disputais pas les jours.

Le comte de P*** revint. Il ne tarda pas à soupçonner mes relations avec Ellénore ; il me reçut chaque jour d'un air plus froid et plus sombre. Je parlai vivement à Ellénore des dangers qu'elle courait ; je la suppliai de permettre que j'interrompisse pour quel-

ques jours mes visites ; je lui représentai l'intérêt de sa réputation, de sa fortune, de ses enfants. Elle m'écouta longtemps en silence : elle était pâle comme la mort. De manière ou d'autre, me dit-elle enfin, vous partirez bientôt ; ne avançons pas ce moment ; ne vous mettez pas en peine de moi. Gagnons des jours, gagnons des heures : des jours, des heures, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne sais quel pressentiment me dit, Adolphe, que je mourrai dans vos bras.

Nous continuâmes donc à vivre comme auparavant, moi toujours inquiet, Ellénore toujours triste, le comte de P*** taciturne et soucieux. Enfin la lettre que j'attendais arriva : mon père n'ordonnait de me rendre auprès de lui. Je portai cette lettre à Ellénore. Déjà ! me dit-elle après l'avoir lue ; je ne croyais pas que ce fût sitôt. Puis, fondant en larmes, elle me prit la main et elle me dit : Adolphe, vous voyez que je ne puis vivre sans vous ; je ne sais ce qui arrivera de mon avenir, mais je vous conjure de ne pas partir encore : trouvez des prétextes pour rester. Demandez à votre père de vous laisser prolonger votre séjour encore six mois. Six mois, est-ce donc si long ? Je voulus combattre sa résolution ; mais elle pleurait si amèrement, et elle était si tremblante, ses traits portaient l'empreinte d'une souffrance si déchirante, que je ne pus continuer. Je me jetai à ses pieds, je la serrai dans mes bras, je l'assurai de mon amour, et je sortis pour aller écrire à mon père. J'écrivis en effet avec le mouvement que la douleur d'Ellénore m'avait inspiré. J'alléguai

mille causes de retard ; je fis ressortir l'utilité de continuer à D*** quelques cours que je n'avais pu suivre à Göttingue ; et lorsque j'envoyai ma lettre à la poste, c'était avec ardeur que je désirais obtenir le consentement que je demandais.

Je retournai le soir chez Ellénore. Elle était assise sur un sofa ; le comte de P*** était près de la cheminée, et assez loin d'elle ; les deux enfants étaient au fond de la chambre, ne jouant pas, et portant sur leurs visages cet étonnement de l'enfance lorsqu'elle remarque une agitation dont elle ne soupçonne pas la cause. J'instruisis Ellénore par un geste que j'avais fait ce qu'elle voulait. Un rayon de joie brilla dans ses yeux, mais ne tarda pas à disparaître. Nous ne disions rien. Le silence devenait embarrassant pour tous trois. On m'assure, monsieur, me dit enfin le comte, que vous êtes prêt à partir. Je lui répondis que je l'ignorais. Il me semble, répliqua-t-il, qu'à votre âge on ne doit pas tarder à entrer dans une carrière : au reste, ajouta-t-il en regardant Ellénore, tout le monde peut-être ne pense pas ici comme moi.

La réponse de mon père ne se fit pas attendre. Je tremblais, en ouvrant sa lettre, de la douleur qu'un refus causerait à Ellénore. Il me semblait même que j'aurais partagé cette douleur avec une égale amertume ; mais, en lisant le consentement qu'il m'accordait, tous les inconvénients d'une prolongation de séjour se présentèrent tout à coup à mon esprit. Encore six mois de gêne et de contrainte ! m'écriai-je ; six mois pendant

lesquels j'offense un homme qui m'avait témoigné de l'amitié, j'expose une femme qui m'aime, je cours le risque de lui ravir la seule situation où elle puisse vivre tranquille et considérée, je trompe mon père; et pourquoi? pour ne pas braver un instant une douleur qui, tôt ou tard, est inévitable! Ne l'éprouvons-nous pas chaque jour en détail et goutte à goutte, cette douleur? Je ne fais que du mal à Ellénore; mon sentiment, tel qu'il est, ne peut la satisfaire. Je me sacrifie pour elle sans fruit pour son bonheur; et moi, je vis ici sans utilité, sans indépendance, n'ayant pas un instant de libre, ne pouvant respirer une heure en paix. J'entrai chez Ellénore tout occupé de ces réflexions. Je la trouvais seule. Je reste encore six mois, lui dis-je. — Vous m'annoncez cette nouvelle bien sèchement. — C'est que je crains beaucoup, je l'avoue, les conséquences de ce retard pour l'un et pour l'autre. — Il me semble que, pour vous du moins, elles ne sauraient être bien fâcheuses. — Vous savez fort bien, Ellénore, que ce n'est jamais de moi que je m'occupe le plus. — Ce n'est guère non plus du bonheur des autres. — La conversation avait pris une direction orageuse. Ellénore était blessée de mes regrets dans une circonstance où elle croyait que je devais partager sa joie: je l'étais du triomphe qu'elle avait remporté sur mes résolutions précédentes. La scène devint violente. Nous éclatâmes en reproches mutuels. Ellénore m'accusa de l'avoir trompée, de n'avoir eu pour elle qu'un goût passager, d'avoir aliéné d'elle l'affection du comte, de l'avoir re-

mise, aux yeux du public, dans la situation équivoque dont elle avait cherché toute sa vie à sortir. Je m'irritai de voir qu'elle tournât contre moi ce que je n'avais fait que par obéissance pour elle et par crainte de l'affliger. Je me plaignis de ma vive contrainte, de ma jeunesse consumée dans l'inaction, du despotisme qu'elle exerçait sur toutes mes démarches. En parlant ainsi, je vis son visage couvert tout à coup de pleurs : je m'arrêtai, je revins sur mes pas, je désavouai, j'expliquai. Nous nous embrassâmes : mais un premier coup était porté, une première barrière était franchie. Nous avons prononcé tous deux des mots irréparables ; nous pouvions nous taire, mais nous ne les oublier. Il y a des choses qu'on est longtemps sans se dire, mais quand une fois elles sont dites, on ne cesse jamais de les répéter.

Nous vécûmes ainsi quatre mois dans des rapports forcés, quelquefois doux, jamais complètement libres, y rencontrant encore du plaisir, mais n'y trouvant plus de charme. Ellénore, cependant, ne se détachait pas de moi. Après nos querelles les plus vives, elle était aussi empressée à me revoir, elle fixait aussi soigneusement l'heure de nos entrevues que si notre union eût été la plus paisible et la plus tendre. J'ai souvent pensé que ma conduite même contribuait à entretenir Ellénore dans cette disposition. Si je l'avais aimée comme elle m'aimait, elle aurait eu plus de calme, elle aurait réfléchi de son côté sur les dangers qu'elle bravait. Mais toute prudence lui était odieuse, parce que la prudence venait de moi ; elle ne calculait point ses sacrifices,

parce qu'elle était tout occupée à me les faire accepter ; elle n'avait pas le temps de se refroidir à mon égard, parce que tout son temps et toutes ses forces étaient employés à me conserver. L'époque fixée de nouveau pour mon départ approchait ; et j'éprouvais, en y pensant, un mélange de plaisir et de regret, semblable à ce que ressent un homme qui doit acheter une guérison certaine par une opération douloureuse.

Un matin, Ellénore m'écrivit de passer chez elle à l'instant. Le comte, me dit-elle, me défend de vous recevoir : je ne veux point obéir à cet ordre tyrannique. J'ai suivi cet homme dans la proscription, j'ai sauvé sa fortune ; je l'ai servi dans tous ses intérêts. Il peut se passer de moi maintenant ; moi, je ne puis me passer de vous. On devine facilement quelles furent mes instances pour la détourner d'un projet que je ne concevais pas. Je lui parlai de l'opinion du public. Cette opinion, me répondit-elle, n'a jamais été juste pour moi. J'ai rempli pendant dix ans mes devoirs mieux qu'aucune femme, et cette opinion ne m'en a pas moins repoussée du rang que je méritais. Je lui rappelai ses enfants. — Mes enfants sont ceux de M. de P***. Il les a reconnus : il en aura soin. Ils seront trop heureux d'oublier une mère dont ils n'ont à partager que la honte. — Je redoublai mes prières. Écoutez, me dit-elle : si je romps avec le comte, refuserez-vous de me voir ? Le refuserez-vous ? reprit-elle en saisissant mon bras avec une violence qui me fit frémir. Non assurément, lui répondis-je ; et plus vous serez malheureuse, plus je vous se-

rai dévoué. Mais considérez... — Tout est considéré, interrompit-elle. Il va rentrer, retirez-vous maintenant ; ne revenez plus ici.

Je passai le reste de la journée dans une angoisse inexprimable. Deux jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'Ellénore. Je souffrais d'ignorer son sort, je souffrais même de ne pas la voir, et j'étais étonné de la peine que cette privation me causait. Je désirais cependant qu'elle eût renoncé à la résolution que je craignais tant pour elle, et je commençais à m'en flatter, lorsqu'une femme me remit un billet par lequel Ellénore me priait d'aller la voir dans telle rue, dans telle maison, au troisième étage. J'y courus, espérant encore que, ne pouvant me recevoir chez M. de P^{***}, elle avait voulu m'entretenir ailleurs une dernière fois. Je la trouvai faisant les apprêts d'un établissement durable. Elle vint à moi, d'un air à la fois content et timide, cherchant à lire dans mes yeux mon impression. Tout est rompu, me dit-elle, je suis parfaitement libre. J'ai de ma fortune particulière soixante-quinze louis de rente ; c'est assez pour moi. Vous restez encore ici six semaines. Quand vous partirez, je pourrai peut-être me rapprocher de vous ; vous reviendrez peut-être me voir. Et, comme si elle eût redouté une réponse, elle entra dans une foule de détails relatifs à ses projets. Elle chercha de mille manières à me persuader qu'elle serait heureuse ; qu'elle ne m'avait rien sacrifié ; que le parti qu'elle avait pris lui convenait, indépendamment de moi. Il était visible qu'elle se faisait un grand effort, et

qu'elle ne croyait qu'à moitié ce qu'elle me disait. Elle s'étourdissait de ses paroles, de peur d'entendre les miennes; elle prolongeait son discours avec activité pour retarder le moment où mes objections la replongeraient dans le désespoir. Je ne pus trouver dans mon cœur de lui en faire aucune. J'acceptai son sacrifice, je l'en remerciai; je lui dis que j'en étais heureux; je lui dis bien plus encore: je l'assurai que j'avais toujours désiré qu'une détermination irréparable me fit un devoir de ne jamais la quitter; j'attribuai mes indécisions à un sentiment de délicatesse qui me défendait de consentir à ce qui bouleversait sa situation. Je n'eus, en un mot, d'autre pensée que de chasser loin d'elle toute peine, toute crainte, tout regret, toute incertitude sur mon sentiment. Pendant que je lui parlais, je n'envisageais rien au delà de ce but, et j'étais sincère dans mes promesses.

CHAPITRE V.

La séparation d'Ellénore et du comte de P*** produisit dans le public un effet qu'il n'était pas difficile de prévoir. Ellénore perdit en un instant le fruit de dix années de dévouement et de constance: on la confondit

avec toutes les femmes de sa classe qui se livrent sans scrupule à mille inclinations successives. L'abandon de ses enfants la fit regarder comme une mère dénaturée, et les femmes d'une réputation irréprochable répétèrent avec satisfaction que l'oubli de la vertu la plus essentielle à leur sexe s'étendait bientôt sur toutes les autres. En même temps on la plaignit, pour ne pas perdre le plaisir de me blâmer. On vit dans ma conduite celle d'un séducteur, d'un ingrat qui avait violé l'hospitalité et sacrifié, pour contenter une fantaisie momentanée, le repos de deux personnes dont il aurait dû respecter l'une et ménager l'autre. Quelques amis de mon père m'adressèrent des représentations sérieuses; d'autres, moins libres avec moi, me firent sentir leur désapprobation par des insinuations détournées. Les jeunes gens, au contraire, se montrèrent enchantés de l'adresse avec laquelle j'avais supplanté le comte; et, par mille plaisanteries que je voulais en vain réprimer, ils me félicitèrent de ma conquête et me promirent de m'imiter. Je ne saurais peindre ce que j'eus à souffrir et de cette censure sévère et de ces honteux éloges. Je suis convaincu que si j'avais eu de l'amour pour Ellénore, j'aurais ramené l'opinion sur elle et sur moi. Telle est la force d'un sentiment vrai, que, lorsqu'il parle, les interprétations fausses et les convenances factices se taisent. Mais je n'étais qu'un homme faible, reconnaissant et dominé; je n'étais soutenu par aucune impulsion qui partit du cœur. Je m'exprimais donc avec embarras; je tâchais de finir la conversation; et, si elle se

prolongeait, je la terminais par quelques mots àpres qui annonçaient aux autres que j'étais prêt à leur chercher querelle. En effet, j'aurais beaucoup mieux aimé me battre avec eux que leur répondre.

Ellénore ne tarda pas à s'apercevoir que l'opinion s'élevait contre elle. Deux parentes de M. de P***, qu'il avait forcées par son ascendant à se lier avec elle, mirent le plus grand éclat dans leur rupture, heureuses de se livrer à leur malveillance longtemps contenue, à l'abri des principes austères de la morale. Les hommes continuèrent à voir Ellénore; mais il s'introduisit dans leur ton quelque chose d'une familiarité qui annonçait qu'elle n'était plus appuyée par un protecteur puissant, ni justifiée par une union presque consacrée. Les uns venaient chez elle, parce que, disaient-ils, ils l'avaient connue de tout temps; les autres, parce qu'elle était belle encore, et que sa légèreté récente leur avait rendu des prétentions qu'ils ne cherchaient pas à lui déguiser. Chacun motivait sa liaison avec elle; c'est-à-dire que chacun pensait que cette liaison avait besoin d'excuse. Ainsi la malheureuse Ellénore se voyait tombée pour jamais dans l'état dont, toute sa vie, elle avait voulu sortir. Tout contribuait à froisser son âme et à blesser sa fierté. Elle envisageait l'abandon des uns comme une preuve de mépris, l'assiduité des autres comme l'indice de quelque espérance insultante. Elle souffrait de la solitude, elle rougissait de la société. Ah! sans doute, j'aurais dû la consoler; j'aurais dû la serrer contre mon cœur, lui dire: Vivons l'un pour l'autre,

oublions des hommes qui nous méconnaissent, soyons heureux de notre seule estime et de notre seul amour. Je l'essayais aussi ; mais que peut, pour ranimer un sentiment qui s'éteint, une résolution prise par devoir ?

Ellénore et moi, nous dissimulions l'un avec l'autre. Elle n'osait me confier des peines, résultat d'un sacrifice qu'elle savait bien que je ne lui avais pas demandé. J'avais accepté ce sacrifice : je n'osais me plaindre d'un malheur que j'avais prévu, et que je n'avais pas eu la force de prévenir. Nous nous taisions donc sur la pensée unique qui nous occupait constamment. Nous nous prodiguions des caresses, nous parlions d'amour ; mais nous parlions d'amour de peur de nous parler d'autre chose.

Dès qu'il existe un secret entre deux cœurs qui s'aiment, dès que l'un d'eux a pu se résoudre à cacher à l'autre une seule idée, le charme est rompu, le bonheur est détruit. L'emportement, l'injustice, la distraction même, se réparent ; mais la dissimulation jette dans l'amour un élément étranger qui le dénature et le flétrit à ses propres yeux.

Par une inconséquence bizarre, tandis que je repoussais avec l'indignation la plus violente la moindre insinuation contre Ellénore, je contribuais moi-même à lui faire tort dans mes conversations générales. Je m'étais soumis à ses volontés, mais j'avais pris en horreur l'empire des femmes. Je ne cessais de déclamer contre leur faiblesse, leur exigence, le despotisme de leur douleur. J'affichais les principes les plus durs ; et ce même homme qui ne résistait pas à une larme, qui cédait à la tristesse

muette, qui était poursuivi dans l'absence par l'image de la souffrance qu'il avait causée, se montrait, dans tous ses discours, méprisant et impitoyable. Tous mes éloges directs en faveur d'Ellénore ne détruisaient pas l'impression que produisaient des propos semblables. On me haïssait, on la plaignait ; mais on ne l'estimait pas. On s'en prenait à elle de n'avoir pas inspiré à son amant plus de considération pour son sexe et plus de respect pour les liens du cœur.

Un homme qui venait habituellement chez Ellénore, et qui, depuis sa rupture avec le comte de P***, lui avait témoigné la passion la plus vive, l'ayant forcée, par ses persécutions indiscrettes, à ne plus le recevoir, se permit contre elle des railleries outrageantes qu'il me parut impossible de souffrir. Nous nous battîmes ; je le blessai dangereusement, je fus blessé moi-même. Je ne puis décrire le mélange de trouble, de terreur, de reconnaissance et d'amour qui se peignit sur les traits d'Ellénore lorsqu'elle me revit après cet événement. Elle s'établit chez moi, malgré mes prières ; elle ne me quitta pas un seul instant jusqu'à ma convalescence. Elle me lisait pendant le jour, elle me veillait durant la plus grande partie des nuits ; elle observait mes moindres mouvements, elle prévenait chacun de mes désirs ; son ingénieuse bonté multipliait ses facultés et doublait ses forces. Elle m'assurait sans cesse qu'elle ne m'aurait pas survécu : j'étais pénétré d'affection, j'étais déchiré de remords. J'aurais voulu trouver en moi de quoi récompenser un attachement si constant et si tendre ;

j'appelais à mon aide les souvenirs, l'imagination, la raison même, le sentiment du devoir : efforts inutiles ! la difficulté de la situation, la certitude d'un avenir qui devait nous séparer, peut-être je ne sais quelle révolte contre un lien qu'il m'était impossible de briser, me dévoraient intérieurement. Je me reprochais l'ingratitude que je m'efforçais de lui cacher. Je m'affligeais quand elle paraissait douter d'un amour qui lui était si nécessaire ; je ne m'affligeais pas moins quand elle semblait y croire. Je la sentais meilleure que moi ; je me méprisais d'être indigne d'elle. C'est un affreux malheur de n'être pas aimé quand on aime ; mais c'en est un bien grand d'être aimé avec passion quand on n'aime plus. Cette vie que je venais d'exposer pour Ellénore, je l'aurais mille fois donnée pour qu'elle fût heureuse sans moi.

Les six mois que m'avait accordés mon père étaient expirés ; il fallut songer à partir. Ellénore ne s'opposa point à mon départ, elle n'essaya pas même de le retarder ; mais elle me fit promettre que, deux mois après, je reviendrais près d'elle, ou que je lui permettrais de me rejoindre : je le lui jurai solennellement. Quel engagement n'aurais-je pas pris dans un moment où je la voyais lutter contre elle-même et contenir sa douleur ? Elle aurait pu exiger de moi de ne pas la quitter ; je savais au fond de mon âme que ses larmes n'auraient pas été désobéies. J'étais reconnaissant de ce qu'elle n'exerçait pas sa puissance ; il me semblait que je l'en aimais mieux. Moi-même, d'ailleurs, je ne me séparais pas sans

un vif regret d'un être qui m'était si uniquement dévoué. Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond ! Elles deviennent à notre insu une partie si intime de notre existence ! Nous formons de loin, avec calme, la résolution de les rompre ; nous croyons attendre avec impatience l'époque de l'exécuter : mais quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur ; et telle est la bizarrerie de notre cœur misérable, que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir.

Pendant mon absence, j'écrivis régulièrement à Ellénore. J'étais partagé entre la crainte que mes lettres ne lui fissent de la peine, et le désir de ne lui peindre que le sentiment que j'éprouvais. J'aurais voulu qu'elle me devinât, mais qu'elle me devinât sans s'affliger ; je me félicitais quand j'avais pu substituer les mots d'affection, d'amitié, de dévouement, à celui d'amour ; mais soudain je me représentais la pauvre Ellénore triste et isolée, n'ayant que mes lettres pour consolation ; et, à la fin de deux pages froides et compassées, j'ajoutais rapidement quelques phrases ardentes ou tendres, propres à la tromper de nouveau. De la sorte, sans en dire jamais assez pour la satisfaire, j'en disais toujours assez pour l'abuser. Étrange espèce de fausseté, dont le succès même se tournait contre moi, prolongeait mon angoisse, et m'était insupportable !

Je comptais avec inquiétude les jours, les heures qui s'écoulaient ; je ralentissais de mes vœux la marche du temps ; je tremblais en voyant se rapprocher l'époque

d'exécuter ma promesse. Je n'imaginai aucun moyen de partir. Je n'en découvrais aucun pour qu'Ellénore pût s'établir dans la même ville que moi. Peut-être, car il faut être sincère, peut-être je ne le désirais pas. Je comparais ma vie indépendante et tranquille à la vie de précipitation, de trouble et de tourment à laquelle sa passion me condamnait. Je me trouvais si bien d'être libre, d'aller, de venir, de sortir, de rentrer, sans que personne s'en occupât ! je me reposais, pour ainsi dire, dans l'indifférence des autres, de la fatigue de son amour.

Je n'osais cependant laisser soupçonner à Ellénore que j'aurais voulu renoncer à nos projets. Elle avait compris par mes lettres qu'il me serait difficile de quitter mon père ; elle m'écrivit qu'elle commençait en conséquence les préparatifs de son départ. Je fus longtemps sans combattre sa résolution, je ne lui répondais rien de précis à ce sujet. Je lui marquais vaguement que je serais toujours charmé de la savoir, puis j'ajoutais, de la rendre heureuse : tristes équivoques, langage embarrassé, que je gémissais de voir si obscur et que je tremblais de rendre plus clair ! Je me déterminai enfin à lui parler avec franchise ; je me dis que je le devais ; je soulevai ma conscience contre ma faiblesse ; je me fortifiai de l'idée de son repos contre l'image de sa douleur. Je me promenais à grands pas dans ma chambre, récitant tout haut ce que je me proposais de lui dire. Mais à peine eus-je tracé quelques lignes que ma disposition changea ; je n'envisageai plus mes paroles d'a-

près le sens qu'elles devaient contenir, mais d'après l'effet qu'elles ne pouvaient manquer de produire ; et, une puissance surnaturelle dirigeant, comme malgré moi, ma main dominée, je me bornai à lui conseiller un retard de quelques mois. Je n'avais pas dit ce que je pensais. Ma lettre ne portait aucun caractère de sincérité. Les raisonnements que j'alléguais étaient faibles, parce qu'ils n'étaient pas les véritables.

La réponse d'Ellénore fut impétueuse ; elle était indignée de mon désir de ne pas la voir. Que me demandait-elle ? de vivre inconnue auprès de moi. Que pouvais-je redouter de sa présence dans une retraite ignorée, au milieu d'une grande ville où personne ne la connaissait ? Elle m'avait tout sacrifié, fortune, enfants, réputation ; elle n'exigeait d'autre prix de ses sacrifices que de m'attendre comme une humble esclave, de passer chaque jour avec moi quelques minutes, de jouir des moments que je pourrais lui donner. Elle s'était résignée à deux mois d'absence, non que cette absence lui parût nécessaire, mais parce que je semblais le souhaiter ; et lorsqu'elle était parvenue, en entassant péniblement les jours sur les jours, au terme que j'avais fixé moi-même, je lui proposais de recommencer ce long supplice ! Elle pouvait s'être trompée, elle pouvait avoir donné sa vie à un homme dur et aride ; j'étais le maître de mes actions ; mais je n'étais pas le maître de la forcer à souffrir, délaissée par celui pour lequel elle avait tout immolé.

Ellénore suivit de près cette lettre ; elle m'informa de son arrivée. Je me rendis chez elle avec la ferme réso-

lution de lui témoigner beaucoup de joie; j'étais impatient de rassurer son cœur, et de lui procurer, momentanément au moins, du bonheur ou du calme. Mais elle avait été blessée, elle m'examinait avec défiance : elle démêla bientôt mes efforts; elle irrita ma fierté par ses reproches, elle outragea mon caractère. Elle me peignit si misérable dans ma faiblesse, qu'elle me révolta contre elle encore plus que contre moi. Une fureur insensée s'empara de nous : tout ménagement fut abjuré, toute délicatesse oubliée. On eût dit que nous étions poussés l'un contre l'autre par des furies. Tout ce que la haine la plus implacable avait inventé contre nous, nous nous l'appliquions mutuellement; et ces deux êtres malheureux, qui seuls se connaissaient sur la terre, qui seuls pouvaient se rendre justice, se comprendre et se consoler, semblaient deux ennemis irréconciliables, acharnés à se déchirer.

Nous nous quittâmes après une scène de trois heures; et, pour la première fois de la vie, nous nous quittâmes sans explication, sans réparation. A peine fus-je éloigné d'Ellénore, qu'une profonde douleur remplaça ma colère. Je me trouvais dans une espèce de stupeur, tout étourdi de ce qui s'était passé. Je me répétais mes paroles avec étonnement; je ne concevais pas ma conduite; je cherchais en moi-même ce qui avait pu m'égarer.

Il était fort tard, je n'osai retourner chez Ellénore. Je me promis de la voir le lendemain de bonne heure, et je rentrai chez mon père. Il y avait beaucoup de

monde ; il me fut facile, dans une assemblée nombreuse, de me tenir à l'écart et de déguiser mon trouble. Lorsque nous fûmes seuls, il me dit : On m'assure que l'ancienne maîtresse du comte de P*** est dans cette ville. Je vous ai toujours laissé une grande liberté et je n'ai jamais rien voulu savoir sur vos liaisons ; mais il ne vous convient pas, à votre âge, d'avoir une maîtresse avouée, et je vous avertis que j'ai pris des mesures pour qu'elle s'éloigne d'ici. En achevant ces mots, il me quitta. Je le suivis jusque dans sa chambre ; il me fit signe de me retirer. Mon père, lui dis-je, Dieu m'est témoin que je voudrais qu'elle fût heureuse, et que je consentirais à ce prix à ne jamais la revoir ; mais prenez garde à ce que vous ferez : en croyant me séparer d'elle, vous pourriez bien m'y rattacher à jamais.

Je vis aussitôt venir chez moi un valet de chambre qui m'avait accompagné dans mes voyages, et qui connaissait mes liaisons avec Ellénore. Je le chargeai de découvrir à l'instant même, s'il était possible, quelles étaient les mesures dont mon père m'avait parlé. Il revint au bout de deux heures. Le secrétaire de mon père lui avait confié, sous le sceau du secret, qu'Ellénore devait recevoir le lendemain l'ordre de partir. Ellénore chassée ! m'écriai-je, chassée avec opprobre ! elle qui n'est venue ici que pour moi, elle dont j'ai déchiré le cœur, elle dont j'ai sans pitié vu couler les larmes ! Où donc reposerait-elle sa tête, l'infortunée, errante et seule dans un monde dont je lui ai ravi l'estime ? A qui dirait-elle sa douleur ? Ma résolution fut bientôt prise.

Je gagnai l'homme qui me servait, je lui prodiguai l'or et les promesses. Je commandai une chaise de poste pour six heures du matin à la porte de la ville. Je formais mille projets pour mon éternelle réunion avec Ellénore : je l'aimais plus que je ne l'avais jamais aimée ; tout mon cœur était revenu à elle, j'étais fier de la protéger. J'étais avide de la tenir dans mes bras ; l'amour était rentré tout entier dans mon âme ; j'éprouvais une fièvre de tête, de cœur, de sens, qui bouleversait mon existence. Si, dans ce moment, Ellénore eût voulu se détacher de moi, je serais mort à ses pieds pour la retenir.

Le jour parut, je courus chez Ellénore. Elle était couchée, ayant passé la nuit à pleurer ; ses yeux étaient encore humides, et ses cheveux étaient épars ; elle me vit entrer avec surprise. Viens, lui dis-je, partons. Elle voulut répondre. Partons, repris-je. As-tu sur la terre un autre protecteur, un autre ami que moi ? mes bras ne sont-ils pas ton unique asile ? Elle résistait. J'ai des raisons importantes, ajoutai-je, et qui me sont personnelles. Au nom du ciel, suis-moi. Je l'entraînai. Pendant la route, je l'accablais de caresses, je la pressais sur mon cœur, je ne répondais à ses questions que par mes embrassements. Je lui dis enfin qu'ayant aperçu dans mon père l'intention de nous séparer, j'avais senti que je ne pouvais être heureux sans elle ; que je voulais lui consacrer ma vie et nous unir par tous les genres de liens. Sa reconnaissance fut d'abord extrême ; mais elle démêla bientôt des contradictions dans mon

récit. A force d'instances, elle m'arracha la vérité : sa joie disparut, sa figure se couvrit d'un sombre nuage. Adolphe, me dit-elle, vous vous trompez sur vous-même : vous êtes généreux, vous vous dévouez à moi parce que je suis persécutée; vous croyez avoir de l'amour, et vous n'avez que de la pitié. Pourquoi prononça-t-elle ces mots funestes? Pourquoi me révéla-t-elle un secret que je voulais ignorer? Je m'efforçai de la rassurer, j'y parvins peut-être; mais la vérité avait traversé mon âme : le mouvement était détruit; j'étais déterminé dans mon sacrifice, mais je n'en étais pas plus heureux, et déjà il y avait en moi une pensée que de nouveau j'étais réduit à cacher.

CHAPITRE V.

Quand nous fûmes arrivés sur les frontières, j'écrivis à mon père. Ma lettre fut respectueuse, mais il y avait un fond d'amertume. Je lui savais mauvais gré d'avoir resserré mes liens en prétendant les rompre. Je lui annonçais que je ne quitterais Ellénore que lorsque, convenablement fixée, elle n'aurait plus besoin de moi. Je le suppliais de ne pas me forcer, en s'acharnant sur elle, à lui rester toujours attaché. J'attendis sa réponse pour prendre une détermination sur notre établisse-

ment. « Vous avez vingt-quatre ans, me répondit-il :
« je n'exercerai pas contre vous une autorité qui tou-
« che à son terme, et dont je n'ai jamais fait usage ; je
« cacherai même, autant que je pourrai, votre étrange
« démarche ; je répandrai le bruit que vous êtes parti
« par mes ordres et pour mes affaires. Je subviendrai
« libéralement à vos dépenses. Vous sentirez vous-
« même bientôt que la vie que vous menez n'est pas
« celle qui vous convenait. Votre naissance, vos talents,
« votre fortune, vous assignaient dans le monde une
« autre place que celle d'un compagnon d'une femme
« sans patrie et sans aveu. Votre lettre me prouve déjà
« que vous n'êtes pas content de vous. Songez que l'on
« ne gagne rien à prolonger une situation dont on
« rougit. Vous consommez inutilement les plus belles
« années de votre jeunesse, et cette perte est irrépa-
« rable. »

La lettre de mon père me perça de mille coups de poignard. Je m'étais dit cent fois ce qu'il me disait ; j'avais eu cent fois honte de ma vie s'écoulant dans l'obscurité et dans l'inaction. J'aurais mieux aimé des reproches, des menaces ; j'aurais mis quelque gloire à résister, et j'aurais senti la nécessité de rassembler mes forces pour défendre Ellénore des périls qui l'auraient assaillie. Mais il n'y avait point de périls : on me laissait parfaitement libre ; et cette liberté ne me servait qu'à porter plus impatiemment le joug que j'avais l'air de choisir.

Nous nous fixâmes à Cadan, petite ville de la Bohême.

Je me répétais que, puisque j'avais pris la responsabilité du sort d'Ellénore, il ne fallait pas la faire souffrir. Je parvins à me contraindre ; je renfermai dans mon sein jusqu'aux moindres signes de mécontentement, et toutes les ressources de mon esprit furent employées à me créer une gaieté factice qui pût voiler ma profonde tristesse. Ce travail eut sur moi-même un effet inespéré. Nous sommes des créatures tellement mobiles, que les sentiments que nous feignons, nous finissons par les éprouver. Les chagrins que je cachais, je les oubliais en partie. Mes plaisanteries perpétuelles dissipèrent ma propre mélancolie, et les assurances de tendresse dont j'entretenais Ellénore répandaient dans mon cœur une émotion douce qui ressemblait presque à l'amour.

De temps en temps des souvenirs importuns venaient m'assiéger. Je me livrais, quand j'étais seul, à des accès d'inquiétude ; je formais mille plans bizarres pour m'élançer tout à coup hors de la sphère dans laquelle j'étais déplacé. Mais je repoussais ces impressions comme de mauvais rêves. Ellénore paraissait heureuse ; pouvais-je troubler son bonheur ? Près de cinq mois se passèrent de la sorte.

Un jour, je vis Ellénore agitée et cherchant à me taire une idée qui l'occupait. Après de longues sollicitations, elle me fit promettre que je ne combattrais point la résolution qu'elle avait prise, et m'avoua que M. de P*** lui avait écrit : son procès était gagné ; il se rappelait avec reconnaissance les services qu'elle lui

avait rendus, et leur liaison de dix années. Il lui offrait la moitié de sa fortune, non pour se réunir à elle, ce qui n'était plus possible, mais à condition qu'elle quitterait l'homme ingrat et perfide qui les avait séparés. J'ai répondu, me dit-elle, et vous devinez bien que j'ai refusé. Je ne le devinais que trop. J'étais touché, mais au désespoir du nouveau sacrifice que me faisait Ellénore. Je n'osais toutefois lui rien objecter : mes tentatives et ce sens avaient toujours été tellement infructueuses ! Je m'éloignai pour réfléchir au parti que j'avais à prendre. Il m'était clair que nos liens devaient se rompre. Ils étaient douloureux pour moi, ils lui devenaient nuisibles ; j'étais le seul obstacle à ce qu'elle retrouvât un état convenable, et la considération qui, dans le monde, suit tôt ou tard l'opulence ; j'étais la seule barrière entre elle et ses enfants : je n'avais plus d'excuse à mes propres yeux. Lui céder dans cette circonstance n'était plus de la générosité, mais une coupable faiblesse. J'avais promis à mon père de redevenir libre aussitôt que je ne serais plus nécessaire à Ellénore. Il était temps enfin d'entrer dans une carrière, de commencer une vie active, d'acquérir quelques titres à l'estime des hommes, de faire un noble usage de mes facultés. Je retournai chez Ellénore, me croyant inébranlable dans le dessein de la forcer à ne pas rejeter les offres du comte de P***, et pour lui déclarer, s'il le fallait, que je n'avais plus d'amour pour elle. Chère amie, lui dis-je, on lutte quelque temps contre sa destinée, mais on finit toujours par céder. Les lois

de la société sont plus fortes que les volontés des hommes ; les sentiments les plus impérieux se brisent contre la fatalité des circonstances. En vain l'on s'obstine à ne consulter que son cœur, on est condamné tôt ou tard à écouter la raison. Je ne puis vous retenir plus longtemps dans une position également indigne de vous et de moi, je ne le puis ni pour vous ni pour moi-même. A mesure que je parlais sans regarder Ellénore, je sentais mes idées devenir plus vagues et ma résolution faiblir. Je voulus ressaisir mes forces, et je continuai d'une voix précipitée : Je serai toujours votre ami ; j'aurai toujours pour vous l'affection la plus profonde. Les deux années de notre liaison ne s'effaceront pas de ma mémoire ; elles seront à jamais l'époque la plus belle de ma vie. Mais l'amour, ce transport des sens, cette ivresse involontaire, cet oubli de tous les intérêts, de tous les devoirs, Ellénore, je ne l'ai plus. J'attendis longtemps sa réponse sans lever les yeux sur elle. Lorsque enfin je la regardai, elle était immobile ; elle contemplait tous les objets comme si elle n'en eût reconnu aucun. Je pris sa main, je la trouvai froide. Elle me repoussa. Que me voulez-vous ? me dit-elle ; ne suis-je pas seule, seule dans l'univers, seule, sans un être qui m'entende ? Qu'avez-vous encore à me dire ? ne m'avez-vous pas tout dit ? tout n'est-il pas fini, fini sans retour ? Laissez-moi, quittez-moi ; n'est-ce pas là ce que vous désirez ? Elle voulut s'éloigner, elle chancela ; j'essayai de la retenir, elle tomba sans connaissance à mes pieds : je la relevai, je l'embrassai, je rappelai ses

sens. Ellénore, m'écriai-je, revenez à vous, revenez à moi ; je vous aime d'amour, de l'amour le plus tendre. Je vous avais trompée pour que vous fussiez plus libre dans votre choix. — Crédulités du cœur, vous êtes inexplicables ! Ces simples paroles, démenties par tant de paroles précédentes, rendirent Ellénore à la vie et à la confiance ; elle me les fit répéter plusieurs fois : elle semblait respirer avec avidité. Elle me crut : elle s'enivra de son amour, qu'elle prenait pour le nôtre ; elle confirma sa réponse au comte de P^{***}, et je me vis plus engagé que jamais.

Trois mois après, une nouvelle possibilité de changements annonça dans la situation d'Ellénore. Une de ces vicissitudes communes dans les républiques que des factions agitent rappela son père en Pologne, et le rétablit dans ses biens. Quoiqu'il ne connût qu'à peine sa fille, que sa mère avait emmenée en France à l'âge de trois ans, il désira la fixer auprès de lui. Le bruit des aventures d'Ellénore ne lui était parvenu que vaguement en Russie, où, pendant son exil, il avait toujours habité. Ellénore était son enfant unique : il avait peur de l'isolement, il voulait être soigné ; il ne chercha qu'à découvrir la demeure de sa fille, et, dès qu'il l'eut apprise, il l'invita vivement à venir le rejoindre. Elle ne pouvait avoir d'attachement réel pour un père qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vu. Elle sentait néanmoins qu'il était de son devoir d'obéir ; elle assurait de la sorte à ses enfants une grande fortune, et remontait elle-même au rang que lui avaient ravi ses

malheurs et sa conduite; mais elle me déclara positivement qu'elle n'irait en Pologne que si je l'accompagnais. Je ne suis plus, me dit-elle, dans l'âge où l'âme s'ouvre à des impressions nouvelles. Mon père est un inconnu pour moi. Si je reste ici, d'autres l'entoureront avec empressement : il en sera tout aussi heureux. Mes enfants auront la fortune de M. de P***. Je sais bien que je serai généralement blâmée, je passerai pour une fille ingrate et pour une mère peu sensible; mais j'ai trop souffert : je ne suis plus assez jeune pour que l'opinion du monde ait une grande puissance sur moi. S'il y a dans ma résolution quelque chose de dur, c'est à vous, Adolphe, que vous devez vous en prendre. Si je pouvais me faire illusion sur vous, je consentirais peut-être à une absence dont l'amertume serait diminuée par la perspective d'une réunion douce et durable; mais vous ne demanderiez pas mieux que de me supposer à deux cents lieues de vous, contente et tranquille, au sein de ma famille et de l'opulence. Vous m'écrieriez là-dessus des lettres raisonnables que je vois d'avance : elles déchireraient mon cœur, je ne veux pas m'y exposer. Je n'ai pas la consolation de me dire que, par le sacrifice de toute ma vie, je sois parvenue à vous inspirer le sentiment que je méritais; mais enfin vous l'avez accepté, ce sacrifice. Je souffre déjà suffisamment par l'aridité de vos manières et la sécheresse de nos rapports; je subis ces souffrances que vous m'infligez, je ne veux pas en braver de volontaires.

Il y avait dans la voix et dans le ton d'Ellénore je ne sais quoi d'âpre et de violent qui annonçait plutôt une détermination ferme qu'une émotion profonde et touchante. Depuis quelque temps elle s'irritait d'avance lorsqu'elle me demandait quelque chose, comme si je le lui avais déjà refusé. Elle disposait de mes actions, mais elle savait que mon jugement les démentait. Elle aurait voulu pénétrer dans le sanctuaire intime de ma pensée, pour y briser une opposition sourde qui la révoltait contre moi. Je lui parlai de ma situation, du vœu de mon père, de mon propre désir ; je priai, je m'emportai. Ellénore fut inébranlable. Je voulus réveiller sa générosité, comme si l'amour n'était pas de tous les sentiments le plus égoïste, et par conséquent, lorsqu'il est blessé, le moins généreux. Je tâchai, par un effort bizarre, de l'attendrir sur le malheur que j'éprouvais en restant près d'elle ; je ne parvins qu'à l'exaspérer. Je lui promis d'aller la voir en Pologne ; mais elle ne vit dans mes promesses sans épanchement et sans abandon, que l'impatience de la quitter.

La première année de notre séjour à Caden avait atteint son terme sans que rien changeât dans notre situation. Quand Ellénore me trouvait sombre ou abattu, elle s'affligeait d'abord, se blessait ensuite, et m'arrachait par ses reproches l'aveu de la fatigue que j'aurais voulu déguiser. De mon côté, quand Ellénore paraissait contente, je m'irritais de la voir jouir d'une situation qui me coûtait mon bonheur, et je la troublais dans cette courte jouissance par des insinuations qui l'éclairaient

sur ce que j'éprouvais intérieurement. Nous nous attaquions donc tour à tour par des phrases indirectes, pour reculer ensuite dans des protestations générales et de vagues justifications, et pour regagner le silence. Car nous savions si bien mutuellement tout ce que nous allions nous dire, que nous nous taisions pour ne pas l'entendre. Quelquefois l'un de nous était prêt à céder, mais nous manquions le moment favorable pour nous rapprocher. Nos cœurs déliants et blessés ne se rencontraient plus.

Je me demandais souvent pourquoi je restais dans un état si pénible : je me répondais que, si je m'éloignais d'Ellénore, elle me suivrait, et que j'aurais provoqué un nouveau sacrifice. Je me dis enfin qu'il fallait la satisfaire une dernière fois, et qu'elle ne pourrait plus rien exiger quand je l'aurais replacée au milieu de sa famille. J'allais lui proposer de la suivre en Pologne, quand elle reçut la nouvelle que son père était mort subitement. Il l'avait instituée son unique héritière, mais son testament était contredit par des lettres postérieures, que des parents éloignés menaçaient de faire valoir. Ellénore, malgré le peu de relations qui subsistaient entre elle et son père, fut douloureusement affectée de cette mort : elle se reprocha de l'avoir abandonné. Bientôt elle m'accusa de sa faute. Vous m'avez fait manquer, me dit-elle, à un devoir sacré. Maintenant il ne s'agit que de ma fortune : je vous l'immolerai plus facilement encore. Mais, certes, je n'irai pas seule dans un pays où je n'ai que des ennemis à rencontrer. Je n'ai

voulu, lui répondis-je, vous faire manquer à aucun devoir ; j'aurais désiré, je l'avoue, que vous daignassiez réfléchir que moi aussi je trouvais pénible de manquer aux miens, je n'ai pu obtenir de vous cette justice. Je me rends, Ellénore ; votre intérêt l'emporte sur toute autre considération. Nous partirons ensemble quand vous le voudrez.

Nous nous mîmes effectivement en route. Les distractions du voyage, la nouveauté des objets, les efforts que nous faisons sur nous-mêmes, ramenaient de temps en temps entre nous quelques restes d'intimité. La longue habitude que nous avions l'un de l'autre, les circonstances variées que nous avions parcourues ensemble, avaient attaché à chaque parole, presque à chaque geste, des souvenirs qui nous replaçaient tout à coup dans le passé, et nous remplissaient d'un attendrissement involontaire, comme les éclairs traversent la nuit sans la dissiper. Nous vivions, pour ainsi dire, d'une espèce de mémoire du cœur, assez puissante pour que l'idée de nous séparer nous fût douloureuse, trop faible pour que nous trouvassions du bonheur à être unis. Je me livrais à ces émotions, pour me reposer de ma contrainte habituelle. J'aurais voulu donner à Ellénore des témoignages de tendresse qui la contentassent ; je reprenais quelquefois avec elle le langage de l'amour ; mais ces émotions et ce langage ressemblaient à ces feuilles pâles et décolorées qui, par un reste de végétation funèbre, croissent languissamment sur les branches d'un arbre déraciné.

CHAPITRE VII.

Ellénore obtint, dès son arrivée, d'être rétablie dans la jouissance des biens qu'on lui disputait, en s'engageant à n'en pas disposer que son procès ne fût décidé. Elle s'établit dans une des possessions de son père. Le mien, qui n'abordait jamais avec moi dans ses lettres aucune question directement, se contenta de les remplir d'insinuations contre mon voyage. « Vous m'aviez
« mandé, me disait-il, que vous ne partiriez pas. Vous
« m'aviez développé longuement toutes les raisons
« que vous aviez de ne pas partir; j'étais, en consé-
« quence, bien convaincu que vous partiriez. Je ne puis
« que vous plaindre de ce qu'avec votre esprit d'indé-
« pendance, vous faites toujours ce que vous ne voulez
« pas. Je ne juge point, au reste, d'une situation qui
« ne m'est qu'imparfaitement connue. Jusqu'à présent
« vous m'aviez paru le protecteur d'Ellénore, et, sous ce
« rapport, il y avait dans vos procédés quelque chose de
« noble qui relevait votre caractère, quel que fût l'objet
« auquel vous vous attachiez. Aujourd'hui vos relations
« ne sont plus les mêmes: ce n'est plus vous qui la pro-
« tégez, c'est elle qui vous protège; vous vivez chez elle,
« vous êtes un étranger qu'elle introduit dans sa famille.

« Je ne prononce point sur une position que vous
« choisissez ; mais, comme elle peut avoir ses inconvé-
« nients, je voudrais les diminuer autant qu'il est en moi.
« J'écris au baron de T***, notre ministre dans le pays
« où vous êtes, pour vous recommander à lui : j'ignore
« s'il vous conviendra de faire usage de cette recom-
« mandation ; n'y voyez au moins qu'une preuve de
« mon zèle, et nullement une atteinte à l'indépendance
« que vous avez toujours su défendre avec succès con-
« tre votre père. »

J'étouffai les réflexions que ce style faisait naître en moi. La terre que j'habitais avec Ellénore était située à peu de distance de Varsovie ; je me rendis dans cette ville, chez le baron de T***. Il me reçut avec amitié, me demanda les causes de mon séjour en Pologne, me questionna sur mes projets ; je ne savais trop que lui répondre. Après quelques minutes d'une conversation embarrassée : Je vais, me dit-il, vous parler avec franchise. Je connais les motifs qui vous ont amené dans ce pays, votre père me les a mandés ; je vous dirai même que je les comprends : il n'y a pas d'homme qui ne se soit, une fois dans sa vie, trouvé tirailé par le désir de rompre une liaison inconvenable et la crainte d'affliger une femme qu'il avait aimée. L'inexpérience de la jeunesse fait que l'on s'exagère beaucoup les difficultés d'une position pareille ; on se plaît à croire à la vérité de toutes ces démonstrations de douleur qui remplacent, dans un sexe faible et emporté, tous les moyens de la force et tous ceux de la raison. Le cœur en souffre, mais l'amour-propre

s'en applaudit; et tel homme qui pense de bonne foi s'immoler au désespoir qu'il a causé ne se sacrifie dans le fait qu'aux illusions de sa propre vanité. Il n'y a pas une de ces femmes passionnées, dont le monde est plein, qui n'ait protesté qu'on la ferait mourir en l'abandonnant; il n'y en a pas une qui ne soit encore en vie, et qui ne se soit consolée. Je voulus l'interrompre. Pardon, me dit-il, mon jeune ami, si je m'exprime avec trop peu de ménagement; mais le bien qu'on m'a dit de vous, les talents que vous annoncez, la carrière que vous devriez suivre, tout me fait une loi de ne rien vous déguiser. Je lis dans votre âme, malgré vous et mieux que vous: vous n'êtes plus amoureux de la femme qui vous domine et qui vous traîne après elle; si vous l'aimiez encore, vous ne seriez pas venu chez moi. Vous saviez que votre père m'avait écrit, il vous était aisé de prévoir ce que j'avais à vous dire: vous n'avez pas été fâché d'entendre de ma bouche des raisonnements que vous vous répétez sans cesse à vous-même, et toujours inutilement. La réputation d'Ellénore est loin d'être intacte. — Terminons, je vous prie, répondis-je, une conversation inutile. Des circonstances malheureuses ont pu disposer des premières années d'Ellénore, on peut la juger défavorablement sur des apparences mensongères: mais je la connais depuis trois ans, et il n'existe pas sur la terre une âme plus élevée, un caractère plus noble, un cœur plus pur et plus généreux. — Comme vous voudrez, répliqua-t-il; mais ce sont des nuances que l'opinion n'approfondit

pas. Les faits sont positifs, ils sont publics; en m'empêchant de les rappeler, pensez-vous les détruire? Écoutez, poursuivit-il: il faut dans ce monde savoir ce qu'on veut. Vous n'épouserez pas Ellénore?— Non sans doute, m'écriai-je; elle-même ne l'a jamais désiré.— Que voulez-vous donc faire? Elle a dix ans de plus que vous, vous en avez vingt-six; vous la soignerez dix ans encore, elle sera vieille, vous serez parvenu au milieu de votre vie sans avoir rien commencé, rien achevé qui vous satisfasse. L'ennui s'emparera de vous, l'humeur s'emparera d'elle; elle vous sera chaque jour moins agréable, vous lui serez chaque jour plus nécessaire; et le résultat d'une naissance illustre, d'une fortune brillante, d'un esprit distingué, sera de végéter, dans un coin de la Pologne, oublié de vos amis, perdu pour la gloire, et tourmenté par une femme qui ne sera, quoi que vous fassiez, jamais contente de vous. Je n'ajoute qu'un mot, et nous ne reviendrons plus sur un sujet qui vous embarrasse. Toutes les routes vous sont ouvertes, les lettres, les armes, l'administration; vous pouvez aspirer aux plus illustres alliances, vous êtes fait pour aller à tout: mais souvenez-vous bien qu'il y a entre vous et tous les genres de succès un obstacle insurmontable, et que cet obstacle est Ellénore. — J'ai cru vous devoir, monsieur, lui répondis-je, de vous écouter en silence; mais je me dois aussi de vous déclarer que vous ne m'avez point ébranlé. Personne que moi, je le répète, ne peut juger Ellénore, personne n'apprécie assez la vérité de ses sentiments

et la profondeur de ses impressions. Tant qu'elle aura besoin de moi, je resterai auprès d'elle. Aucun succès ne me consolera de la laisser malheureuse ; et, dussé-je borner ma carrière à lui servir d'appui, à la soutenir dans ses peines, à l'entourer de mon affection contre l'injustice d'une opinion qui la méconnaît, je croirais encore n'avoir pas employé ma vie inutilement.

Je sortis en achevant ces paroles : mais qui m'expliquera par quelle mobilité le sentiment qui me les dictait s'éteignit avant même que j'eusse fini de les prononcer ? Je voulus, en retournant à pied, retarder le moment de revoir cette Ellénore que je venais de défendre ; je traversai précipitamment la ville : il me tardait de me trouver seul.

Arrivé au milieu de la campagne, je ralentis ma marche, et mille pensées m'assailirent. Ces mots funestes : « Entre tous les genres de succès et vous il existe un obstacle insurmontable, et cet obstacle c'est Ellénore, » retentissaient autour de moi. Je jetai un long et triste regard sur le temps qui venait de s'écouler sans retour ; je me rappelais les espérances de ma jeunesse, la confiance avec laquelle je croyais autrefois commander à l'avenir, les éloges accordés à mes premiers essais, l'aurore de réputation que j'avais vue briller et disparaître. Je me répétais les noms de plusieurs de mes compagnons d'étude que j'avais traités avec un dédain superbe, et qui, par le seul effet d'un travail opiniâtre et d'une vie régulière, m'avaient laissé

loin derrière eux dans la route de la fortune, de la considération et de la gloire : j'étais oppressé de mon inaction. Comme les avarés se représentent dans les trésors qu'ils entassent tous les biens que ces trésors pourraient acheter, j'apercevais dans Ellénore la privation de tous les succès auxquels j'aurais pu prétendre. Ce n'était pas une carrière seule que je regrettais : comme je n'avais essayé d'aucune, je les regrettais toutes. N'ayant jamais employé mes forces, je les imaginais sans bornes, et je les maudissais ; j'aurais voulu que la nature m'eût créé faible et médiocre, pour me préserver au moins du remords de me dégrader volontairement. Toute louange, toute approbation pour mon esprit ou mes connaissances, me semblait un reproche insupportable : je croyais entendre admirer les bras vigoureux d'un athlète chargé de fers au fond d'un cachot. Si je voulais ressaisir mon courage, me dire que l'époque de l'activité n'était pas encore passée, l'image d'Ellénore s'élevait devant moi comme un fantôme, et me repoussait dans le néant ; je ressentais contre elle des accès de fureur, et, par un mélange bizarre, cette fureur ne diminuait en rien la terreur que m'inspirait l'idée de l'affliger.

Mon âme, fatiguée de ces sentiments amers, chercha tout à coup un refuge dans des sentiments contraires. Quelques mots, prononcés au hasard par le baron de T*** sur la possibilité d'une alliance douce et paisible, me servirent à me créer l'idéal d'une compagne. Je réfléchis au repos, à la considération, à l'indépendance

même que m'offrirait un sort pareil ; car les liens que je traînais depuis si longtemps me rendaient plus dépendant mille fois que n'aurait pu le faire une union connue et constatée. J'imaginai la joie de mon père ; j'éprouvai un désir impatient de reprendre dans ma patrie et dans la société de mes égaux la place qui m'était due ; je me représentais opposant une conduite austère et irréprochable à tous les jugements qu'une malignité froide et frivole avait prononcés contre moi , à tous les reproches dont m'accablait Ellénore.

Elle m'accuse sans cesse, disais-je, d'être dur, d'être ingrat, d'être sans pitié. Ah ! si le ciel m'eût accordé une femme que les convenances sociales me permettent d'avouer, que mon père ne rougit pas d'accepter pour fille, j'aurais été mille fois heureux de la rendre heureuse. Cette sensibilité que l'on méconnaît parce qu'elle est souffrante et froissée, cette sensibilité dont on exige impérieusement des témoignages que mon cœur refuse à l'emportement et à la menace, qu'il me serait doux de m'y livrer avec l'être cheri compagnon d'une vie régulière et respectée ! Que n'ai-je pas fait pour Ellénore ? Pour elle j'ai quitté mon pays et ma famille ; j'ai pour elle affligé le cœur d'un vieux père qui gémit encore loin de moi ; pour elle j'habite ces lieux où ma jeunesse s'enfuit solitaire, sans gloire, sans honneur et sans plaisir : tant de sacrifices faits sans devoir et sans amour ne prouvent-ils pas ce que l'amour et le devoir me rendraient capable de faire ? Si je crains tellement la douleur d'une femme qui ne me domine que par sa

douleur, avec quel soin j'écarterais toute affliction, toute peine, de celle à qui je pourrais hautement me vouer sans remords et sans réserve ! Combien alors on me verrait différent de ce que je suis ! comme cette amertume dont on me fait un crime, parce que la source en est inconnue, fuirait rapidement loin de moi ! combien je serais reconnaissant pour le ciel et bienveillant pour les hommes !

Je parlais ainsi ; mes yeux se mouillaient de larmes ; mille souvenirs renaissaient comme par torrents dans mon âme ; mes relations avec Ellénore m'avaient rendu tous ces souvenirs odieux. Tout ce qui me rappelait mon enfance, les lieux où s'étaient écoulées mes premières années, les compagnons de mes premiers jeux, les vieux parents qui m'avaient prodigué les premières marques d'intérêt, me blessait et me faisait mal : j'étais réduit à repousser, comme des pensées coupables, les images les plus attrayantes et les vœux les plus naturels. La compagne que mon imagination m'avait soudain créée s'alliait au contraire à toutes ces images et sanctionnait tous ses vœux ; elle s'associait à tous mes devoirs, à tous mes plaisirs, à tous mes goûts ; elle rattachait ma vie actuelle à cette époque de ma jeunesse où l'espérance ouvrait devant moi un si vaste avenir, époque dont Ellénore m'avait séparé comme par un abîme. Les plus petits détails, les plus petits objets se retraçaient à ma mémoire : je revoyais l'antique château que j'avais habité avec mon père, les bois qui l'entouraient, la rivière qui baignait le pied de ses murailles, les montagnes qui bornaient

son horizon; toutes ces choses me paraissaient tellement présentes, pleines d'une telle vie, qu'elles me causaient un frémissement que j'avais peine à supporter; et mon imagination plaçait à côté d'elles une créature innocente et jeune qui les embellissait, qui les animait par l'espérance. J'étais plongé dans cette rêverie, toujours sans plan fixe, ne me disant point qu'il fallait rompre avec Ellénore, n'ayant de la réalité qu'une idée sourde et confuse, et dans l'état d'un homme accablé de peine, que le sommeil a consolé par un songe et qui pressent que ce songe va finir. Je découvris tout à coup le château d'Ellénore, dont insensiblement je m'étais rapproché; je m'arrêtai; je pris une autre route: j'étais heureux de retarder le moment où j'allais entendre de nouveau sa voix.

Le jour s'affaiblissait: le ciel était sercin; la campagne devenait déserte; les travaux des hommes avaient cessé, ils abandonnaient la nature à elle-même. Mes pensées prirent graduellement une teinte plus grave et plus imposante. Les ombres de la nuit qui s'épaississaient à chaque instant, le vaste silence qui m'entourait, et qui n'était interrompu que par des bruits rares et lointains, firent succéder à mon imagination un sentiment plus calme et plus solennel. Je promenais mes regards sur l'horizon grisâtre dont je n'apercevais plus les limites, et qui, par là même, me donnait en quelque sorte la sensation de l'immensité. Je n'avais rien éprouvé de pareil depuis longtemps: sans cesse absorbé dans des réflexions toujours personnelles, la vue tou-

jours fixée sur ma situation , j'étais devenu étranger à toute idée générale ; je ne m'occupais que d'Ellénore et de moi : d'Ellénore, qui ne m'inspirait qu'une pitié mêlée de fatigue ; de moi, pour qui je n'avais plus aucune estime. Je m'étais rapetissé, pour ainsi dire, dans un nouveau genre d'égoïsme, dans un égoïsme sans courage, mécontent et humilié ; je me sus bon gré de renaitre à des pensées d'un autre ordre, et de me retrouver la faculté de m'oublier moi-même pour me livrer à des méditations désintéressées : mon âme semblait se relever d'une dégradation longue et honteuse.

La nuit presque entière s'écoula ainsi. Je marchais au hasard ; je parcourus des champs, des bois, des hameaux où tout était immobile. De temps en temps j'apercevais dans quelque habitation éloignée une pâle lumière qui perçait l'obscurité. Là, me disais-je, là peut-être quelque infortuné s'agite sous la douleur, ou lutte contre la mort : contre la mort, mystère inexplicable, dont une expérience journalière paraît n'avoir pas encore convaincu les hommes, terme assuré qui ne nous console ni ne nous apaise, objet d'une insouciance habituelle et d'un effroi passager ! Et moi aussi, poursuivais-je, je me livre à cette inconséquence insensée ? Je me révolte contre la vie, comme si la vie ne devait pas finir ; je répands du malheur autour de moi, pour reconquérir quelques années misérables que le temps viendra bientôt m'arracher ! Ah ! renonçons à ces efforts inutiles ; jouissons de voir ce temps s'écouler, mes jours se précipiter les uns sur les autres ; demeurons

immobile, spectateur indifférent d'une existence à demi passée; qu'on s'en empare, qu'on la déchire : on n'en prolongera pas la durée ! vaut-il la peine de la disputer ?

L'idée de la mort a toujours eu pour moi beaucoup d'empire. Dans mes affections les plus vives, elle a toujours suffi pour me calmer aussitôt; elle produisit sur mon âme son effet accoutumé, ma disposition pour Ellénore devint moins amère. Toute mon irritation disparut; il ne me restait de l'impression de cette nuit de délire qu'un sentiment doux et presque tranquille : peut-être la lassitude physique que j'éprouvais contribuait-elle à cette tranquillité.

Le jour allait renaitre; je distinguais déjà les objets. Je reconnus que j'étais assez loin de la demeure d'Ellénore. Je me peignis son inquiétude, et je me pressais pour arriver près d'elle, autant que la fatigue pouvait me le permettre, lorsque je rencontrai un homme à cheval qu'elle avait envoyé pour me chercher. Il me raconta qu'elle était depuis douze heures dans les craintes les plus vives; qu'après être allée à Varsovie et avoir parcouru les environs, elle était revenue chez elle dans un état inexprimable d'angoisse, et que de toutes parts les habitants du village étaient répandus dans la campagne pour me découvrir. Ce récit me remplit d'abord d'une impatience assez pénible. Je m'irritais de me voir soumis par Ellénore à une surveillance importune. En vain me répétais-je que son amour seul en était la cause : cet amour n'était-il pas aussi la cause de tout mon malheur ? Cependant je parvins à vaincre ce

sentiment que je me reprochais. Je la savais alarmée et souffrante. Je montai à cheval ; je franchis avec rapidité la distance qui nous séparait. Elle me reçut avec des transports de joie. Je fus ému de son émotion. Notre conversation fut courte , parce que bientôt elle songea que je devais avoir besoin de repos ; et je la quittai, cette fois du moins, sans avoir rien dit qui pût affliger son cœur.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain je me levai poursuivi des mêmes idées qui m'avaient agité la veille. Mon agitation redoubla les jours suivants ; Ellénore voulut inutilement en pénétrer la cause : je répondais par des monosyllabes contraints à ses questions impétueuses ; je me roidissais contre son instance, sachant trop qu'à ma franchise succéderait sa douleur, et que sa douleur m'imposerait une dissimulation nouvelle.

Inquiète et surprise, elle recourut à l'une de ses amies pour découvrir le secret qu'elle m'accusait de lui cacher : avide de se tromper elle-même, elle cherchait un fait où il n'y avait qu'un sentiment. Cette amie m'entretint de mon humeur bizarre, du soin que je mettais à repousser toute idée d'un lien durable, de

mon inexplicable soif de rupture et d'isolement. Je l'écoutai longtemps en silence. Je n'avais dit jusqu'à ce moment à personne que je n'aimais plus Ellénore ; ma bouche répugnait à cet aveu, qui me semblait une perfidie. Je voulus pourtant me justifier, je racontai mon histoire avec ménagement, en donnant beaucoup d'éloges à Ellénore, en convenant des inconséquences de ma conduite, en les rejetant sur les difficultés de notre situation, et sans me permettre une parole qui prononçât clairement que la difficulté véritable était de ma part l'absence de l'amour. La femme qui m'écoutait fut émue de mon récit : elle vit de la générosité dans ce que j'appelais de la faiblesse, du malheur dans ce que je nommais de la dureté. Les mêmes explications qui mettaient en fureur Ellénore passionnée portaient la conviction dans l'esprit de son impartiale amie. On est si juste lorsque l'on est désintéressé ! Qui que vous soyez, ne remettez jamais à un autre les intérêts de votre cœur, le cœur seul peut plaider sa cause, il sonde seul ses blessures : tout intermédiaire devient un juge ; il analyse, il transige ; il conçoit l'indifférence, il l'admet comme possible, il la reconnaît pour inévitable ; par là même il l'excuse, et l'indifférence se trouve ainsi, à sa grande surprise, légitime à ses propres yeux. Les reproches d'Ellénore m'avaient persuadé que j'étais coupable ; j'appris de celle qui croyait la défendre que je n'étais que malheureux. Je fus entraîné à l'aveu complet de mes sentiments : je convins que j'avais pour Ellénore du dévouement, de la sympathie, de la pitié ;

mais j'ajoutai que l'amour n'entraît pour rien dans les devoirs que je m'imposais. Cette vérité, jusqu'alors renfermée dans mon cœur, et quelquefois seulement révélée à Ellénore au milieu du trouble et de la colère, prit à mes propres yeux plus de réalité et de force, par cela seul qu'un autre en était devenu dépositaire. C'est un grand pas, c'est un pas irréparable, lorsqu'on dévoile tout à coup aux yeux d'un tiers les replis cachés d'une relation intime ; le jour qui pénètre dans ce sanctuaire constate et achève les destructions que la nuit enveloppait de ses ombres : ainsi les corps renfermés dans les tombeaux conservent souvent leur première forme, jusqu'à ce que l'air extérieur vienne les frapper et les réduire en poudre.

L'amie d'Ellénore me quitta : j'ignore quel compte elle lui rendit de notre conversation ; mais, en approchant du salon, j'entendis Ellénore qui parlait d'une voix très-animée ; en m'apercevant, elle se tut. Bientôt elle reproduisit, sous diverses formes, des idées générales, qui n'étaient que des attaques particulières. Rien n'est plus bizarre, disait-elle, que le zèle de certaines amitiés ; il y a des gens qui s'empressent de se charger de vos intérêts pour mieux abandonner votre cause ; ils appellent cela de l'attachement : j'aimerais mieux de la haine. Je compris facilement que l'amie d'Ellénore avait embrassé mon parti contre elle, et l'avait irritée en ne paraissant pas me juger assez coupable. Je me sentis assez d'intelligence avec une autre contre Ellénore : c'était entre nos cœurs une barrière de plus.

Quelques jours après, Ellénore alla plus loin : elle était incapable de tout empire sur elle-même ; dès qu'elle croyait avoir un sujet de plainte , elle marchait droit à l'explication , sans ménagement et sans calcul, et préférait le danger de rompre à la contrainte de dissimuler. Les deux amies se séparèrent à jamais brouillées.

Pourquoi mêler des étrangers à nos discussions intimes ? dis-je à Ellénore. Avons-nous besoin d'un tiers pour nous entendre ? et si nous ne nous entendons plus, quel tiers pourrait y porter remède ? Vous avez raison , me répondit-elle : mais c'est votre faute ; autrefois je ne m'adressais à personne pour arriver jusqu'à votre cœur.

Tout à coup Ellénore annonça le projet de changer son genre de vie. Je démêlai par ses discours qu'elle attribuait à la solitude dans laquelle nous vivions le mécontentement qui me dévorait : elle épuisait toutes les explications fausses avant de se résigner à la véritable. Nous passions tête à tête de monotones soirées entre le silence et l'humeur ; la source des longs entretiens était tarie.

Ellénore résolut d'attirer chez elle les familles nobles qui résidaient dans son voisinage ou à Varsovie. J'entrevis facilement les obstacles et les dangers de ses tentatives. Les parents qui lui disputaient son héritage avaient révélé ses erreurs passées et répandu contre elle mille bruits calomnieux. Je frémis des humiliations qu'elle allait braver, et je tâchai de la dissuader de cette

entreprise. Mes représentations furent inutiles ; je blessai sa fierté par mes craintes, bien que je ne les exprimasse qu'avec ménagement. Elle supposa que j'étais embarrassé de nos liens, parce que son existence était équivoque ; elle n'en fut que plus empressée à reconquérir une place honorable dans le monde : ses efforts obtinrent quelque succès. La fortune dont elle jouissait, sa beauté, que le temps n'avait encore que légèrement diminuée, le bruit même de ses aventures, tout en elle excitait la curiosité. Elle se vit entourée bientôt d'une société nombreuse ; mais elle était poursuivie d'un sentiment secret d'embarras et d'inquiétude. J'étais mécontent de ma situation, elle s'imaginait que je l'étais de la sienne ; elle s'agitait pour en sortir ; son désir ardent ne lui permettait point de calcul, sa position fautive jetait de l'inégalité dans sa conduite et de la précipitation dans ses démarches. Elle avait l'esprit juste, mais peu étendu ; la justesse de son esprit était dénaturée par l'emportement de son caractère, et son peu d'étendue l'empêchait d'apercevoir la ligne la plus habile et de saisir des nuances délicates. Pour la première fois elle avait un but ; et comme elle se précipitait vers ce but, elle le manquait. Que de dégoûts elle dévora sans me les communiquer ! que de fois je rougis pour elle sans avoir la force de le lui dire ! Tel est, parmi les hommes, le pouvoir de la réserve et de la mesure, que je l'avais vue plus respectée par les amis du comte de P*** comme sa maîtresse, qu'elle ne l'était par ses voisins comme héritière d'une grande fortune, au milieu

de ses vassaux. Tour à tour haute et suppliante, tantôt prévenante, tantôt susceptible, il y avait dans ses actions et dans ses paroles je ne sais quelle fougue destructive de la considération, qui ne se compose que du calme.

En relevant ainsi les défauts d'Ellénore, c'est moi que j'accuse et que je condamne. Un mot de moi l'aurait calmée : pourquoi n'ai-je pu prononcer ce mot ?

Nous vivions cependant plus doucement ensemble ; la distraction nous soulageait de nos pensées habituelles. Nous n'étions seuls que par intervalles ; et, comme nous avions l'un dans l'autre une confiance sans bornes, excepté sur nos sentiments intimes, nous mettions les observations et les faits à la place de ces sentiments, et nos conversations avaient repris quelque charme. Mais bientôt ce nouveau genre de vie devint pour moi la source d'une nouvelle perplexité. Perdu dans la foule qui environnait Ellénore, je m'aperçus que j'étais l'objet de l'étonnement et du blâme. L'époque approchait où son procès devait être jugé : ses adversaires prétendaient qu'elle avait aliéné le cœur paternel par des égarements sans nombre, ma présence venait à l'appui de leurs assertions. Ses amis me reprochaient de lui faire tort. Ils excusaient sa passion pour moi, mais ils m'accusaient d'indélicatesse : j'abusais, disaient-ils, d'un sentiment que j'aurais dû modérer. Je savais seul qu'en l'abandonnant je l'entraînerais sur mes pas, et qu'elle négligerait pour me suivre tout le soin de sa fortune et tous les calculs de la prudence. Je ne pouvais rendre le

public dépositaire de ce secret ; je ne paraissais donc dans la maison d'Ellénore qu'un étranger nuisible au succès même des démarches qui allaient décider de son sort ; et, par un étrange renversement de la vérité, tandis que j'étais la victime de ses volontés inébranlables, c'était elle que l'on plaignait comme victime de mon ascendant.

Une nouvelle circonstance vint compliquer encore cette situation douloureuse.

Une singulière révolution s'opéra tout à coup dans la conduite et dans les manières d'Ellénore : jusqu'à cette époque elle n'avait paru occupée que de moi ; soudain je la vis recevoir et rechercher les hommages des hommes qui l'entouraient. Cette femme si réservée, si froide, si ombrageuse, sembla subitement changer de caractère. Elle encourageait les sentiments et même les espérances d'une foule de jeunes gens, dont les uns étaient séduits par sa figure, et dont quelques autres, malgré ses erreurs passées, aspiraient sérieusement à sa main ; elle leur accordait de longs tête-à-tête ; elle avait avec eux ces formes douteuses, mais attrayantes, qui ne repoussent mollement que pour retenir, parce qu'elles annoncent plutôt l'indécision que l'indifférence, et des retards que des refus. J'ai su par elle dans la suite, et les faits me l'ont démontré, qu'elle agissait ainsi par un calcul faux et déplorable. Elle croyait ranimer mon amour en excitant ma jalousie ; mais c'était agiter des cendres que rien ne pouvait réchauffer. Peut-être aussi se mêlait-il à ce calcul, sans qu'elle s'en ren-

dit compte, quelque vanité de femme. Elle était blessée de ma froideur, elle voulait se prouver à elle-même qu'elle avait encore des moyens de plaire. Peut-être enfin, dans l'isolement où je laissais son cœur, trouvait-elle une sorte de consolation à s'entendre répéter des expressions d'amour que depuis longtemps je ne prononçais plus.

Quoi qu'il en soit, je me trompai quelque temps sur ses motifs. J'entrevis l'aurore de ma liberté future ; je m'en félicitai. Tremblant d'interrompre par quelque mouvement inconsidéré cette grande crise à laquelle j'attachais ma délivrance, je devins plus doux, je parus plus content. Ellénore prit ma douceur pour de la tendresse, mon espoir de la voir enfin heureuse sans moi pour le désir de la rendre heureuse. Elle s'applaudit de son stratagème. Quelquefois pourtant elle s'alarmait de ne me voir aucune inquiétude ; elle me reprochait de ne mettre aucun obstacle à ces liaisons qui, en apparence, menaçaient de me l'enlever. Je repoussais ses accusations par des plaisanteries, mais je ne parvenais pas toujours à l'apaiser ; son caractère se faisait jour à travers la dissimulation qu'elle s'était imposée. Les scènes recommençaient sur un autre terrain, mais non moins orageuses. Ellénore m'imputait ses propres torts ; elle m'insinuait qu'un seul mot la ramènerait à moi tout entière ; puis, offensée de mon silence, elle se précipitait de nouveau dans la coquetterie avec une espèce de fureur.

C'est ici surtout, je le sens, que l'on m'accusera de

faiblesse. Je voulais être libre, et je le pouvais avec l'approbation générale, je le devais peut-être : la conduite d'Ellénore m'y autorisait et semblait m'y contraindre. Mais ne savais-je pas que cette conduite était mon ouvrage? ne savais-je pas qu'Ellénore, au fond de son cœur, n'avait pas cessé de m'aimer? Pouvais-je la punir d'une imprudence que je lui faisais commettre, et, froidement hypocrite, chercher un prétexte dans ces imprudences pour l'abandonner sans pitié?

Certes, je ne veux point m'excuser, je me condamne plus sévèrement qu'un autre peut-être ne le ferait à ma place ; mais je puis au moins me rendre ici ce solennel témoignage, que je n'ai jamais agi par calcul et que j'ai toujours été dirigé par des sentiments vrais et naturels. Comment se fait-il qu'avec ces sentiments je n'aie fait si longtemps que mon malheur et celui des autres?

La société cependant m'observait avec surprise. Mon séjour chez Ellénore ne pouvait s'expliquer que par un extrême attachement pour elle, et mon indifférence sur des liens qu'elle semblait toujours prête à contracter démentait cet attachement. L'on attribua ma tolérance inexplicable à une légèreté de principes, à une insouciance pour la morale, qui annonçaient, disait-on, un homme profondément égoïste, et que le monde avait corrompu. Ces conjectures, d'autant plus propres à faire impression qu'elles étaient plus proportionnées aux âmes qui les concevaient, furent accueillies et répétées. Le bruit en parvint enfin jusqu'à moi, je fus indigné de cette découverte inattendue : pour prix de mes longs

services, j'étais méconnu, calomnié; j'avais pour une femme oublié tous les intérêts et repoussé tous les plaisirs de la vie, et c'était moi que l'on condamnait.

Je m'expliquai vivement avec Ellénore : un mot fit disparaître cette tourbe d'adorateurs qu'elle n'avait appelés que pour me faire craindre sa perte. Elle restreignit sa société à quelques femmes et à un petit nombre d'hommes âgés. Tout reprit autour de nous une apparence régulière; mais nous n'en fûmes que plus malheureux : Ellénore se croyait de nouveaux droits, je me sentais chargé de nouvelles chaînes.

Je ne saurais peindre quelles amertumes et quelles fureurs résultèrent de nos rapports ainsi compliqués. Notre vie ne fut plus qu'un perpétuel orage : l'intimité perdit tous ses charmes, et l'amour toute sa douceur; il n'y eut plus même entre nous ces retours passagers qui semblent guérir pour quelques instants d'incurable blessures. La vérité se fit jour de toutes parts, et j'empruntai, pour me faire entendre, les expressions les plus dures et les plus impitoyables. Je ne m'arrêtais que lorsque je voyais Ellénore dans les larmes; et ses larmes mêmes n'étaient qu'une lave brûlante qui, tombant goutte à goutte sur mon cœur, m'arrachait des cris, sans pouvoir m'arracher un désaveu. Ce fut alors que, plus d'une fois, je la vis se lever pâle et prophétique : Adolphe, s'écriait-elle, vous ne savez pas le mal que vous me faites; vous l'apprendrez un jour, vous l'apprendrez par moi, quand vous m'aurez précipitée dans la tombe. — Malheureux ! lorsqu'elle parlait ainsi, que ne m'y suis-je jeté moi-même avant elle !

CHAPITRE IX.

Je n'étais pas retourné chez le baron de T*** depuis ma dernière visite. Un matin je reçus de lui le billet suivant :

« Les conseils que je vous avais donnés ne méritaient
« pas une si longue absence. Quelque parti que vous
« preniez sur ce qui vous regarde, vous n'en êtes pas
« moins le fils de mon ami le plus cher, je n'en joui-
« rai pas moins avec plaisir de votre société, et j'en au-
« rais beaucoup à vous introduire dans un cercle dont
« j'ose vous promettre qu'il vous sera agréable de faire
« partie. Permettez-moi d'ajouter que, plus votre genre
« de vie, que je ne veux point désapprouver, a quelque
« chose de singulier, plus il vous importe de dissiper
« des préventions mal fondées sans doute, en vous
« montrant dans le monde. »

Je fus reconnaissant de la bienveillance qu'un homme âgé me témoignait. Je me rendis chez lui ; il ne fut pas question d'Ellénore. Le baron me retint à dîner : il n'y avait ce jour-là que quelques hommes assez spirituels et assez aimables. Je fus d'abord embarrassé, mais je fis effort sur moi-même ; je me ranimai, je parlai ; je déployai le plus qu'il me fut possible de l'esprit et des connaissances. Je m'aperçus que je réussissais à capti-

ver l'approbation. Je retrouvai dans ce genre de succès une jouissance d'amour-propre dont j'avais été privé dès longtemps : cette jouissance me rendit la société du baron de T*** plus agréable.

Mes visites chez lui se multiplièrent. Il me chargea de quelques travaux relatifs à sa mission, et qu'il croyait pouvoir me confier sans inconvénient. Ellénore fut d'abord surprise de cette révolution dans ma vie; mais je lui parlai de l'amitié du baron pour mon père, et du plaisir que je goûtais à consoler ce dernier de mon absence, en ayant l'air de m'occuper utilement. La pauvre Ellénore, je l'écris dans ce moment avec un sentiment de remords, éprouva plus de joie de ce que je paraissais plus tranquille, et se résigna, sans trop se plaindre, à passer souvent la plus grande partie de la journée séparée de moi. Le baron, de son côté, lorsqu'un peu de confiance se fut établie entre nous, me re-parla d'Ellénore. Mon intention positive était toujours d'en dire du bien; mais, sans m'en apercevoir, je m'exprimais sur elle d'un ton plus leste et plus dégagé: tantôt j'indiquais, par des maximes générales, que je reconnaissais la nécessité de m'en détacher; tantôt la plaisanterie venait à mon secours; je parlais en riant des femmes et de la difficulté de rompre avec elles. Ces discours amusaient un vieux ministre dont l'âme était usée, et qui se rappelait vaguement que, dans sa jeunesse, il avait aussi été tourmenté par des intrigues d'amour. De la sorte, par cela seul que j'avais un sentiment caché, je trompais plus ou moins tout le monde :

je trompais Ellénore, car je savais que le baron voulait m'éloigner d'elle, et je le lui taisais; je trompais M. de T***, car je lui laissais espérer que j'étais prêt à briser mes liens. Cette duplicité était fort éloignée de mon caractère naturel; mais l'homme se déprave dès qu'il a dans le cœur une seule pensée qu'il est constamment forcé de dissimuler.

Jusqu'alors je n'avais fait connaissance, chez le baron de T***, qu'avec les hommes qui composaient sa société particulière. Un jour il me proposa de rester à une grande fête qu'il donnait pour la naissance de son maître. Vous y rencontrerez, me dit-il, les plus jolies femmes de Pologne: vous n'y trouverez pas, il est vrai, celle que vous aimez; j'en suis fâché, mais il y a des femmes que l'on ne voit que chez elles. Je fus péniblement affecté de cette phrase, je gardai le silence; mais je me reprochais intérieurement de ne pas défendre Ellénore, qui, si l'on m'eût attaqué en sa présence, m'aurait si vivement défendu.

L'assemblée était nombreuse; on m'examinait avec attention. J'entendais répéter tout bas, autour de moi, le nom de mon père, celui d'Ellénore, celui du comte de P***. On se taisait à mon approche, on recommençait quand je m'éloignais. Il m'était démontré que l'on se racontait mon histoire, et chacun, sans doute, la racontait à sa manière. Ma situation était insupportable; mon front était couvert d'une sueur froide; tour à tour je rougissais et je pâlisais.

Le baron s'aperçut de mon embarras. Il vint à moi,

redoubla d'attentions et de prévenances, chercha toutes les occasions de me donner des éloges, et l'ascendant de sa considération força bientôt les autres à me témoigner les mêmes égards.

Lorsque tout le monde se fut retiré : Je voudrais, me dit M. de T***, vous parler encore une fois à cœur ouvert. Pourquoi voulez-vous rester dans une situation dont vous souffrez ? A qui faites-vous du bien ? Croyez-vous que l'on ne sache pas ce qui se passe entre vous et Ellénore ? Tout le monde est informé de votre aigreur et de votre mécontentement réciproque. Vous vous faites du tort par votre faiblesse, vous ne vous en faites pas moins par votre dureté ; car, pour comble d'inconséquence, vous ne la rendez pas heureuse, cette femme qui vous rend si malheureux.

J'étais encore froissé de la douleur que j'avais éprouvée. Le baron me montra plusieurs lettres de mon père. Elles annonçaient une affliction bien plus vive que je ne l'avais supposé. Je fus ébranlé. L'idée que je prolongeais les agitations d'Ellénore vint ajouter à mon irrésolution. Enfin, comme si tout s'était réuni contre elle, tandis que j'hésitais, elle-même, par sa véhémence, acheva de me décider. J'avais été absent tout le jour, le baron m'avait retenu chez lui après l'assemblée ; la nuit s'avancait. On me remit, de la part d'Ellénore, une lettre en présence du baron de T***. Je vis dans les yeux de ce dernier une sorte de pitié de ma servitude. La lettre d'Ellénore était pleine d'amertume. Quoi ! me dis-je, je ne puis passer un jour libre ! je ne puis res-

pirer une heure en paix ! Elle me poursuit partout, comme un esclave qu'on doit ramener à ses pieds ; et, d'autant plus violent que je me sentais plus faible : Oui, m'écriai-je, je le prends, l'engagement de rompre avec Ellénore, j'oserai le lui déclarer moi-même ; vous pouvez d'avance en instruire mon père.

En disant ces mots, je m'élançai loin du baron. J'étais oppressé des paroles que je venais de prononcer, et je ne croyais qu'à peine à la promesse que j'avais donnée.

Ellénore m'attendait avec impatience. Par un hasard étrange, on lui avait parlé, pendant mon absence, pour la première fois, des efforts du baron de T*** pour me détacher d'elle. On lui avait rapporté les discours que j'avais tenus, les plaisanteries que j'avais faites. Ses soupçons étant éveillés, elle avait rassemblé dans son esprit plusieurs circonstances qui lui paraissaient le confirmer. Ma liaison subite avec un homme que je ne voyais jamais autrefois, l'intimité qui existait entre cet homme et mon père, lui semblaient des preuves irréfragables. Son inquiétude avait fait tant de progrès en peu d'heures, que je la trouvai pleinement convaincue de ce qu'elle nommait ma perfidie.

J'étais arrivé auprès d'elle décidé à lui tout dire. Accusé par elle, le croira-t-on ? je ne m'occupai qu'à tout éluder. Je niai même, oui, je niai ce jour-là ce que j'étais déterminé à lui déclarer le lendemain.

Il était tard, je le quittai ; je me hâtai de me coucher pour terminer cette longue journée ; et quand je fus



Bien sûr qu'elle était finie, je me sentis, pour le moment, délivré d'un poids énorme.

Je ne me levai le lendemain que vers le milieu du jour, comme si, en retardant le commencement de notre entrevue, j'avais retardé l'instant fatal.

Ellénore s'était rassurée pendant la nuit, et par ses propres réflexions, et par mes discours de la veille. Elle me parla de ses affaires avec un air de confiance qui n'annonçait que trop qu'elle regardait nos existences comme indissolublement unies. Où trouver des paroles qui la repoussassent dans l'isolement ?

Le temps s'écoulait avec une rapidité effrayante. Chaque minute ajoutait à la nécessité d'une explication. Des trois jours que j'avais fixés, déjà le second était près de disparaître. M. de T*** m'attendait, au plus tard, le surlendemain. Sa lettre pour mon père était partie, et j'allais manquer à ma promesse sans avoir fait pour l'exécuter la moindre tentative. Je sortais, je rentrais, je prenais la main d'Ellénore, je commençais une phrase que j'interrompais aussitôt ; je regardais la marche du soleil qui s'inclinait vers l'horizon. La nuit revint, j'ajournai de nouveau. Un jour me restait : c'était assez d'une heure.

Ce jour se passa comme le précédent. J'écrivis à M. de T*** pour lui demander du temps encore ; et, comme il est naturel aux caractères faibles de le faire, j'entassai dans ma lettre mille raisonnements pour justifier mon retard, pour démontrer qu'il ne changeait rien à la résolution que j'avais prise, et que, dès l'in-

tant même, on pouvait regarder mes liens avec Ellénore comme brisés pour jamais.

CHAPITRE X:

Je passai les jours suivants plus tranquille. J'avais rejeté dans le vague la nécessité d'agir ; elle ne me poursuivait plus comme un spectre ; je croyais avoir tout le temps de préparer Ellénore. Je voulais être plus doux, plus tendre avec elle, pour conserver au moins des souvenirs d'amitié. Mon trouble était tout différent de celui que j'avais connu jusqu'alors. J'avais imploré le ciel pour qu'il élevât soudain entre Ellénore et moi un obstacle que je ne pusse franchir. Cet obstacle s'était élevé. Je fixais mes regards sur Ellénore comme sur un être que j'allais perdre. L'exigence qui m'avait paru tant de fois insupportable ne m'effrayait plus ; je m'en sentais affranchi d'avance. J'étais plus libre en lui cédant encore, et je n'éprouvais plus cette révolte intérieure qui jadis me portait sans cesse à tout déchirer. Il n'y avait plus en moi d'impatience ; il y avait, au contraire, un désir secret de retarder le moment funeste.

Ellénore s'aperçut de cette disposition plus affectueuse et plus sensible : elle-même devint moins amère. Je recherchais des entretiens que j'avais évités ; je jouis-

sais de ces expressions d'amour, naguère importunes, précieuses maintenant, comme pouvant chaque fois être les dernières.

Un soir, nous nous étions quittés après une conversation plus douce que de coutume. Le secret que je renfermais dans mon sein me rendait triste, mais ma tristesse n'avait rien de violent. L'incertitude sur l'époque de la séparation que j'avais voulue me servait à en écarter l'idée. La nuit, j'entendis dans le château un bruit inusité. Ce bruit cessa bientôt, et je n'y attachai point d'importance. Le matin cependant, l'idée m'en revint ; j'en voulus savoir la cause, et je dirigeai mes pas vers la chambre d'Ellénore. Quel fut mon étonnement, lorsqu'on me dit que depuis douze heures elle avait une fièvre ardente, qu'un médecin que ses gens avaient fait appeler déclarait sa vie en danger, et qu'elle avait défendu impérieusement que l'on m'avertît ou qu'on me laissât pénétrer jusqu'à elle !

Je voulus insister. Le médecin sortit lui-même pour me représenter la nécessité de ne lui causer aucune émotion. Il attribuait sa défense, dont il ignorait le motif, au désir de ne pas me causer d'alarmes. J'interrogeai les gens d'Ellénore avec angoisse sur ce qui avait pu la plonger, d'une manière si subite, dans un état si dangereux. La veille, après m'avoir quitté, elle avait reçu de Varsovie une lettre apportée par un homme à cheval ; l'ayant ouverte et parcourue, elle s'était évanouie ; revenue à elle, elle s'était jetée sur son lit sans prononcer une parole. L'une de ses femmes, inquiète

de l'agitation qu'elle remarquait en elle, était restée dans sa chambre à son insu ; vers le milieu de la nuit, cette femme l'avait vue saisie d'un tremblement qui ébranlait le lit sur lequel elle était couchée : elle avait voulu m'appeler ; Ellénore s'y était opposée avec une espèce de terreur tellement violente, qu'on n'avait osé lui désobéir. On avait envoyé chercher un médecin ; Ellénore avait refusé, refusait encore de lui répondre ; elle avait passé la nuit, prononçant des mots entrecoupés qu'on n'avait pu comprendre, et appuyant souvent son mouchoir sur sa bouche, comme pour s'empêcher de parler.

Tandis qu'on me donnait ces détails, une autre femme, qui était restée près d'Ellénore, accourut tout effrayée. Ellénore paraissait avoir perdu l'usage de ses sens. Elle ne distinguait rien de ce qui l'entourait. Elle poussait quelquefois des cris, elle répétait mon nom ; puis, épouvantée, elle faisait signe de la main, comme pour que l'on éloignât d'elle quelque objet qui lui était odieux.

J'entrai dans sa chambre. Je vis aux pieds de son lit deux lettres. L'une était la mienne au baron de T**, l'autre était de lui-même à Ellénore. Je ne conçus que trop alors le mot de cette affreuse énigme. Tous mes efforts pour obtenir le temps que je voulais consacrer encore aux derniers adieux s'étaient tournés de la sorte contre l'infortunée que j'aspirais à ménager. Ellénore avait lu, tracées de ma main, les promesses de l'abandonner, promesses qui n'avaient été dictées que par le désir de

rester plus longtemps près d'elle, et que la vivacité de ce désir même m'avait porté à répéter, à développer de mille manières. L'œil indifférent de M. de T*** avait facilement démêlé dans ces protestations réitérées à chaque ligne l'irrésolution que je déguisais et les ruses de ma propre incertitude; mais le cruel avait trop bien calculé qu'Ellénore y verrait un arrêt irrévocable. Je m'approchai d'elle, elle me regarda sans me reconnaître. Je lui parlai, elle tressaillit. Quel est ce bruit? s'écria-t-elle; c'est la voix qui m'a fait du mal. Le médecin remarqua que ma présence ajoutait à son délire, et me conjura de m'éloigner. Comment peindre ce que j'éprouvai pendant trois longues heures? Le médecin sortit enfin. Ellénore était tombée dans un profond assoupissement. Il ne désespérait pas de la sauver, si à son réveil la fièvre était calmée.

Ellénore dormit longtemps. Instruit de son réveil, je lui écrivis pour lui demander de me recevoir. Elle me fit dire d'entrer. Je voulus parler, elle m'interrompit. Que je n'entende de vous, dit-elle, aucun mot cruel. Je ne réclame plus, je ne m'oppose à rien; mais que cette voix que j'ai tant aimée, que cette voix qui retentissait au fond de mon cœur, n'y pénètre pas pour le déchirer. Adolphe, Adolphe, j'ai été violente, j'ai pu vous offenser; mais vous ne savez pas ce que j'ai souffert. Dieu veuille que jamais vous ne le sachiez!

Son agitation devint extrême. Elle posa son front sur ma main, il était brûlant, une contraction terrible défigurait ses traits. Au nom du ciel, m'écriai-je, chère El-

Éléonore, écoutez-moi. Oui, je suis coupable : cette lettre... Elle frémit et voulut s'éloigner. Je la retins. Faible, tourmenté, continuai-je, j'ai pu céder un moment à une instance cruelle ; mais n'avez-vous pas vous-même mille preuves que je ne puis vouloir ce qui nous sépare ? J'ai été mécontent, malheureux, injuste ; peut-être, en luttant avec trop de violence contre une imagination rebelle, avez-vous donné de la force à des velléités passagères que je méprise aujourd'hui, mais pouvez-vous douter de mon affection profonde ? Nos âmes ne sont-elles pas enchaînées l'une à l'autre par mille liens que rien ne peut rompre ? Tout le passé ne nous est-il pas commun ? Pouvons-nous jeter un regard sur les trois années qui viennent de finir sans nous retracer des impressions que nous avons partagées, des plaisirs que nous avons goûtés, des peines que nous avons supportées ensemble ? Éléonore, commençons en ce jour une nouvelle époque, rappelons les heures du bonheur et de l'amour. Elle me regarda quelque temps avec l'air du doute. Votre père, reprit-elle enfin, vos devoirs, votre famille, ce qu'on attend de vous !... Sans doute, répondis-je, une fois, un jour, peut-être... Elle remarqua que j'hésitais. Mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi m'avait-il rendu l'espérance pour me la ravir aussitôt ? Adolphe, je vous remercie de vos efforts, ils m'ont fait du bien, d'autant plus de bien qu'ils ne vous coûteront, je l'espère, aucun sacrifice ; mais, je vous en conjure, ne parlons plus de l'avenir. Ne vous reprochez rien, quoi qu'il arrive. Vous avez été bon pour moi. J'ai voulu ce qui

n'était pas possible. L'amour était toute ma vie : il ne pouvait être la vôtre. Soignez-moi maintenant quelques jours encore. Des larmes coulèrent abondamment de ses yeux ; sa respiration fut moins oppressée ; elle appuya sa tête sur mon épaule. C'est ici, dit-elle, que j'ai toujours désiré mourir. Je la serrai contre mon cœur, j'abjurai de nouveau mes projets, je désavouai mes fureurs cruelles. Non, reprit-elle, il faut que vous soyez libre et content. — Puis-je l'être si vous êtes malheureuse? — Je ne serai pas longtemps malheureuse, vous n'aurez pas longtemps à me plaindre. — Je rejetai loin de moi des craintes que je voulais croire chimériques. Non, non, cher Adolphe, me dit-elle ; quand on a longtemps invoqué la mort, le ciel nous envoie à la fin je ne sais quel pressentiment infallible qui nous avertit que notre prière est exaucée. — Je lui jurai de ne jamais la quitter. — Je l'ai toujours espéré, maintenant j'en suis sûr.

C'était une de ces journées d'hiver où le soleil semble éclairer tristement la campagne grisâtre, comme s'il regardait en pitié la terre qu'il a cessé de réchauffer. Ellénore me proposa de sortir. Il fait bien froid, lui dis-je. — N'importe, je voudrais me promener avec vous. Elle prit mon bras ; nous marchâmes longtemps sans rien dire ; elle avançait avec peine, et se penchait sur moi presque tout entière. — Arrêtons-nous un instant. — Non, me répondit-elle, j'ai du plaisir à me sentir encore soutenue par vous. Nous retombâmes dans le silence. Le ciel était serein ; mais les arbres étaient sans feuil-

les ; aucun souffle n'agitait l'air ; aucun oiseau ne le traversait : tout était immobile, et le seul bruit qui se fit entendre était celui de l'herbe glacée qui se brisait sous nos pas. Comme tout est calme ! me dit Ellénore ; comme la nature se résigne ! le cœur aussi ne doit-il pas apprendre à se résigner ? Elle s'assit sur une pierre, tout à coup elle se mit à genoux et, baissant la tête, elle l'appuya sur ses deux mains. J'entendis quelques mots prononcés à voix basse. Je m'aperçus qu'elle priait. Se relevant enfin : Rentrons, dit-elle, le froid m'a saisie. J'ai peur de me trouver mal. Ne me dites rien, je ne suis pas en état de vous entendre.

A dater de ce jour, je vis Ellénore s'affaiblir et dépérir. Je rassemblai de toutes parts des médecins autour d'elle : les uns m'annoncèrent un mal sans remède, d'autres me bercèrent d'espérances vaines ; mais la nature, sombre et silencieuse, poursuivait d'un bras invisible son travail impitoyable. Par moments, Ellénore semblait reprendre à la vie. On eût dit quelquefois que la main de fer qui pesait sur elle s'était retirée. Elle relevait sa tête languissante, ses joues se couvraient de couleurs un peu plus vives, ses yeux se ranimaient ; mais tout à coup, par le jeu cruel d'une puissance inconnue, ce mieux mensonger disparaissait, sans que l'art en pût deviner la cause. Je la vis de la sorte marcher par degrés à la destruction. Je vis se graver sur cette figure si noble et si expressive les signes avant-coureurs de la mort. Je vis, spectacle humiliant et déplorable ! ce caractère énergique et fier recevoir de la

souffrance physique mille impressions confuses et incohérentes, comme si, dans ces instants terribles, l'âme, froissée par le corps, se métamorphosait en tous sens pour se plier avec moins de peine à la dégradation des organes.

Un seul sentiment ne varia jamais dans le cœur d'Ellénore : ce fut sa tendresse pour moi. Sa faiblesse lui permettait rarement de me parler ; mais elle fixait sur moi ses yeux en silence, et il me semblait alors que ses regards me demandaient la vie que je ne pouvais plus lui donner. Je craignais de lui causer une émotion violente ; j'inventais des prétextes pour sortir : je parcourais au hasard tous les lieux où je m'étais trouvé avec elle ; j'arrosais de mes pleurs les pierres, le pied des arbres, tous les objets qui me retraçaient son souvenir.

Ce n'étaient pas les regrets de l'amour, c'était un sentiment plus sombre et plus triste ; l'amour s'identifie tellement à l'objet aimé que dans son désespoir même il y a quelque charme. Il lutte contre la réalité, contre la destinée ; l'ardeur de son désir le trompe sur ses forces, et l'exalte au milieu de sa douleur. La mienne était morne et solitaire, je n'espérais point mourir avec Ellénore ; j'allais vivre sans elle dans ce désert du monde, que j'avais souhaité tant de fois de traverser indépendant. J'avais brisé l'être qui m'aimait ; j'avais brisé ce cœur, compagnon du mien, qui avait persisté à se dévouer à moi, dans sa tendresse infatigable ; déjà l'isolement m'atteignait. Ellénore respirait

encore, mais je ne pouvais plus lui confier mes pensées. J'étais déjà seul sur la terre ; je ne vivais plus dans cette atmosphère d'amour qu'elle répandait autour de moi ; l'air que je respirais me paraissait plus rude, les visages des hommes que je rencontrais plus indifférents : toute la nature semblait me dire que j'allais à jamais cesser d'être aimé.

Le danger d'Ellénore devint tout à coup plus imminent ; des symptômes qu'on ne pouvait méconnaître annoncèrent sa fin prochaine : un prêtre de sa religion l'en avertit. Elle me pria de lui apporter une cassette qui contenait beaucoup de papiers ; elle en fit brûler plusieurs devant elle , mais elle paraissait en chercher un qu'elle ne trouvait point , et son inquiétude était extrême. Je la suppliai de cesser cette recherche qui l'agitait , et pendant laquelle , deux fois , elle s'était évanouie. J'y consens, me répondit-elle ; mais, cher Adolphe , ne me refusez pas une prière. Vous trouverez parmi mes papiers, je ne sais où, une lettre qui vous est adressée ; brûlez-la sans la lire , je vous en conjure au nom de notre amour, au nom de ces derniers moments que vous avez adoucis. Je le lui promis ; elle fut plus tranquille. Laissez-moi me livrer à présent, me dit-elle, aux devoirs de ma religion ; j'ai bien des fautes à expier : mon amour pour vous fut peut-être une faute ; je ne le croirais pourtant pas, si cet amour avait pu vous rendre heureux.

Je la quittai : je ne rentrai qu'avec tous ses gens pour assister aux dernières et solennelles prières ; à genoux

dans un coin de sa chambre , tantôt je m'abîmais dans mes pensées, tantôt je contemplais, par une curiosité involontaire, tous ces hommes réunis, la terreur des uns, la distraction des autres , et cet effet singulier de l'habitude qui introduit l'indifférence dans toutes les pratiques prescrites, et qui fait regarder les cérémonies les plus augustes et les plus terribles comme des choses convenues et de pure forme ; j'entendais ces hommes répéter machinalement les paroles funèbres , comme si eux aussi n'eussent pas dû être acteurs un jour dans une scène pareille, comme si eux aussi n'eussent pas dû mourir un jour. J'étais loin cependant de dédaigner ces pratiques ; en est-il une seule dont l'homme , dans son ignorance, ose prononcer l'inutilité ? Elles rendaient du calme à Ellénore ; elles l'aidaient à franchir ce pas terrible vers lequel nous avançons tous , sans qu'aucun de nous puisse prévoir ce qu'il doit éprouver alors. Ma surprise n'est pas que l'homme ait besoin d'une religion ; ce qui m'étonne, c'est qu'il se croie jamais assez fort, assez à l'abri du malheur pour oser en rejeter une ; il devrait, ce me semble, être porté, dans sa faiblesse, à les invoquer toutes. Dans la nuit épaisse qui nous entoure, est-il une lueur que nous puissions repousser ? Au milieu du torrent qui nous entraîne, est-il une branche à laquelle nous osions refuser de nous retenir ?

L'impression produite sur Ellénore par une solennité si lugubre parut l'avoir fatiguée. Elle s'assoupit d'un sommeil assez paisible ; elle se réveilla moins souffrante. J'étais seul dans sa chambre ; nous nous parlions de

temps en temps à de longs intervalles. Le médecin qui s'était montré le plus habile dans ses conjectures m'avait prédit qu'elle ne vivrait pas vingt-quatre heures; je regardais tour à tour une pendule qui marquait les heures, et le visage d'Ellénore, sur lequel je n'apercevais nul changement nouveau. Chaque minute qui s'écoulait ranimait mon espérance, et je révoquais en doute les présages d'un art mensonger. Tout à coup Ellénore s'élança par un mouvement subit; je la retins dans mes bras: un tremblement convulsif agitait son corps; ses yeux me cherchaient, mais dans ses yeux se peignait un effroi vague, comme si elle eût demandé grâce à quelque objet menaçant qui se dérobaît à mes regards; elle se relevait, elle retombait, on voyait qu'elle s'efforçait de fuir; on eût dit qu'elle luttait contre une puissance physique invincible, qui, lassée d'attendre le moment funeste, l'avait saisie et la retenait pour l'achever sur ce lit de mort. Elle céda enfin à l'acharnement de la nature ennemie; ses membres s'affaissèrent, elle sembla reprendre quelque connaissance: elle me serra la main; elle voulut pleurer, il n'y avait plus de larmes; elle voulut parler, il n'y avait plus de voix: elle laissa tomber, comme résignée, sa tête sur le bras qui l'appuyait; sa respiration devint plus lente: quelques instants après, elle n'était plus.

Je demurai longtemps immobile près d'Ellénore sans vie. La conviction de sa mort n'avait pas encore pénétré dans mon âme; mes yeux contemplaient avec un étonnement stupide ce corps inanimé. Une de ses

femmes, étant entrée, répandit dans la maison la sinistre nouvelle. Le bruit qui se fit autour de moi me tira de la léthargie où j'étais plongé ; je me levai : ce fut alors que j'éprouvai la douleur déchirante et toute l'horreur de l'adieu sans retour. Tant de mouvement, cette activité de la vie vulgaire, tant de soins et d'agitations qui ne la regardaient plus, dissipèrent cette illusion que je prolongeais, cette illusion par laquelle je croyais encore exister avec Ellénore. Je sentis le dernier lien se rompre et l'affreuse réalité se placer à jamais entre elle et moi. Combien elle me pesait, cette liberté que j'avais tant regrettée ! Combien elle manquait à mon cœur, cette dépendance qui m'avait révolté souvent ! Naguère toutes mes actions avaient un but ; j'étais sûr, par chacune d'elles, d'épargner une peine ou de causer un plaisir ; je m'en plaignais alors ; j'étais impatienté qu'un œil ami observât mes démarches, que le bonheur d'un autre y fût attaché. Personne maintenant ne les observait ; elles n'intéressaient personne ; nul ne me disputait mon temps ni mes heures ; aucune voix ne me rappelait quand je sortais : j'étais libre en effet ; je n'étais plus aimé : j'étais étranger pour tout le monde.

L'on m'apporta tous les papiers d'Ellénore, comme elle l'avait ordonné ; à chaque ligne, j'y rencontrai de nouvelles preuves de son amour, de nouveaux sacrifices qu'elle m'avait faits et qu'elle m'avait cachés. Je trouvai enfin cette lettre que j'avais promis de brûler ; je ne la reconnus pas d'abord, elle était sans adresse, elle était ouverte ; quelques mots frappèrent mes regards

malgré moi ; je tentai vainement de les en détourner, je ne pus résister au besoin de la lire tout entière. Je n'ai pas la force de la transcrire : Ellénore l'avait écrit après une des scènes violentes qui avaient précédé sa maladie. Adolphe, me disait-elle, pourquoi vous acharnez-vous sur moi ? quel est mon crime ? de vous aimer, de ne pouvoir exister sans vous. Par quelle pitié bizarre n'osez-vous rompre un lien qui vous pèse, et déchirez-vous l'être malheureux près de qui votre pitié vous retient ? Pourquoi me refusez-vous le triste plaisir de vous croire au moins généreux ? Pourquoi vous montrez-vous furieux et faible ? L'idée de ma douleur vous poursuit, et le spectacle de cette douleur ne peut vous arrêter ! Qu'exigez-vous ? que je vous quitte ? ne voyez-vous pas que je n'en ai pas la force ? Ah ! c'est à vous, qui n'aimez pas, c'est à vous à la trouver, cette force, dans ce cœur lassé de moi, que tant d'amour ne saurait désarmer. Vous ne me la donnerez pas, vous me ferez languir dans les larmes, vous me ferez mourir à vos pieds. Dites un mot, écrivait-elle ailleurs. Est-il un pays où je ne vous suive ? est-il une retraite où je ne me cache pour vivre auprès de vous, sans être un fardeau dans votre vie ? Mais non, vous ne le voulez pas. Tous les projets que je propose, timide et tremblante, car vous m'avez glacée d'effroi, vous les repoussez avec impatience. Ce que j'obtiens de mieux, c'est votre silence. Tant de dureté ne convient pas à votre caractère. Vous êtes bon ; vos actions sont nobles et dévouées : mais quelles actions effaceraient vos paroles ? Ces pa-

roles acérées retentissent autour de moi : je les entends la nuit ; elles me suivent, elles me dévorent, elles flétrissent tout ce que vous faites. Faut-il donc que je meure, Adolphe ? Eh bien, vous serez content ; elle mourra, cette pauvre créature que vous avez protégée, mais que vous frappez à coups redoublés. Elle mourra, cette importune Ellénore que vous ne pouvez supporter autour de vous, que vous regardez comme un obstacle, pour qui vous ne trouvez pas sur la terre une place qui ne vous fatigue ; elle mourra : vous marcherez seul au milieu de cette foule à laquelle vous êtes impatient de vous mêler ! Vous les connaissez, ces hommes que vous remerciez aujourd'hui d'être indifférents ; et peut-être un jour, froissé par ces cœurs arides, vous regretterez ce cœur dont vous disposiez, qui vivait de votre affection, qui eût bravé mille périls pour votre défense, et que vous ne daignez plus récompenser d'un regard.

LETTRE A L'ÉDITEUR.

Je vous renvoie, monsieur, le manuscrit que vous avez eu la bonté de me confier. Je vous remercie de cette complaisance, bien qu'elle ait réveillé en moi de tristes souvenirs que le temps avait effacés. J'ai connu la plupart de ceux qui figurent dans cette histoire, car elle n'est que trop vraie. J'ai vu souvent ce bizarre et

malheureux Adolphe, qui en est à la fois l'auteur et le héros; j'ai tenté d'arracher par mes conseils cette charmante Ellénore, digne d'un sort plus doux et d'un cœur plus fidèle, à l'être malfaisant qui, non moins misérable qu'elle, la dominait par une espèce de charme, et la déchirait par sa faiblesse. Hélas! la dernière fois que je l'ai vue, je croyais lui avoir donné quelque force, avoir armé sa raison contre son cœur. Après une trop longue absence, je suis revenu dans les lieux où je l'avais laissée, et je n'ai trouvé qu'un tombeau.

Vous devriez, monsieur, publier cette anecdote. Elle ne peut désormais blesser personne, et ne serait pas, à mon avis, sans utilité. Le malheur d'Ellénore prouve que le sentiment le plus passionné ne saurait lutter contre l'ordre des choses. La société est trop puissante, elle se reproduit sous trop de formes, elle mêle trop d'amertumes à l'amour qu'elle n'a pas sanctionné; elle favorise ce penchant à l'inconstance, et cette fatigue impatiente, maladies de l'âme, qui la saisissent quelquefois subitement au sein de l'intimité. Les indifférents ont un empressement merveilleux à être tracassiers au nom de la morale, et nuisibles par zèle pour la vertu : on dirait que la vue de l'affection les importune parce qu'ils en sont incapables; et quand ils peuvent se prévaloir d'un prétexte, ils jouissent de l'attaquer et de la détruire. Malheur donc à la femme qui se repose sur un sentiment que tout se réunit pour empoisonner, et contre lequel la société, lorsqu'elle n'est pas forcée à la respecter comme légitime, s'arme de tout ce qu'il y

a de mauvais dans le cœur de l'homme pour décourager tout ce qu'il y a de bon !

L'exemple d'Adolphe ne sera pas moins instructif, si vous ajoutez qu'après avoir repoussé l'être qui l'aimait, il n'a pas été moins inquiet, moins agité, moins mécontent ; qu'il n'a fait aucun usage d'une liberté reconquise au prix de tant de douleurs et de tant de larmes ; et qu'en se rendant bien digne de blâme, il s'est rendu aussi digne de pitié.

S'il vous en faut des preuves, monsieur, lisez ces lettres, qui vous instruiront du sort d'Adolphe ; vous le verrez dans bien des circonstances diverses, et toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité qui se combinait en lui pour son malheur et celui des autres ; prévoyant le mal avant de le faire, et reculant avec désespoir après l'avoir fait ; puni de ses qualités plus encore que de ses défauts, parce que ses qualités prenaient leur source dans ses émotions, et non dans ses principes ; tour à tour le plus dévoué et le plus dur des hommes, mais ayant toujours fini par la dureté après avoir commencé par le dévouement, et n'ayant ainsi laissé de traces que de ses torts.

RÉPONSE.

Oui, monsieur, je publierai le manuscrit que vous me renvoyez (non que je pense comme vous sur l'utilité

dont il peut-être ; chacun ne s'instruit qu'à ses dépens dans ce monde, et les femmes qui le liront s'imagineront toutes avoir rencontré mieux qu'Adolphe ou valoir mieux qu'Ellénore) ; mais je le publierai comme une histoire assez vraie de la misère du cœur humain. S'il renferme une leçon instructive, c'est aux hommes que cette leçon s'adresse ; il prouve que cet esprit, dont on est si fier, ne sert ni à trouver du bonheur ni à en donner ; il prouve que le caractère, la fermeté, la fidélité, la bonté, sont les dons qu'il faut demander au ciel ; et je n'appelle pas bonté cette pitié passagère qui ne subjugué point l'impatience, et ne l'empêche pas de rouvrir les blessures qu'un moment de regret avait fermées. La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait. Je hais d'ailleurs cette fatuité d'un esprit qui croit excuser ce qu'il explique ; je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. Je hais cette faiblesse qui s'en prend toujours aux autres de sa propre impuissance, et qui ne voit pas que le mal n'est point dans ses alentours, mais qu'il est en elle. J'aurais deviné qu'Adolphe a été puni de son caractère par son caractère même, qu'il n'a suivi aucune route fixe, rempli aucune carrière utile, qu'il a consumé ses facultés sans autre direction que le caprice, sans autre force

que l'irritation ; j'aurais, dis-je, deviné tout cela, quand vous ne m'auriez pas communiqué sur sa destinée de nouveaux détails, dont j'ignore encore si je ferai quelque usage. Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout ; c'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs, on ne saurait briser avec soi-même. On change de situation, mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer ; et comme on ne se corrige pas en se déplaçant, l'on se trouve seulement avoir ajouté des remords aux regrets et des fautes aux souffrances.

FIN D'ADOLPHE.

WALLSTEIN.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

WALLSTEIN, duc de Friedland, generalissime de l'empereur Ferdinand II.

THECLA, sa fille.

Le comte de **GALLAS**, lieutenant général.

ALFRED GALLAS, son fils.

Le comte **TERSKY**, beau-frère de Wallstein.

ILLO,

ISOLAN,

BUTLER,

} Generaux de l'armée de Wallstein.

GERALDIN, envoyé de l'Empereur.

HARALD, envoyé du chancelier de Suède auprès de Wallstein.

ELISE de Neubronn, dame d'honneur de Thecla.

Un officier saxon.

Suite de **WALLSTEIN**.

Suite de **THECLA**.

Officiers, soldats, peuple.

La scène est à Egra en Bohême, dans le palais occupé par Wallstein. On voit à la gauche du théâtre une galerie qui conduit à l'appartement de ce Général. L'action se passe le 25 février 1634, dans la 18^e année de la guerre de 30 ans.

WALLSTEIN.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

GALLAS, ISOLAN, BUTTLER, TERSKY, ILLO, AUTRES
GÉNÉRAUX ET OFFICIERS DE L'ARMÉE DE WALLSTEIN.

BUTTLER.

Il est donc arrivé, ce ministre perfide !
Parmi nous, dans nos camps, quel intérêt le guide ?
Quel ordre de la cour nous vient-il apporter ?
Contre Wallstein et nous qu'ose-t-on méditer ?
De prêtres entouré, Ferdinand nous dédaigne.
Il gouverne pour eux, quand c'est par nous qu'il règne.
Wallstein, aux murs d'Egra rassemblant ses guerriers,
Nous accorde un repos qu'ombragent nos lauriers.
Si l'obscur citoyen murmure et s'en offense,

C'est pour nous que Wallstein affronte sa vengeance :
Quand seul il nous protège, on veut nous l'enlever !

TERSKY.

Au prix de notre sang, il le faut conserver.
Eh quoi ! de tous côtés les ennemis nous pressent,
Jusque sous nos remparts les Saxons reparaissent.
Si Gustave à Lutzen a reçu le trépas,
Rassemblant après lui ses valeureux soldats,
Bannier *, digne héritier de son puissant génie,
A son roi, qui n'est plus, soumet la Germanie.
Richelieu, contre nous conspirant aujourd'hui,
Aux protestants ligüés a promis son appui.
De nos anciens exploits Wallstein défend la gloire ;
Sous nos heureux drapeaux il retient la victoire.
Ce chef, que Ferdinand regarde en ennemi,
Sur son trône ébranlé l'a deux fois raffermi.

ILLO.

Jadis, à son nom seul, les braves accoururent ;
Réchauffés par sa voix, les vétérans parurent.
Près de lui, des Danois abjurant les drapeaux,
Se rangèrent soudain d'innombrables héros.
Monarque trop ingrat ! jaloux de sa fortune,
Tu voulus en voiler la splendeur importune,
Par ton ordre, à Wallstein le pouvoir fut ravi :
Tu désarmas le bras qui t'avait trop servi.
A ton sceptre aussitôt tes États échappèrent.
Les Suédois partout contre toi s'avancèrent,
Et l'on te vit alors, par l'ennemi pressé,

* Bannier, general de Gustave-Adolphe.

Supplier à genoux le héros offensé.
 Sa valeur vainement ne fut point implorée,
 Il rend à Ferdinand l'Autriche délivrée,
 Et Ferdinand prépare, en ses lâches projets,
 De nouveaux attentats pour de nouveaux bienfaits.

BUTTLER.

Après tout, Ferdinand jamais ne fut mon maître.
 Au sein de ses États il ne m'a point vu naître.
 Cette épée, à mon bras fidèle en tout pays,
 M'a conduit pas à pas jusqu'au poste où je suis.
 Des rochers de l'Écosse aux champs de la Bavière,
 Je me suis frayé seul ma sanglante carrière.
 Je puis à mes exploits rapporter mes honneurs :
 Je dois tout à ce fer, rien à vos empereurs.

TERSKY à Butler.

Oui ; mais sans notre duc, votre valeur insigne
 N'aurait jamais conquis le rang dont elle est digne ;
 Butler, de Ferdinand qu'auriez-vous obtenu ?
 Vous languiriez encore, obscur et méconnu.
 Wallstein, en vous créant l'un des chefs de l'armée,
 Met votre rang de pair à votre renommée.
 L'empereur hésitait ; Wallstein vous a nommé.
 Son choix...

BUTTLER.

Ce choix encor ne s'est pas confirmé :
 La cour tarde longtemps à l'approuver.

TERSKY.

Sans doute.

Wallstein vous récompense et la cour vous redoute :

C'est notre sort commun. Sans son bras protecteur,
 Comme il faudrait plier sous leur joug oppresseur !
 Mais qu'importe en nos camps leur haine ou leur ca-
 [price ?

Le duc a le pouvoir de vous rendre justice.
 C'est le premier des droits qu'il s'est fait accorder.

ILLO.

C'est le dernier des droits qu'il consente à céder.
 Amis, que de pouvoir, que d'honneurs, d'opulence,
 De vos nombreux exploits seraient la récompense,
 Si d'un monarque avare, élevé loin des camps,
 Wallstein ne redoutait les perfides agents !
 Mais à Vienne on s'étonne, on marchandé, et l'envie
 Calcule froidement ce que vaut notre vie.

TERSKY.

On dit que Géraldin vient pour examiner
 Ce qu'à ses lieutenants Wallstein a pu donner.

ISOLAN.

Quel est ce Géraldin ? Que veut-il ? A quel titre
 Ferdinand de nos droits l'a-t-il rendu l'arbitre ?
 Et quoique son arrêt, par nous trop respecté.....

GALLAS.

Du monarque lui-même il est fort écouté.
 Si des armes toujours il ignora l'usage,
 Il a fait des conseils un long apprentissage.

BUTLER.

J'entends. C'est un mortel nourri dans le repos,
 Qui se traîne en rampant sur les pas des héros,
 Vient cueillir sans danger le fruit de leur victoire,

Dérober leurs trésors et profaner leur gloire,
 En crimes supposés transformer leurs exploits,
 Et jusque dans les camps dicter d'injustes lois.

ILLO à Gallas, d'un ton qui laisse percevoir quelque débauche.

Vous qu'unit à Wallstein une amitié si tendre,
 Comte, à cet envoyé daignez donc faire entendre
 Qu'on ne peut sans péril outrager aujourd'hui
 Le chef qui nous commande et qui nous sert d'appui.
 Vous saurez adoucir cet austère langage :
 Vous avez de la cour un assez long usage ;
 Vous y comptez, dit-on, des protecteurs nombreux ;
 Votre rang, votre nom, l'éclat de vos aïeux,
 Vos dignités, votre âge, enfin tout vous confère
 Auprès de Géraldin un pouvoir salutaire.

GALLAS.

Sans doute il va paraître, et je l'attends ici.
 Je dois lui parler seul : Wallstein le veut ainsi.
 J'accepte avec regret cette tâche importune ;
 Mais, vous le savez tous, notre cause est commune.
 Le voici : laissez-nous. Bientôt vous reviendrez :
 Je saurai ses desseins, et vous les apprendrez.
 Tous les généraux se retirent, excepté Gallas. Celui-ci attend Géraldin,
 qui a paru dans l'enfoncement.

SCÈNE II.

GALLAS, GÉRALDIN.

GÉRALDIN.

Eh bien ! digne soutien d'un prince qui vous aime,
 Vous, notre appui secret, dans ce péril extrême,

C'est en vous que la cour a placé son espoir.
 L'empereur, par ma voix, vous transmet son pouvoir.
 Il faut perdre un rebelle et préserver l'empire ;
 Vous nous l'avez promis : c'est à vous de m'instruire.
 L'audacieux Wallstein est près de l'emporter.
 Au milieu de sa course il le faut arrêter.
 Quel moyen avons-nous ?

GALLAS.

En voyant sa puissance,
 Et son adroite audace, et sa rare vaillance,
 Et ses soldats brûlants d'une averse fureur,
 Mon cœur, je l'avourai, craint tout pour l'empereur :
 Wallstein traîne à sa suite une foule égarée,
 De richesse, d'orgueil et de sang enivrée,
 Qui ne vit que pour lui, n'écoute que sa voix,
 Contemple en lui son père et son chef à la fois,
 Dont, au moindre signal, la prompt obéissance
 Exécute son ordre et souvent le devance,
 Dont la fierté, nourrie en seize ans de combats,
 Dédaigne un empereur qu'elle ne connaît pas.

GÉRALDIN.

Ah ! malheur à l'État qui, dans son imprudence,
 Au bras armé pour lui remet sa confiance !
 Jour funeste où ma voix, implorant sa valeur,
 Mit aux pieds d'un soldat l'empire et l'empereur !
 Dès lors, de son orgueil démêlant l'artifice,
 Je vis que sous nos pas s'ouvrait un précipice.
 Mais Tilly n'était plus. Ses compagnons blessés,
 Par Gustave aussitôt nos bataillons pressés,

La Saxe contre nous avec lui conjurée,
Munich pris, la Bavière à la flamme livrée,
En ce péril affreux, qui pouvait hésiter ?
Nous reçûmes la loi qu'il nous voulut dicter.
Ferdinand, lui cédant l'autorité suprême,
Déposa dans ses mains les droits du diadème :
Il dispose des rangs, des honneurs, des emplois,
Et tout dans cette armée est soumis à ses lois.
Cependant, quand je vois quels sont les satellites
Sur qui s'est appuyé son pouvoir sans limites,
L'espérance en mon cœur semble se ranimer :
Par ses propres soutiens il le faut opprimer.
Ses choix sont illégaux, ses dons sont éphémères :
Vienne révoquera des faveurs passagères.
Ainsi, les alarmant sur leur propre destin,
Sachons les attirer...

GALLIAS.

Vous l'espérez en vain.

Par un art merveilleux Wallstein retient ensemble
Les éléments confus que son génie assemble.
Je ne vous parle point des immenses bienfaits
Qu'il prodigue aux appuis de ses vastes succès.
Mais du moindre soldat il connaît la patrie,
L'âge, le nom, le rang, l'origine, la vie.
Tel, près de lui jadis blessé par les Danois,
S'entend, après dix ans, louer de ses exploits ;
Tel autre, déserteur des drapeaux de Gustave,
Par lui des Suédois est nommé le plus brave.
Son œil aperçoit tout. Rien n'échappe à ses soins,

Il sait de ses guerriers les vœux et les besoins.
 On dirait qu'il devine, et que leurs habitudes
 Furent l'objet constant de ses sollicitudes ;
 Ou que, de chacun d'eux empressé confident,
 Par leurs propres aveux il apprit leur penchant :
 Murray, dans les combats, n'aime que le pillage,
 Wallstein prodigue l'or à ce vénal courage ;
 Isolan dans l'amour concentre ses désirs,
 Et l'indulgent Wallstein pardonne à ses plaisirs ;
 Butler est orgueilleux bien plus qu'il n'est avide,
 Et vers les dignités le duc lui sert de guide.
 De lui, malgré la cour, il a tout obtenu.

GÉRALDIN.

Plus que vous ne croyez, ce Butler m'est connu.
 Sur les pas de Wallstein l'ambition l'entraîne :
 L'ambition pourra l'en détacher sans peine.
 Mais poursuivez.

GALLAS.

Moi-même, en dépit de ma foi,
 J'éprouve trop souvent son ascendant sur moi.
 Non qu'il ose, et je crois superflu de le dire,
 Par d'indignes trésors prétendre me séduire,
 Ou que les titres vains dont il peut disposer
 Éblouissent des yeux faits pour les mépriser ;
 Mais, de son amitié me poursuivant sans cesse,
 M'accablant malgré moi du poids de sa tendresse,
 Redoublant pour me plaire et de zèle et d'efforts,
 Dans mon âme troublée il porte le remords.

GÉRALDIN.

Bannissez loin de vous ces craintes insensées.
D'un frivole remords détournez vos pensées;
De l'État menacé ne trompez pas l'espoir :
Servir son empereur est le premier devoir.

GALLAS.

Je le sais. Je remplis ce devoir difficile.
Je dompte, en rougissant, un scrupule indocile.
Mais souvent, en secret, mon cœur, mal affermi,
S'accuse avec horreur de trahir un ami.

GÉRALDIN.

Colloredo nous reste, et je connais son zèle,
Je l'ai vu près d'ici surveillant le rebelle.
Il a peu de soldats, mais leurs cœurs sont à lui.
Il n'attend que mon ordre et marche à notre appui.
De la religion appelons l'entremise,
Wallstein alarme ici les prêtres et l'Église :
Il naquit protestant, ils le craindront toujours.

GALLAS.

De ces bras impuissants n'espérez nul secours.
Wallstein s'entoure ici de hordes étrangères,
Nos forts sont confiés à leurs mains mercenaires.
Les rangs sont oubliés et les droits confondus,
Les soldats sont trompés et les chefs sont vendus.

GÉRALDIN.

Quel est donc votre espoir ?

GALLAS.

En cet état funeste
Wallstein contre lui-même est l'appui qui nous reste.

Son esprit, tour à tour plein d'audace et d'effroi,
Même en le détrônant, voudrait plaire à son roi.
Son génie inquiet, à lui-même infidèle,
Tout révolté qu'il est, frémit d'être rebelle.
De superstitions son cœur est dévoré.
Souvent, d'un front pensif et d'un œil égaré,
Des flambeaux de la nuit il suit la marche obscure,
Et veut à lui répondre obliger la nature.
Depuis plus de six mois ses confidents, en vain,
Le pressent de saisir le pouvoir souverain.
Ses indécisions, alarmant la Suède,
Ont empêché Bannier de marcher à son aide.
Feuquière *, qui d'abord a secondé ses vœux,
Le croit de l'empereur l'agent fallacieux.
Profitez, s'il se peut, de sa longue faiblesse.
Saisissez avec art les instants qu'il vous laisse :
Une illusion vaine a pu le retarder,
Mais à chaque moment il se peut décider.
Hâtez-vous. Plus le duc hésite et temporise,
Plus ses amis ardents pressent leur entreprise.
Par les liens du sang à Wallstein attaché,
Tersky tient à cette heure, en son palais caché,
Un invisible agent de ce ministre ** habile,
Qui, remplaçant Gustave en un temps difficile,
Partage les États du Germain consterné,
Et dicte ses arrêts à l'empire étonné.
Il a, cette nuit même, envoyé vers Feuquière,

* Ambassadeur de France à la cour de Saxe.

** Oxenstiern, chancelier de Suède.

De la part de Wallstein, un secret émissaire,
 Wallstein l'ignore encor : mais, pour mieux l'engager,
 Le zèle de Tersky provoque le danger,
 Sûr, qu'au premier éclat sa fierté menacée,
 Du trône, comme abri, saisira la pensée.
 J'ai fait ce que j'ai pu. J'expose ici mes jours.
 Wallstein avec opprobre en peut trancher le cours.
 Je fais bien plus encor : je livre à sa vengeance
 Du déclin de mes ans la dernière espérance.
 Mon fils, mon cher Alfred, du même coup frappé,
 Dans ma perte, avec moi, peut être enveloppé.
 Et, trompé par la gloire et l'éclat de son maître,
 Périr, en regardant son père comme un traître.

GÉRALDIN.

Quoi ! Seigneur ! votre fils ignore vos projets

GALLAS.

Alfred n'est point formé pour de pareils secrets.
 Toute duplicité le révolte et l'offense.
 Il eût de son mépris payé ma confiance.
 Tout doit être, Seigneur, pour ce cœur généreux,
 Brillant comme le jour, et pur comme les cieux :
 J'ai voulu, quelquefois, commencer à l'instruire ;
 Mais, au premier des mots que ma bouche osait dire,
 Son noble étonnement me frappait de respect,
 Et l'aveu dans mon cœur rentrait à son aspect.
 De Wallstein en ces lieux il ramène la fille.
 Le Duc loin de la cour rappelle sa famille.
 Ferdinand aurait dû, sagement ombrageux,
 Retenir près de lui...

Ou entend derrière le théâtre des décharges d'artillerie.

Regrets infructueux !

Déjà, de la princesse, à la cour enlevée,
L'airain qui retentit annonce l'arrivée.

Thécla paraît avec sa suite au fond du théâtre.

Elle approche. Venez. Cachons à tous les yeux
L'intérêt important qui nous unit tous deux.
Cherchons pour nos secrets un lieu plus solitaire.
Suivez-moi.

Gallas et Géraldin sortent.

SCÈNE III.

THÉCLA, ÉLISE, ALFRED, OFFICIERS, SOLDATS.

THÉCLA à un officier de sa suite.

Hâtez-vous de prévenir mon père.
Je vais attendre ici ses ordres révéérés.

A Elise.

Vous, jusqu'à sa réponse, Élise, demeurez.

La suite de Thécla sort.

ALFRED, après quelques instants de silence.

Eh bien, l'heure fatale est aujourd'hui venue ;
Madame, aux lois d'un père, après six mois rendue,
Du malheureux Alfred tout doit vous séparer.
Ah ! contre un doute affreux daignez me rassurer.
Je me retrace en vain, dans ma douleur mortelle,
Cet amour, cette foi, ce cœur noble et fidèle,
Ce cœur, par vos serments à mon cœur engagé.
Vous gardez le silence, et mon sort est changé.

THÉCLA.

Rien n'est changé pour vous : Thécia reste la même.
N'êtes-vous plus Alfred ? n'est-ce pas vous que j'aime ?
Cher Alfred, il est vrai, ces lieux, nouveaux pour moi,
Dans mon esprit tremblant avaient jeté l'effroi.
De ma mère partout l'image retracée
De sa perte, en mon cœur, ranime la pensée.
Hélas ! vous le savez : j'espérais avec vous
La rendre, après six mois, à l'amour d'un époux.
Mais je reviens sans elle, et sa cendre isolée
Peut-être appelle en vain sa fille désolée.

Après un silence.

J'ai cru d'ailleurs ici lire dans tous les yeux
Je ne sais quoi de sombre et de mystérieux.
Mon âme, en contemplant cette foule agitée,
Dans un monde nouveau se sentait transportée.
Pardonnez : mon courage est bientôt revenu,
Alfred est avec moi dans ce monde inconnu.

ALFRED.

Thécia, fille du ciel, mon unique espérance,
Thécia, mélange heureux d'amour et d'innocence,
De quel trouble enchanteur ta voix remplit mes sens !
Quel bonheur dans mon sein pénètre à tes accents !
Ah ! comment l'exprimer leur douceur infinie !
Que ne te dois-je pas, ô charme de ma vie !
Dans ce triste univers, sans desseins, sans plaisirs,
Isolé, sombre, en proie à de vagues désirs,
Je m'agitais en vain dans une nuit profonde.
Inquiet, tourmenté, je demandais au monde.

Dans quel but, à quoi bon sur la terre jeté,
 L'homme errait dans le trouble et dans l'obscurité.
 Vous êtes mon espoir, mon honneur et ma gloire.
 C'est pour vous que je veux marcher à la victoire,
 Et loin derrière moi laissant tous nos guerriers,
 Mériter votre choix, le front ceint de lauriers.
 Demain, oui, demain même, abjurant tout mystère,
 J'irai, pour mon amour, implorer votre père.
 Sans oublier son rang, il peut combler mes vœux.
 Des antiques Hongrois les rois sont mes aïeux.
 De mon père, à la cour, on connaît l'influence.
 Du vôtre, s'il le faut, il prendra la défense.
 Wallstein a des rivaux. Mais Gallas, en ce jour,
 Fidèle à l'amitié, servira mon amour.

THÉCLA.

Oui, cher Alfred, d'un cœur entraîné, mais timide,
 Soyez le protecteur, le conseil et le guide.
 En expirant, ma mère a voulu nous unir;
 Et sa main défaillante a daigné nous bénir.
 Sur sa tombe, avec vous, j'ai répandu des larmes;
 Votre voix a calmé l'horreur de mes alarmes.
 Au milieu d'étrangers, tremblante, sans secours,
 Votre seule pitié pût conserver mes jours,
 S'il fallait renoncer à l'amour qui nous lie,
 Sans regret, je le sens, je quitterais la vie,
 Trop heureuse, en cédant à ce destin jaloux,
 De vous avoir aimé, d'avoir vécu pour vous.

Wallstein paraît avec Illo et Tersky au fond du théâtre. Alfred et Thé-

cla se séparent et se rangent aux deux côtés du théâtre, Thécla avec Elise.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, WALLSTEIN, ILLO, TERSKY.

WALLSTEIN à Illo.

Rassemblez mes guerriers : Géraldin va paraître.
Il vient nous apporter les ordres de son maître.
Je veux qu'aux yeux de tous il s'explique en ce jour,
Et l'on pourra juger des projets de la cour.

Illo sort.

THECLA, se jetant dans les bras de Wallstein.

Enfin, le sort me rend....

WALLSTEIN, en embrassant Thécla.

Trésor de mon vieil âge,
Je te revois ! Ta vue est d'un heureux présage !
Ma fille ! mon espoir ! le but de mes travaux !
Je découvre en tes traits mille charmes nouveaux.
Prodigue en ses faveurs, la nature indulgente
Accorde tous ses dons à ta beauté naissante,
Tandis qu'au sein des camps ma prudente valeur
Prépare assidûment ta future grandeur.

THÉCLA.

Pour mon bonheur encor, que reste-t-il à faire ?
Que demander au ciel qui me donne un tel père ?
Vous, arbitre des rois, sauveur de Ferdinand,
Vous, que l'État contemple avec étonnement,
Que le peuple chérit, et que la cour révère,

Qui dictez d'un seul mot et la paix et la guerre,
 La timide Thécla vous serre dans ses bras.
 Seule dans l'univers, Thécla ne vous craint pas.

WALLSTEIN.

Chère Thécla, je veux, sur ta tête innocente,
 Placer de mes honneurs la parure éclatante,
 Te ceindre des lauriers moissonnés par mon bras...

D'un ton plus sombre.

Si la haine pourtant ne me les ravit pas.

A Alfred.

Tu reviens de la cour, Alfred... on m'y soupçonne...
 De mes vils ennemis Ferdinand s'environne...
 Par mes persécuteurs il se laisse abuser.

ALFRED.

Ma franchise, Seigneur, ne peut vous déguiser
 Des bruits trop répandus que la haine accrédite.
 Il est vrai : contre vous on murmure, on s'irrite.
 On contemple à regret votre absolu pouvoir.
 Je vous ai défendu. Je croyais le devoir.
 Mais que pouvait ma voix sur un roi qu'on abuse !

WALLSTEIN.

Tu n'as point découvert ce dont la cour m'accuse ?

ALFRED.

D'aucun crime, Seigneur, vous n'êtes accusé.

WALLSTEIN. |

Ah ! je les reconnais. Ils ne l'ont point osé.
 S'ils m'avaient accusé, j'aurais pu leur répondre,
 Et la voix de Wallstein aurait su les confondre.

Leur haine, en cette lutte, a craint de s'engager :
Alfred, si l'on se tait, c'est qu'on veut se venger.
Et le peuple ?

ALFRED.

Le peuple, en sa fougue indiscrete,
Recueille des rumeurs qu'au hasard il répète.

TERSKY.

On nomme jusqu'au chef qui doit vous remplacer.

ALFRED.

Un vain bruit....

WALLSTEIN.

Les ingrats ! ils m'y veulent forcer !

ALFRED.

Vos vertus, vos exploits, l'éclat de vos services,
Sans peine arrêteront le cours des injustices.
Que pourra des complots la sombre iniquité
Contre l'honneur, la gloire et la fidélité !

WALLSTEIN.

Et la fidélité !.... quoi ! ce devoir sévère,
A la cour, à tout prix, m'ordonnerait de plaire !
Après tant de travaux rentrer dans le néant,
N'avoir été du sort que l'aveugle instrument,
Retomber dans le rang de ces êtres vulgaires
Qui doivent au hasard leurs pompes éphémères,
Qu'un flot soudain élève, et qu'un flot engloutit,
Sont-ce là des vertus que le devoir prescrit ?

A Alfred et à Thécia.

A Alfred, en le prenant par la main.

Allez. Laissez-moi seul. Alfred, ta jeune audace

Au nombre des héros marque déjà ta place.
 Ton courage par moi fut toujours admiré,
 Du prix de tes exploits Wallstein t'a décoré.
 Il te prend pour second dans sa noble carrière.
 Songe, que de tout temps il t'a servi de père,
 Que lui-même a guidé tes pas mal affermis,
 Qu'il l'admet, jeune encor, au rang de ses amis.

ALFRED.

Ah! Seigneur! disposez de mon sang, de ma vie,
 L'amitié la plus sainte à votre sort me lie.
 Mon bras, pour vous défendre, impatient d'agir....

WALLSTEIN.

Va. J'y compte. Il suffit.

Alfred sort d'un côté. Thécla et Elise sortent de l'autre.

SCÈNE V.

WALLSTEIN, TERSKY.

TERSKY.

Seigneur, il faut choisir :

Céder à l'Empereur, ou, vous servant vous-même,
 Par un heureux effort, saisir le rang suprême.
 Quel moment plus propice à vos vastes projets
 Jamais à vos désirs promet plus de succès!
 Dans la splendeur habile où votre rang s'étale,
 Vous marchez, entouré d'une pompe royale.
 De vos soldats vaillants, de vos nombreux amis,
 Les cœurs sont entraînés et les yeux éblouis.

Chacun se croit plus fort au milieu de la foule :
Gardez que sans retour ce torrent ne s'écoule,
Et qu'en cent lieux divers, par les combats placés,
Ces chefs ne soient bientôt loin de vous dispersés !
Chacun, rentrant alors dans la route commune,
D'un œil plus réfléchi contemple sa fortune,
Et s'empresse d'offrir à son prince irrité
Le vulgaire tribut de la fidélité.

WALLSTEIN.

Qui t'a dit que Wallstein les veut rendre infidèles ?
M'a-t-on vu prendre place au nombre des rebelles ?
Ai-je abjuré l'honneur, et de la trahison
Mérité-je déjà l'injurieux soupçon ?
Je veux sur mes soldats conserver ma puissance :
C'est mon bien, c'est mon droit, le fruit de ma vaillance ;
Je le veux. Mais Wallstein, justement irrité,
Est loin encor, crois-moi, de Wallstein révolté.

TERSKY.

Seigneur, est-ce à plaisir que votre esprit s'abuse ?
Que vous sert avec moi cette inutile ruse ?
Tersky dans vos secrets n'est-il donc plus admis,
Et ne traitons-nous pas avec les ennemis ?
Moi-même en votre nom...

WALLSTEIN.

J'ai daigné les entendre.
Oui, s'il le faut, Wallstein veut pouvoir se défendre.
Mais traiter avec eux, ce n'est point les servir.
Je veux sauver l'empire, et non pas le trahir.

TERSKY.

D'autres motifs, Seigneur, glacent votre courage.
 Pardonnez les aveux où mon zèle s'engage.
 Qui croirait qu'un héros fait pour tout gouverner,
 Par un art imposteur se laissât fasciner !
 Un devin mensonger tient votre âme abattue,
 Et votre incertitude est l'astre qui nous tue.

WALLSTEIN, d'un ton sévère.

De tous les généraux êtes-vous assuré ?

TERSKY.

Tous n'attendent qu'un mot de leur chef révérend.
 Déjà, de Géraldin pressentant l'insolence,
 Leur courroux unanime a demandé vengeance.

WALLSTEIN.

Isolan ?

TERSKY.

J'en réponds.

WALLSTEIN.

Clary, Murray, Mellas,

Don Fernand ?

TERSKY.

Ils suivront l'exemple de Gallas,
 Sous ses commandements ils servent dès l'enfance,
 L'habitude est garant de leur obéissance.

WALLSTEIN.

Je puis compter sur eux ?

TERSKY.

Si vous comptez sur lui.

WALLSTEIN.

Gallas, en tous les temps, fut mon plus ferme appui.
Mais Géraldin parait.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRALDIN, GALLAS, ALFRED,
BUTTLER, AUTRES GÉNÉRAUX.

Les généraux se rangent autour de Wallstein, un peu en arrière.
Géraldin s'avance vers Wallstein, sur le devant du théâtre.

WALLSTEIN à Géraldin.

Vous devinez sans peine,
Seigneur, que je connais le soin qui vous amène.
On en parle partout assez publiquement.
L'empire en retentit. J'ai voulu cependant
Que l'armée en ces lieux apprit par votre bouche.
Tout ce qui me concerne et tout ce qui la touche.
Compagnons de ma gloire et chéris de mon cœur,
Ces guerriers, de leur sang, ont servi l'Empereur.
A sa reconnaissance ils ont assez de titres.
Prenez-les pour témoins. Je les prends pour arbitres.

GERALDIN.

Vous l'ordonnez, Seigneur; mais daignez réfléchir
Qu'aux ordres de la cour je ne fais qu'obéir,
Que de ses volontés interprètes docile,
Je dois...

WALLSTEIN.

Épargnez-vous un exorde inutile.

Je saurai distinguer entre la cour et vous.
Vous n'avez rien à craindre.

GERALDIN.

Alors qu'un sort jaloux,
Après plus de treize ans d'une guerre importune,
De l'État menacé fit pâlir la fortune,
Le sage Ferdinand, à ses vaillants soldats,
Voulut donner un chef vainqueur en cent combats,
Et qui, par son génie et par sa renommée,
Rendit à nos drapeaux leur gloire accoutumée.
Qui mieux que vous, Seigneur, eût mérité son choix ?
Son espoir fut rempli par vos premiers exploits.
Sous votre abri puissant les peuples respirèrent,
Les perfides Saxons au loin se retirèrent,
Gustave s'arrêta. Son génie étonné
Par son digne rival parut comme enchaîné.
Vous sûtes le forcer par vos lenteurs savantes
A fondre en un seul corps ses légions errantes.
Nuremberg vit bientôt aux pieds de ses remparts
Flotter des Suédois les nombreux étendards.
Sous ces murs, à combattre ils croyaient vous contraindre,
Mais Wallstein immobile était bien plus à craindre.
La famine en leur camp sème partout la mort.
Gustave au désespoir veut affronter le sort.
Vainement contre vous ce désespoir le guide,
Il n'obtient pour les siens qu'une mort plus rapide,
Et cent bouches d'airain sur ses pâles soldats
Du haut de votre camp vomissent le trépas.
Il fuit, et tout honteux de sa gloire flétrie,

Dans les champs de Lutzen court terminer sa vie.

WALLSTEIN.

Pourquoi nous parler tant de nos travaux passés?
Ce que nous avons fait, nous le savons assez,
Et l'on ne vous a pas, à ce que je puis croire,
Envoyé dans ces lieux pour vanter notre gloire.

GERALDIN.

Seigneur, sur vos exploits j'aimais à m'arrêter,
Et ma justice encor se plait à raconter
Ce que vous dut l'Empire, et ce qui sert d'excuse
À des torts passagers dont la cour vous accuse.
Vous teniez en vos mains la victoire et la paix.
On vous voit tout à coup suspendre vos succès,
Braver la volonté d'un prince qui vous aime,
Ainsi qu'un fugitif, retourner en Bohême,
Ouvrir la Franconie à ce jeune Weymar
Qu'une erreur déplorable entraîne après son char.
L'Empereur étonné, sollicite, supplie.
Il pourrait commander, et c'est en vain qu'il prie.

WALLSTEIN aux généraux.

Arrêtez, Géraldin. Que faisons-nous alors?

ILLO.

De l'Oder menacé nous défendions les bords.

BUTTLER,

Nos efforts délivraient la Silésie entière.

ALFRED.

Contre les Suédois nous servions de barrière.

WALLSTEIN aux généraux.

Voilà ce qu'on appelle un coupable repos.

A Géraldin.

Poursuivez.

GÉRALDIN.

Ce rebelle, auteur de tous nos maux,
De Thourn (1), à vos succès vous voyant infidèle,
Puisse dans vos lenteurs une audace nouvelle.
Il répand en tous lieux qu'il est votre allié,
Ranime son parti qui fuyait effrayé,
S'approche, vous menace, insulte à votre gloire.

WALLSTEIN.

Eh bien...

GÉRALDIN.

Son fol orgueil vous force à la victoire.
Il veut fuir. On l'arrête. Arbitre de son sort.
Vous pouviez, vous deviez le livrer à la mort.
Des lois qu'il outrageait l'éternelle justice,
Nos peuples, nos autels réclamaient son supplice.
Oh ! surprise ! malgré ses infidélités,
Malgré tant de forfaits, tant de fois répétés,
Malgré l'arrêt sacré d'un tribunal suprême,
Malgré l'ordre formel de Ferdinand lui-même,
Vous le renvoyez libre, et son impunité
Rend un chef et l'espoir au parti révolté.
Ainsi vous seul, Seigneur.....

* Mathias, comte de Thourn, premier moteur des troubles de la Bohême.

WALLSTEIN.

J'entends, voilà mes crimes.

Vous cueillons des lauriers, vous voulez des victimes.
La cour est implacable et ne pardonne pas
A qui d'un malheureux lui ravit le trépas.
Honte et malheur à nous, si notre obéissance
Servait ainsi d'organe à l'aveugle vengeance,
D'un zèle avilissant se faisait un devoir,
Et prononçait l'arrêt dicté par le pouvoir.
Allez : nul d'entre nous ne se rendra complice
De ces lâches forfaits que vous nommez justice ;
Et si vous prétendez ces services nouveaux,
Respectez mes guerriers, et cherchez des bourreaux.
Au reste, que veut-on ? Parlez.

GÉRALDIN.

Qu'à l'instant même,**sans retard, sans délai, vous quittez la Bohême.**

WALLSTEIN.

Eh quoi ! durant l'hiver ! au milieu des frimas !

Aux généraux. A Géraldin.

Vous voyez. Où veut-on que nous portions nos pas ?

GÉRALDIN.

Aux bords où sans pudeur, levant sa tête impie,
Dans nos temples souillés triomphe l'hérésie :
Depuis deux ans, Seigneur, le Danube indigné
Par de vils apostats voit son bord profané :
Remplissez les destins du Dieu qui nous protège :
Renversez les autels d'un culte sacrilège.
Allez, frappez.

WALLSTEIN.

J'écoute, avec étonnement,
 Ces éclats imprévus d'un zèle intolérant :
 Plus d'un guerrier, Seigneur, au sein de mon armée,
 Professe une croyance en Autriche opprimée.
 Lorsque pour l'Empereur j'assemblai des soldats,
 De leur religion je ne m'informai pas.
 Je voulus oublier de funestes querelles.
 Je les cherchai vaillants, dociles, prompts, fidèles :
 Tels je les ai trouvés : mais de leur sang versé
 Le souvenir bientôt paraît être effacé.

GÉRALDIN.

A leurs exploits, Seigneur, je rends un juste hommage ;
 Mais pourquoi, dans ces lieux, enchaîner leur courage,
 Laisser sur d'autres bords l'ennemi triomphant,
 Et dépouiller ici le pauvre et l'innocent ?

WALLSTEIN.

Quel reproche perfide, et quelle indigne ruse !
 Amis, c'est nous qu'on trompe et c'est nous qu'on accuse !
 Sort affreux du soldat ! à souffrir condamné,
 Par la faim, par le froid, au pillage entraîné ;
 Lui-même, gémissant d'un crime involontaire,
 De ses pleurs, de son sang il arrose la terre !
 A tous ses attentats c'est vous qui le forcez,
 Et sur ses attentats c'est vous qui prononcez

GÉRALDIN.

Wallstein tenait jadis un tout autre langage.

WALLSTEIN.

Je sais qu'on abusa de mon jeune courage.

GÉRALDIN.

Vous vouliez seul lever et nourrir vos soldats.

WALLSTEIN.

On m'en a trop puni, je ne l'oublierai pas.

GÉRALDIN.

Enfin, quand Ferdinand vous donna cette armée...

WALLSTEIN

Me la donna, Seigneur ? Mon nom seul l'a formée.

GÉRALDIN.

Vous nous vendez bien cher un bienfait passager !

WALLSTEIN.

Pour prix de ce bienfait, vous osez m'outrager !

C'en est trop : je suis las de souffrir tant d'injures.

Votre imprudente main vient rouvrir mes blessures

Vous souvient-il du jour où, par vous dépouillé,

Wallstein victorieux se vit humilié,

Trahi, proscrit, chassé ?

GÉRALDIN.

Vous connaissez vous-même

de ce jour malheureux la violence extrême.

Ferdinand fut contraint...

WALLSTEIN.

Une seconde fois

l'aura pas en vain outragé mes exploits.

Qu'un autre, de la cour, supporte le caprice.

Qu'abdique le pouvoir. Qu'un autre s'en saisisse.

Wallstein, dès aujourd'hui, ne dépend plus de vous.

Il se fait un grand mouvement parmi les généraux, pendant que Wallstein parle. Ils regardent Geraldin d'un air menaçant.

Amis, ne blâmez pas un trop juste courroux.

Le ciel sait qu'à regret Wallstein vous abandonne.
 Il le faut. Son honneur, votre intérêt l'ordonne.
 C'est moi que l'on poursuit. Ah ! puissiez-vous, du
 [moins,

D'un si lâche complot n'être que les témoins,
 Et puisse l'Empereur, envers vous équitable,
 Épuiser sur moi seul sa vengeance implacable.
 Je voudrais l'espérer. Le mérite passé
 Par la faveur du jour est bientôt éclipsé.
 D'un général nouveau protégés ou complices,
 D'autres recueilleront le fruit de vos services,
 Je n'y puis rien.

ALFRED, dans une grande agitation, allant successivement vers Wall-
 stein, vers Géraldin, vers les généraux.

Seigneur, daignez, au nom du ciel...
 Suspendez, rétractez un arrêt si cruel...

A Géraldin.

Non, vous ne pouvez pas... Ministre de l'Empire,
 Unissez-vous à moi... tremblez s'il se retire.

Aux généraux.

Et vous, nobles amis, qui l'avez vu cent fois...

A Wallstein.

Vos soldats, vos enfants vous parlent par ma voix.
 Rassurez, rassurez leur tendresse alarmée.
 Seigneur, votre nom seul contient encor l'armée.
 Tout est détruit, perdu, si vous nous délaissez.

WALLSTEIN.

Oui, tout sera détruit, je le prévois assez.
 Oui, mon fidèle Alfred, tant de soins, tant de peines,

Vos destins confiés à des mains incertaines...
 Je ne puis détourner ce funeste avenir.
 Puis-je vous commander quand c'est pour vous trahir ?

ILLO.

Ah ! laissez-nous, du moins, délibérer ensemble.
 Permettez que l'armée en conseil se rassemble,
 Peut-être que la cour nous voyant réunis...

WALLSTEIN.

Je n'ai plus de pouvoir et tout vous est permis.
 Mais cherchez d'autres lieux où, loin de ma présence,
 Chacun puisse à son gré dire tout ce qu'il pense.
 Surtout que Géraldin soit par vous respecté.

A Géraldin.

C'est le dernier emploi de mon autorité.

A Illo.

Retirez-vous. Restez.

Géraldin et tous les généraux se retirent, à l'exception d'Illo.

WALLSTEIN à Illo.

De leur courroux extrême,
 Avec habileté, profite à l'instant même.
 C'est dans un tel moment qu'on en peut disposer :
 Va, ne leur laisse pas le temps de s'apaiser.
 Que chacun, par écrit, embrassant ma querelle,
 S'engage avec serment à me rester fidèle.
 Dis-leur qu'à ce prix seul je les puis soutenir.

ILLO.

Je réponds d'eux, Seigneur, et cours vous obéir.

Wallstein et Illo se retirent par des côtés différents.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

WALLSTEIN, TERSKY.

WALLSTEIN.

Eh bien , à me défendre as-tu su les porter?

TERSKY.

Tous jurent à l'envie de ne vous point quitter.
Plus Géraldin répand la menace et l'injure,
Plus l'intérêt s'alarme et la fierté murmure.
Leur zèle impatient devançait mes efforts,
Et moi-même, j'ai dû contenir leurs transports.

WALLSTEIN.

Gallas t'a secondé ?

TERSKY.

Fidèle en apparence,
Gallas à nos serments souscrit sans résistance.
Mais j'ai bien observé ses gestes, ses discours,
Et je crains ce vieillard élevé dans les cours.
Sa voix et ses regards trahissaient l'artifice.

WALLSTEIN.

Cesse de tes soupçons la trop longue injustice.

TERSKY.

Seul avec Géraldin à toute heure engagé,
Il l'a suivi partout.

WALLSTEIN.

Je l'en avais chargé.

TERSKY.

On l'a vu recevoir de secrets émissaires.

WALLSTEIN.

Ne me répète plus des rumeurs mensongères.

TERSKY.

Son fils...

WALLSTEIN.

Mon noble Alfred ! l'univers sous mes pas
S'écroulerait, qu'Alfred ne me trahirait pas.

TERSKY.

Vous le pensez ainsi ; mais mon instinct redoute...

WALLSTEIN.

Il faut te rassurer : je le veux bien, écoute.
Partout à mes côtés Gallas a combattu.
Je connais sa valeur, je crois à sa vertu.
Dès mes plus jeunes ans son amitié m'est chère,
Mais un autre motif me dirige et m'éclaire.
Gallas est un appui que m'ont donné les cieux :
Il est, pour les mortels, des jours mystérieux,
Où, des liens du corps, notre âme dégagée,
Au sein de l'avenir est tout à coup plongée,
Et saisit, je ne sais par quel heureux effort,
Le droit inattendu d'interroger le sort.
La nuit qui précéda la sanglante journée
Qui du héros du Nord trancha la destinée,

Je veillais au milieu des guerriers endormis,
Un trouble involontaire agitait mes esprits.
Je parcourus le camp. On voyait dans la plaine
Briller, des feux lointains, la lumière incertaine.
Les appels de la garde et les pas des chevaux
Troublaient seuls, d'un bruit sourd, l'universel repos.
Le vent qui gémissait à travers les vallées,
Agitait lentement nos tentes ébranlées.
Les astres, à regret perçant l'obscurité,
Versaient sur nos drapeaux une pâle clarté.
Que de mortels, me dis-je, à ma voix obéissent !
Qu'avec empressement sous mon ordre ils fléchissent !
Ils ont, sur mes succès, placé tout leur espoir.
Mais si le sort jaloux m'arrachait le pouvoir,
Que bientôt je verrais s'évanouir leur zèle !
En est-il un du moins qui me restât fidèle !
Ah ! s'il en est un seul, je l'invoque, ô destin !
Daigne me l'indiquer par un signe certain.
Que vers moi, le premier, dès l'aurore il s'avance !
A peine j'achevais que je vois, en silence,
Un guerrier qui s'approche : il parle ; c'est Gallas.
D'un coursier belliqueux il conduisait les pas.
— Mon frère, me dit-il, pardonne à ma faiblesse.
Dans ma vaine terreur reconnais ma tendresse.
Un songe, un songe affreux cette nuit m'a frappé :
Je t'ai vu d'ennemis partout enveloppé,
Sur ton cheval blessé, cherchant en vain la fuite,
Et, malgré tes efforts, tombant sous leur poursuite.
Déjà le jour paraît, demain nous combattons.

Gustave, dans le sang, vient laver ses affronts.
 Je t'amène un coursier que j'ai choisi moi-même,
 Ne monte pas le tien : crois un ami qui t'aime. —
 Je céдай. Le jour même, en un combat douteux,
 Je me vis entouré de Suédois nombreux,
 Dont la mort de Gustave enflammait la furie.
 Le coursier de Gallas me conserva la vie.
 Un soldat, sur le mien, accompagnait mes pas ;
 Tous deux en même temps trouvèrent le trépas.
 Crois-moi, Tersky, le sort a pour l'homme un langage
 Méconnu du profane, et compris par le sage.
 Penses-tu que, suivant leur cours majestueux,
 Les astres ne soient faits que pour orner les cieux,
 Pour éclairer la terre et pour servir de guides
 Aux vulgaires humains dans leurs travaux sordides ?
 Non. De la destinée annonçant les arrêts,
 Tout se tient, tout se meut par des ressorts secrets ;
 La nature, soumise à des lois invisibles,
 Dévoile, à qui l'entend, des décrets infailibles.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ILLO.

ILLO, entrant précipitamment, et bas à Tersky .

Tersky...

WALLSTEIN.

Que voulez-vous ?

ILLO, à part à Tersky.

Nous sommes découverts.

Éwald est arrêté, saisi, chargé de fers...

WALLSTEIN à Tersky.

Que dit-il ? répondez. Quelle alarme soudaine...

ILLO, encore à part à Tersky.

Déjà vers l'Empereur une escorte l'entraîne.
Il va tout révéler.

WALLSTEIN.

Quel secret important ?...

Parlez.

ILLO, toujours à part à Tersky.

Instruis le Duc, je retourne à l'instant,
Je vais tout observer.

Il sort.

WALLSTEIN.

D'où vient tant d'épouvante ?

TERSKY.

Hélas ! vous blâmez mon ardeur imprudente,
Seigneur, je le prévois. De vos ordres chargé
Avec le Suédois je m'étais engagé.
Vous-même le saviez ; mais votre incertitude
Semblait, de l'oublier, s'être fait une étude.
Enfin, depuis trois jours, un envoyé secret,
De la part de Bannier, m'a remis un projet.
Ce projet, qu'a dicté l'Ambassadeur de France,
Assure dans vos mains la royale puissance.
Suspendre ma réponse était le rejeter.
Sur votre assentiment j'ai cru pouvoir compter.
J'ai voulu jusqu'au bout conduire l'entreprise ;
Espérant qu'à la fin, si, par mon entremise,

Je vous offrais l'appui des deux ambassadeurs,
Vous vous résigneriez à vos propres grandeurs.

WALLSTEIN.

Achève.

TERSKY.

Ce projet, vengeur de vos injures,
Soucrit par moi, Seigneur, remis en des mains sûres,
Au ministre français devait être porté.

WALLSTEIN.

Eh bien !

TERSKY.

Non loin d'ici, tout à coup arrêté,
Le malheureux Éwald, mon fidèle émissaire,
Captif, cette nuit même, a passé la frontière :
On le conduit à Vienne.

WALLSTEIN.

Oh ciel ! que m'as-tu dit !

A ce coup imprévu je demeure interdit.

Après un silence, et avec une extrême émotion.

Ferdinand ! Ferdinand ! l'ami de ma jeunesse !...
Que j'ai si bien servi !... lui, de qui la tendresse
Me combla de ses dons !... Je dus à ses faveurs
Et ma première gloire et mes premiers honneurs !
Quel souvenir en moi s'élève et me déchire !...
Oh ! qu'un bras secourable hors d'ici me retire !...
Si pourtant, tout à coup, j'abjurais mon dessein !
Si, revenant à lui, ... te croiront ils, Wallstein !
Iras-tu lâchement implorer leur clémence ?
Ils n'ont pas même en toi respecté l'innocence !

A Tersky, d'un ton sévère.

Sortez... avec moi seul je veux délibérer.

Tersky fait un mouvement pour sortir.

Non ; reste. Des Saxons il faut nous assurer.

Vers eux, sur l'heure même, envoie en diligence.

Avec désespoir.

Tu m'as perdu.

TERSKY.

Seigneur !...

WALLSTEIN, sans écouter Tersky.

Redoutable puissance,

Avenir inconnu, destin mystérieux,

Tes arrêts, je le sais, sont écrits dans les cieux.

Que prétends-tu de moi ? Pourquoi, dès ma jeunesse,

D'un trop funeste espoir m'as-tu flatté sans cesse ?

Je ne demandais pas tes perfides faveurs.

TERSKY.

Je vais donc envoyer vers les Ambassadeurs.

WALLSTEIN.

Oui... va...

TERSKY.

Grâces au ciel !

WALLSTEIN.

Tersky, suspends ta joie ;

Modère un vain transport, où l'orgueil se déploie.

D'un arrogant espoir le sort est l'ennemi.

Qui triomphe d'avance en est bientôt puni.

Wallstein sort.

SCÈNE III.**TERSKY, GALLAS, GÉRALDIN.**

GÉRALDIN à Tersky.

Puis-je encor de Wallstein avoir une audience ?

TERSKY.

Des travaux importants demandent sa présence.
Je le suis. Vous pouvez l'attendre dans ces lieux.

Tersky sort.

GALLAS.

Vous connaissez enfin son secret odieux.
Mais de ses trahisons la trame découverte
Ne fera, je le crains, qu'avancer notre perte.
Il va précipiter ses desseins criminels.
Tous s'unissent à lui par des vœux solennels.
Bientôt, à la révolte il saura les conduire.
Moi-même, à leurs serments, il m'a fallu souscrire.
Sans fruit j'aurais lutté. Pressez votre retour.
De ce comble d'audace avertissez la cour.

GÉRALDIN.

D'un succès plus heureux je nourris l'espérance.
Il est vrai : des guerriers j'ai vu la violence.
Leur serment m'est connu ; mais ce même serment
Peut du perfide encor hâter le châtement.
Dans les esprits troublés germe la défiance ;
On s'étonne, on hésite, on observe en silence ;
Et déjà quelques chefs sont venus jusqu'à moi,
Me confier leur doute et m'apporter leur foi.
Sans leur rien expliquer, j'ai reçu leurs promesses.

L'un d'entre eux, que Wallstein a comblé de largesses,
Isolan est à nous.

GALLAS.

Lui, dont le zèle ardent
Provoquait la révolte et bravait Ferdinand!

GÉRALDIN.

Oui, lui-même. Telle est leur fougue passagère.
Un instant la fait naître, un instant la modère.
Leur mécontentement s'exhale en vains discours,
Et de l'obéissance ils reprennent le cours.
Cependant, si le Duc plus avant les engage,
S'il les entraîne au but qu'il couvre d'un nuage,
Quand ce but frappera leurs regards étonnés,
Ils en auront trop fait pour être pardonnés.
Tout dépend d'aujourd'hui. Si vous servez mon zèle,
Aujourd'hui suffira pour perdre le rebelle.

GALLAS.

Parlez.

GERALDIN.

Ce traité fait avec les ennemis,
Et dans les mains d'Éwald par nos guerriers surpris,
Sur les complots du Duc doit éclairer l'armée.
Par vous que la nouvelle en soit partout semée.
De ce pacte honteux instruisez vos soldats.
Découvrez-leur le gouffre entr'ouvert sous leurs pas.
Du nom de l'étranger que ces murs retentissent.
Au nom de l'étranger tous les partis s'unissent.
Ce nom, dans tous les temps, justement détesté,
Ramène tous les cœurs à la fidélité,

Et chacun redoutant le titre de transfuge,
 Dans le sein du devoir va chercher un refuge.
 Mais, sans tarder...

Buttler paraît au fond du théâtre.

GALLAS.

Buttler s'approche de ces lieux.

Évitez, croyez-moi, ce soldat factieux,
 Aux succès de Wallstein son intérêt conspire.
 Gardez-vous...

GERALDIN.

L'intérêt est facile à séduire.

A Wallstein triomphant il prête son appui.
 S'il entrevoit sa chute, il sera contre lui.
 Loin de le vouloir fuir, je le cherche, au contraire.
 Le Duc, par des honneurs, flatta cette âme altière.
 A ses séductions on pourra l'arracher,
 Et des honneurs plus grands l'en sauront détacher.
 Laissez-moi lui parler.

Gallas sort.

SCÈNE IV.

GÉRALDIN, BUTTLER.

BUTTLER.

L'armée ici m'envoie.

Les moyens tortueux que votre zèle emploie
 Sont connus de nos chefs. Ils ne souffriront pas
 Qu'on ose en leur présence égarer leurs soldats.
 Vous espérez en vain tromper leur vigilance.
 Wallstein cède à nos vœux. Il garde la puissance.

A ses guerriers soumis lui seul doit ordonner.
Vous, d'Égra, dès ce jour il faut vous éloigner.

GÉRALDIN.

Contre moi tout à coup d'où vous vient tant de haine,
Seigneur ? à quels excès votre chef vous entraîne !
Dans l'horreur des complots, malgré vous engagé...

BUTTLER.

De vous entendre ici je ne suis point chargé.
C'est l'ordre de partir que ma voix vous annonce,
Et je dois à Wallstein porter votre réponse.

GÉRALDIN.

Buttler ! avec regret je m'éloigne de vous ;
Je vous vois, du Monarque affrontant le courroux,
Lever contre l'État votre bras téméraire.
Insensé ! Quand deux Rois se déclarent la guerre,
Chacun d'eux s'appuyant sur un droit prétendu,
Avec un zèle égal peut être défendu.
Mais vous ! même à vos yeux votre cause est injuste.
Contre qui marchez-vous ? contre un pouvoir auguste,
Qui, partout, en tous lieux, des peuples respecté,
Oppose à vos efforts sa sainte antiquité.
Le temps qui l'a fondé le défend, le protège :
En vain dans ses fureurs l'ambition l'assiège.
L'habitude, qui veille au fond de tous les cœurs,
Les frappe de respect, les poursuit de terreurs,
Et sur la foule aveugle, un instant égarée,
Exerce une puissance invisible et sacrée,
Héritage des temps, culte du souvenir,
Qui toujours au passé ramène l'avenir.

De nos dissensions rouvrez donc les annales,
Remontez à ces temps de discordes fatales,
Où Procope et Ziska, victorieux longtemps,
Du trône et de l'autel sapaient les fondements.
Qui n'eût alors pensé que l'Autriche vaincue
Aux pieds des révoltés se verrait abattue ?
Mais de ces révoltés un instant vit changer
En juste châtement le succès passager.
Plus tard à nos drapeaux la victoire infidèle
Ranima de nouveau cette secte rebelle.
Rodolphe à ses clameurs fut contraint de céder,
Et prêta les serments qu'on lui vint commander.
Ferdinand, aujourd'hui, lavant sa longue injure,
Déchire ces serments, dictés par le parjure.
Ainsi de l'équité les éternelles lois
Relèvent tôt ou tard la majesté des Rois.
Nouveau Ziska....

BUTTLER.

Sans fruit votre zèle s'épuise,
Seigneur ! que voulez-vous qu'un vieux guerrier vous
[dise ?

Soldat obéissant, j'exécute en ce jour
L'ordre du général nommé par votre cour.
Je n'examine point si par quelque mystère
Wallstein de l'Empereur mérite la colère.
D'une cour inquiète et de ses vains débats
Le bruit nous importune et ne nous trouble pas.
Je remplis mon devoir. Choisi par votre maître,
Le Duc est notre chef.

GÉRALDIN.

Il a cessé de l'être.

Oui. Déjà l'Empereur, prévenant ses desseins,
A ravi le pouvoir à ses coupables mains.
On prépare en secret la perte du rebelle.

BUTLER.

Son sort sera le mien, je lui reste fidèle.
Jeune, obscur, inconnu, sans amis, sans aïeux,
Pauvre et sans protecteur, j'arrivai dans ces lieux.
Pour unique trésor et pour seul héritage,
J'apportais avec moi ce fer et mon courage.
Dans les rangs des soldats trop longtemps confondu,
Je me croyais déjà pour la gloire perdu.
Vainement ma valeur, pendant quarante années,
Cherchait à soulever le poids des destinées.
Arrachant à la cour ses injustes faveurs,
D'autres à mes exploits ravissaient les honneurs.
Wallstein m'a distingué dans cette foule immense ;
Par lui de mes travaux j'obtiens la récompense :
Au rang que je mérite il a su me nommer.
La cour n'a pas encor daigné m'y confirmer.....

GÉRALDIN.

Des longs retardements dont votre esprit s'irrite
Wallstein seul est l'auteur. Les forfaits qu'il médite
De l'empereur sur vous attirent le soupçon.
Ne servez plus d'organe à la sédition.
D'un chef qui vous trompait désavouez les crimes.
Rendez, Butler, rendez vos honneurs légitimes.
Un traître, pour salaire à la déloyauté,

N'offre qu'un lustre vain, douteux et contesté.
 Le véritable honneur est d'une autre nature.
 Tout éclat disparaît quand sa source est impure.
 Par un juste pouvoir il doit être transmis,
 Et la main qui l'accorde en forme tout le prix.
 De la cour, par ma bouche, acceptez l'indulgence :
 Je puis...

BUTTLER.

Il est trop tard. Si Ferdinand, d'avance,
 Eût de l'obscur Butler cru devoir s'assurer,
 J'aurais sur mes projets pu mieux délibérer :
 Mais un engagement public, irrévocable....

GÉRALDIN.

Ah ! cet engagement ne vous rend point coupable,
 Tous l'ont souscrit, Seigneur, ne vous y trompez pas ;
 Il reste à l'Empereur de fidèles soldats,
 Qui signant cet écrit, par crainte ou par prudence,
 Ont déjà de leur Prince imploré la clémence.

BUTTLER.

Des traitres ! Non, jamais cet exemple honteux...

GÉRALDIN.

Qui trahit un rebelle en est plus vertueux.
 Vous n'avez point encor mérité ma franchise.
 Géraldin, avec vous, malgré lui se déguise.
 Mais je sais les serments que vous avez prêtés.
 A les prêter aussi, par moi sollicités,
 D'autres m'ont révélé tous ses noirs artifices.
 Butler, vous vous croyez entouré de complices,
 Vous marchez en aveugle au milieu d'ennemis.

BUTTLER

Se peut-il ?

GÉRALDIN.

Votre sort en vos mains est remis.
 Wallstein est, sans ressource, engagé dans le crime.
 La vengeance des lois l'a marqué pour victime.
 Un invisible bras est sur lui suspendu.
 Un pas, un pas encor, et le traître est perdu.
 Parmi les factieux la discorde est semée.
 L'Empereur a pour lui les trois quarts de l'armée.

Après un silence pendant lequel il examine Buttler.

Pourquoi, vous enivrant d'un espoir incertain,
 Voulez-vous au hasard livrer votre destin ?
 Wallstein est dans un camp, Ferdinand sur le trône.
 Ce que Wallstein promet, Ferdinand vous le donne.
 Si le Duc succombait, avec lui condamné,
 Au supplice avec lui vous seriez entraîné.
 Si le sort couronnait sa noire perfidie,
 De ses vastes États perdant une partie,
 L'Empereur garde encor, dans son adversité,
 De quoi récompenser votre fidélité.

Géraldin s'arrête encore pour considérer Buttler qui regarde autour de lui avec inquiétude et se tait.

Choisissez donc, Buttler : ou rigueurs ou clémence.
 D'aujourd'hui seulement la justice commence.
 Vos erreurs, vos complots, tout peut être effacé.
 Si vous tardez d'un jour, le moment est passé.

BUTTLER, en baissant la voix et en s'approchant de Géraldin.

Je n'irai point, changeant tout à coup de langage.
 Seigneur, d'un vain remords faire ici l'étalage.

J'ai pu de l'Empereur mériter le courroux.
 Je puis tout réparer, mais tout dépend de vous.
 Sur des doutes nombreux il me faut satisfaire.
 Je n'accepterai point une grâce précaire.
 Je veux.... On vient.

Isolan s'approche de Géraldin, et recule en apercevant Buttler. Buttler en voyant Isolan, veut s'éloigner.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ISOLAN.

GERALDIN à Buttler, en le saisissant par la main, ainsi qu'Isolan.

Restez : rentré dans le devoir,
 Isolan, comme vous, a rempli mon espoir.

A Isolan.

Arraché par mes soins à la cause rebelle,
 Ainsi que vous, Buttler est un guerrier fidèle.

A tous deux.

Vous le voyez. Il est plus d'un chef en ces lieux
 Qui gémit de servir un soldat factieux.
 Mais chacun nourrissant une terreur secrète
 Dérobe à tous les yeux sa pensée inquiète,
 Espérant par l'exemple aux forfaits entraîné,
 S'il est plus violent, être moins soupçonné,

A Isolan.

Je connais de Buttler la valeur magnanime.
 Ferdinand le craignait, mais Ferdinand l'estime.
 Près d'un maître éclairé je serai son appui ;
 Des honneurs mérités se préparent pour lui.

Il a dès ce moment toute ma confiance ;
 Vous pouvez sans détour parler en sa présence,

ISOLAN.

Des complots de Wallstein, je vous viens avertir.
 Gallas, par Wallstein même, a su les découvrir.
 De cacher ses desseins perdant toute espérance,
 Wallstein a des Saxons embrassé l'alliance.
 Ils sont près de ces lieux, Seigneur, et cette nuit
 Leur secours dans Égra doit se voir introduit.
 Gallas les prévient. Déjà, sous sa conduite,
 Sans bruit, de notre armée il rassemble l'élite.
 Il saura la guider par des sentiers obscurs,
 Dans l'épaisse forêt qui vient border nos murs.
 Là, sous le double abri du silence et de l'ombre,
 Invisible, immobile il attend la nuit sombre
 Pour attaquer, surprendre, et disperser soudain
 Le nouvel allié qu'appelle ici Wallstein.
 Alfred retarde seul les projets qu'il médite ;
 Gallas le cherche, il veut l'entraîner à sa suite.
 Ils vont partir : quittez ce séjour dangereux :
 Redoutez les transports de Wallstein furieux,
 Qui, se voyant trahi par un ami qu'il aime,
 Voudra de l'Empereur se venger sur vous-même.

GERALDIN.

Il suffit : à l'instant je vais suivre Gallas.

A Butler et à Isolan.

Vous partez avec nous ?

BUTLER.

Nous ne partirons pas,

Seigneur ; la foule aveugle, aux excès entraînée,
Aisément par la cour peut être pardonnée.
Nous, longtemps de Wallstein instruments tous les deux,
Nous devons redouter un sort plus rigoureux.
C'est en vain qu'aujourd'hui, déguisant sa vengeance,
L'Empereur effrayé nous promet sa clémence,
Nous connaissons trop bien l'artifice des lois.
On les voit, limitant les vains pardons des rois,
A leurs engagements opposer leur justice,
Et dans le délateur poursuivre le complice.
Contre un destin pareil il faut nous garantir ;
Qu'un service éclatant prouve le repentir,
Que par nos propres mains, de notre erreur passée
La trace pour jamais disparaisse effacée.
Loin de nous de Gallas les plans insidieux,
A côté de Wallstein nous vous servirons mieux.

GERALDIN avec étonnement.

Butler !

BUTLER.

Dans le péril dont le poids nous menace,
Chacun peut employer ou la ruse ou l'audace,
Et choisir les moyens de témoigner sa foi
Et de sauver le prince et la patrie et soi
Je vous sers, si l'on veut se fier à mon zèle ;
Si l'on refuse, au Duc je resterai fidèle,
Prononcez. Le voici.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, WALLSTEIN, TERSKY, ILLO.

WALLSTEIN.

Géraldin en ces lieux !

A Géraldin.

Vous semez parmi nous des bruits séditieux,

GERALDIN.

Seigneur...

WALLSTEIN.

Vous abusez de ma bonté facile,

A Butler.

Je le sais. Qu'à l'instant il sorte de la ville,
Butler, et que par vous son départ soit hâté.

A Géraldin.

Allez.

Butler, Isolan et Géraldin sortent.

A Tersky.

Mon ordre en tout est-il exécuté ?

TERSKY.

Oui, Seigneur : et déjà vos messagers rapides
Appellent des Saxons les bandes intrépides.
Ils viendront cette nuit entourer nos remparts.
Les protestants cachés s'arment de toutes parts.
Les bannis que séduit l'espoir de la vengeance,
De ces murs qu'ils fuyaient, s'approchent en silence.
Le fer est dans leurs mains, la fureur dans leurs yeux.

ILLO.

De Thourn doit rassembler ses hussites nombreux.

Des cendres de leur maître implacables sectaires,
Et d'un culte proscrit martyrs héréditaires.

TERSKY.

Dans votre cause ainsi tout le peuple engagé...

Pendant ce dernier vers, Gallas entre. Tersky se tait en l'apercevant.

Wallstein fait signe à Illo et à Tersky de sortir.

Illo et Tersky sortent.

SCÈNE VII.

WALLSTEIN, GALLAS.

WALLSTEIN.

Approche, vieil appui de ton chef outragé :
J'ai reçu les serments, j'en accepte l'hommage,
Et je vais dès ce jour achever mon ouvrage.
Ami, je te connais. Brave au sein du danger,
Dans la nuit d'un complot tu crains de l'engager ;
Tu redoutes la cour. Ta timide prudence
Veut, même en conspirant, ménager l'apparence.
J'y consens. Si le ciel sourit à mes projets,
Tu viendras partager le fruit de mes succès.
A les voir s'écrouler si le sort me destine,
Je ne t'entraîne point dans ma vaste ruine.
Sur ma tombe muette abjure ton erreur,
Et d'un prince tremblant regagne la faveur :
Je n'exige de toi qu'un service facile.
Il est de mes guerriers dont l'esprit indocile
A mon juste courroux peut craindre de s'unir.
Pour un jour seulement il les faut contenir.
Tu le peux. Avec eux balance, tempore.

Je saurai cependant achever l'entreprise.
 Encore un mot. Alfred ignore mes desseins.
 Il faut associer ton fils à mes destins.
 Autrefois, tu le sais, par l'hymen de ma fille,
 Je voulais sur le trône élever ma famille,
 Et qu'unissant ma race à la race des rois,
 Aux peuples étonnés mon sang donnât des lois.
 Mais les temps sont changés. Ami, je vais moi-même
 A mes propres exploits devoir le diadème.
 Wallstein n'a plus besoin de secours empruntés,
 Et dédaigne l'appui des rois qu'il a domptés.
 Alfred aime Thécla; que son bras me seconde.
 Le courage en ce jour est le maître du monde.
 Parle donc à ton fils, cher Gallas, et dis-lui
 Ce que son bienfaiteur lui destine aujourd'hui.
 Je le vois qui s'approche et je vous laisse ensemble.

Wallstein sort.

SCÈNE VIII.

GALLAS, ALFRED.

Gallas reste quelque temps immobile sans regarder son fils, et avec un air de méditation et d'embarras.

ALFRED.

Pourquoi faut-il qu'un ordre en ce lieu nous rassemble ?
 Mon père, contre moi seriez-vous courroucé ?
 Déjà, dès mon retour votre accueil m'a glacé.
 Qu'ai-je donc fait ?

GALLAS.

Réponds. Tu vois l'armée entière

De la cour pour Wallstein affronter la colère.
Ses guerriers, tu le sais, veulent tous aujourd'hui
Le sauver avec eux, ou se perdre avec lui.

ALFRED.

Comme eux tous pour Wallstein je donnerais ma vie.
Oui, Seigneur, nous saurons, bravant la calomnie,
Contre ses ennemis défendre son honneur,
Et sur son innocence éclairer l'Empereur.

GALLAS.

L'éclairer ! insensé !

ALFRED.

Que prétendez-vous dire ?

GALLAS.

Quel magique pouvoir prolonge ton délire !
Il faut de ta raison rallumer le flambeau,
Et de tes yeux, mon fils, arracher le bandeau.
Écoute, et qu'entre nous tout mystère finisse.
De cet engagement connais-tu l'artifice ?

ALFRED, avec étonnement.

L'artifice !

GALLAS.

Ton cœur n'a conçu nuls soupçons ?

ALFRED, avec un étonnement toujours croissant.

Des soupçons !

GALLAS.

De Wallstein ici nous embrassons
Contre un prince irrité la douteuse querelle.

ALFRED.

Eh bien !

GALLAS.

Mais si Wallstein n'est plus qu'un chef rebelle,
Si foulant à ses pieds nos serments et le sien,
Il nous veut enlacer d'un indigne lien ?

ALFRED

Mon père...

GALLAS.

Oui, l'on nous trompe, et ce-guerrier coupable
Ourdit en ce jour même une trame exécration.
Le traître se dit prêt à nous abandonner.
Vers l'ennemi, mon fils, il veut nous entraîner.

ALFRED.

Loiu de vous, loiu de moi cette horrible imposture !
Non, Wallstein ne veut point nous conduire au parjure,
Il nous connaît trop bien. Tant de nobles guerriers
Pourraient-ils tout à coup profaner leurs lauriers !
Pour nous, comme pour lui, ce crime est impossible.

GALLAS.

Il se couvre à nos yeux d'un prétexte plausible.
Tout l'Empire, dit-il, a besoin de la paix.
Ferdinand la refuse aux vœux de ses sujets.
A céder à ces vœux il le faut donc contraindre.
Wallstein, cachant ainsi le but qu'il veut atteindre,
Trafiqne de la paix avec les ennemis.
Le sceptre de Bohême en doit être le prix.

ALFRED.

Quel horrible soupçon contre lui vous abuse !
C'est vous, c'est son ami, c'est Gallas qui l'accuse.

Tout mon sang se soulève à cette indignité.
Ah! Wallstein de nous deux avait mieux mérité.

GALLAS.

Ne parlons point de nous. Il s'agit de l'Empire,
Du prince, de l'État, contre qui l'on conspire.
Ferdinand devant nous frémit épouvanté.
On veut briser son trône antique et respecté,
Et que de ses honneurs l'Autriche dépouillée
Des mains de ses enfants languisse mutilée.
Par ce coupable espoir tous les choix sont dictés.
Le pouvoir est partout en proie aux révoltés.
Wallstein de leurs forfaits les paye ainsi d'avance.

ALFRED.

Mais vous-même, Seigneur, partagez sa puissance.
C'est par son choix, mon père....

GALLAS.

Il se croit sûr de moi.

ALFRED.

Arrêtez, chaque mot redouble mon effroi.
Mon père...

GALLAS.

Dès longtemps sa franchise outrageanté
M'a fait de ses desseins l'ouverture imprudente.
Il hésitait encor. Mais enfin cette nuit,
Si nous ne l'arrêtons, son projet s'accomplit.
Il m'a tout révélé, ses plans, ses artifices,
Ses secrets alliés, ses traités, ses complices.

ALFRED.

Vos discours sont pour moi couverts d'un voile épais.

Il vous a, dites-vous, confié ses projets :
 Mais, s'il l'eût fait, Seigneur, votre noble franchise
 Sans doute eût condamné sa coupable entreprise.
 Docile à vos avis, il vous eût écouté,
 Ou, si dans ses complots il avait persisté,
 Vous voyant l'ennemi de sa puissance impie,
 Vous aurait-il laissé la liberté, la vie?

GALLAS.

Oui, mon fils, j'ai lutté, j'ai blâmé son dessein.
 Je le croyais encor dans le crime incertain.
 Mais, lorsque enfin j'ai vu son audace inflexible,
 J'ai prescrit à ma bouche un silence pénible.
 Le péril était grand, le devoir a parlé.
 J'ai rempli ce devoir et j'ai dissimulé.

ALFRED.

Encor un coup, cessez. Contre un chef que j'honore
 Je ne vous ai pas cru, je vous crois moins encore,
 Quand c'est vous-même ici que vous calomniez.
 Les projets d'un ami vous seraient confiés ;
 Il viendrait, près de vous déposant tout mystère,
 Dans un cœur mal connu verser son ame entière,
 Il croirait sans péril vous pouvoir consulter,
 Et vous, pour le trahir auriez pu l'écouter !

GALLAS.

Je n'avais pas brigué sa triste confiance.

ALFRED.

Fallait-il le tromper par votre affreux silence ?

GALLAS.

Le crime perd ses droits à la sincérité.

ALFRED.

C'est à son propre cœur qu'on doit la vérité.

GALLAS.

Je pardonne aux transports d'une aveugle jeunesse.
Les moments nous sont chers. Écoute ; le temps presse.
Tu ne sais rien encor.

ALFRED.

Juste ciel ! je frémis.

Qu'allez-vous ajouter ?

GALLAS.

Prends cette lettre ; lis.

Il lui présente un papier.

Ma vie en cet instant dépend de ton silence.
Je me fie à ton cœur, le puis-je à ta prudence ?
Tu ne me réponds rien... J'en brave le danger.
Si mon fils me trahit, qu'aurais-je à ménager !

ALFRED.

Ciel ! qu'ai-je lu ! le jour s'obscurcit à ma vue !
Quoi ! le Duc déposé, condamné !

GALLAS.

Continue.

ALFRED.

Vous, mon père ! grands dieux ! vous, vous son succes-
[seur !

GALLAS.

Pour un instant, mon fils. Mais bientôt l'Empereur
Comme chef de l'armée envoie ici son frère.

Tu sais tout.

Il s'arrête et regarde Alfred, qui, plongé dans une profonde rêverie, ne
lui répond pas.

Je le vois. Ton courroux se modère.
 Ton cœur me rend justice, et ton aveugle effroi
 Se calme... Il faut choisir d'un rebelle ou de moi.
 J'ai détaché de lui les chefs de nos cohortes.
 Ces guerriers avec moi vont sortir de nos portes.
 Par de nouveaux serments je les ai tous liés.
 Les bons sont avertis, les méchants surveillés.

Alfred fait un mouvement d'horreur.

Mais ne te hâte pas de condamner ton père :
 J'eus longtemps pour Wallstein une amitié sincère,
 Et j'ai pour lui moi-même imploré Ferdinand :
 Le Monarque à l'exil borne son châtement.
 Il faut me suivre, Alfred. Ton cœur en vain balance.
 Ton père et ton devoir vaincront la résistance.
 Viens donc.

ALFRED, après un long silence, avec une indignation contenue, et avec noblesse.

A votre tour, écoutez votre fils.

Je ne sais quels succès vous vous êtes promis.
 Mais si vous avez cru que mon obéissance
 Viendrait à vos détours prêter son assistance,
 Et dans la perfidie avec vous s'engager,
 Vous connaissiez Alfred et l'auriez dû juger.
 Quiconque a sur mon cœur placé sa confiance
 Trouvera dans ce cœur sa juste récompense.
 Je puis de ses desseins devenir l'ennemi,
 Mais je ne puis jamais me feindre son ami.
 Le silence qui trompe est un lâche artifice :
 N'espérez pas qu'Alfred à ce point s'avilisse.

Wallstein me croit à lui. Sans lui rien déguiser,
 le dois ou le servir, ou le désabuser.
 Tous vos raisonnements ne sauraient me confondre.
 Je vais trouver le Duc, le sommer de répondre.
 L'interroger moi-même et savoir aujourd'hui
 Qui je dois croire enfin ou de vous ou de lui.

GALLAS.

Tu pourrais....

ALFRED.

Oui, Seigneur. En vain votre prière...

GALLAS.

Eh bien ! cours, malheureux ! va donc livrer ton père.
 Imole la nature à l'amour que ton cœur....

ALFRED.

Qu'est-il besoin d'amour quand il s'agit d'honneur !

GALLAS.

Qui t'arrête ? Poursuis ; achève ton ouvrage :
 De Wallstein contre moi cours allumer la rage.
 Vois ton père expirant comme un vil criminel,
 Et ton lit nuptial teint du sang paternel.

ALFRED, dans le plus violent désespoir.

Qu'as-tu dit !... Qu'as-tu fait !... ô trop coupable père !
 Tu nous as tous perdus... Et moi, que dois-je faire ?
 Pourquoi t'enveloppant de replis tortueux
 Suivre, un poignard en main, ton ami malheureux ?
 N'as-tu pas reculé devant ta propre image ?
 Pardonne. Malgré moi, mon désespoir t'outrage.
 Nature, estime, amour, tout est perdu pour moi...
 Dieu ! quel soupçon nouveau s'élève contre toi ?

Le pouvoir de Wallstein sera ton héritage !
 Si cet indigne espoir... tu pâlis... ton visage...
 Malheureux que je suis, tout mon être est changé.
 Dans l'horreur du soupçon mon cœur est engagé.
 Ce misérable cœur, né pour la confiance,
 En vain autour de lui cherche encor l'innocence.

GALLAS.

J'entends du bruit. On vient. Mon fils, épargne-moi.
 Ma vie est en tes mains...

ALFRED.

Dissipez votre effroi.
 Sans pitié, sans remords, on m'a ravi la mienne.
 Il faut qu'Alfred pour vous se taise, se contienne.
 Il saisit la main de son père avec amertume et désespoir.

Eh bien ! Rassurez-vous. Vous verrez vos secrets
 Dans ma tombe bientôt renfermés pour jamais.
 Partez.

GALLAS.

Mon fils !

Thécla paraît au fond du théâtre avec Elise.

O ciel !

Thécla s'avance. Gallas sort après un moment d'hésitation.

SCÈNE IX.

ALFRED, THÉCLA, ÉLISE.

THÉCLA.

Avec impatience
 Thécla vous vient porter sa timide espérance.

De notre amour mon père avait paru surpris.
 De trouble et de terreur mes sens étaient remplis.
 Je déplorais déjà mon aveu trop sincère.
 Son front s'était voilé d'un nuage sévère,
 Et sa bouche inflexible avait longtemps vanté
 La grandeur qu'à Thécla destinait sa fierté.
 Déplorable grandeur qui m'aurait arrachée
 Au nœud qui, pour jamais, tient mon âme attachée.
 Je l'ai revu bientôt oubliant son courroux,
 Alfred, il m'a daigné parler d'un ton plus doux.
 Sa voix et ses regards respiraient la tendresse.
 Soit qu'il fût malgré lui touché de ma tristesse,
 Soit qu'un autre motif eût changé son dessein
 — Ton Alfred, m'a-t-il dit, peut mériter la main. —
 Tout mon cœur se ranime, et je suis accourue
 Pour goûter avec vous ma joie inattendue.
 Vous ne répondez pas...

ALFRED.

En cet affreux moment
 Ton cœur est le seul bien qui reste à ton amant.
 Thécla, fuyons ces lieux... il en est temps encore...
 On n'a point perverti cet être que j'adore...
 Thécla, ton cœur est vrai, noble, simple, ingénu,
 N'est-ce pas? Réponds-moi... tu n'as jamais connu
 Ni les détours honteux, ni la ruse perfide...
 Viens, viens dans un désert... suis la main qui te guide
 Crois-moi. Tu ne sais pas... le souffle des mortels
 Corrompt tout; des cœurs purs, fait des cœurs cri-
 L'innocence par eux séduite, profanée... {minels;

THECLA.

Quel effroi vous jetez dans mon âme étonnée !
 Que parlez-vous de fuite, et de crime et d'horreur ?
 Mon père, vous voyez, permet notre bonheur.
 Gallas...

ALFRED.

Ah ! chaque mot redouble ma misère.
 Pourquoi ta bouche ici nomme-t-elle mon père ?
 A ce funeste nom tout mon sang s'est troublé.
 Je le sens. Il faut fuir, ou tout est révélé.

Alfred sort.

SCÈNE X.

THÉCLA, ÉLISE.

THECLA.

Que peut-il vouloir dire, et quelle horreur l'agite ?
 Il me fuit : comment puis-je expliquer cette fuite ?
 Quels tourments, quels remords semblent le déchirer ?
 Parle-moi, que ta voix vienne me rassurer.
 Tu me tiens lieu de mère, et ta main protectrice
 De mon destin cruel adoucit l'injustice,
 Élise, dans ton soin j'ai versé mes douleurs,
 Et je n'ai plus que toi pour essuyer mes pleurs.

ÉLISE.

Ses discours ont porté dans mon âme tremblante
 Le même étonnement et la même épouvante.
 Si j'en crois mes soupçons, ce mystère fatal
 D'un grand événement doit être le signal.

J'ai vu de tous côtés nos troupes irritées.
On parle de rigueurs par la cour méditées,
On parle de complots avec les ennemis.
La discorde et la haine agitent les esprits.
On s'attroupe, on murmure, on menace. Immobile,
Le Duc à ces rumeurs oppose un front tranquille ;
Mais il est consumé par des ennuis secrets.

THECLA.

Un funèbre génie habite en ce palais.
Depuis que dans ces murs le Duc m'a rappelée,
Malgré moi, je me sens éperdue et troublée.
Je suis seule, sans force ; Alfred est loin de moi.
Alfred ! dans l'univers Thécla n'avait que toi !
Allons chercher Alfred ; va le trouver, Élise :
Qu'il revienne en ces lieux, qu'il parle, qu'il me dise
Quel malheur si subit a causé sa douleur.
Hélas ! souffrir ensemble est un dernier bonheur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

WALLSTEIN, seul, et se promenant à grands pas.

Eh quoi ! c'en est donc fait... du sort inexorable,
L'arrêt est prononcé... l'arrêt irrévocable !
Vers la rébellion son invisible bras
A, presque à mon inçu, précipité mes pas.
Ce n'était ce matin qu'une vague pensée,
Et ce soir, malgré moi, tout à coup annoncée,
Elle éclate au dehors, et d'un bruit menaçant
Va porter l'épouvante au cœur de Ferdinand.
Le ciel m'en est témoin. Jamais au fond de l'âme
Je ne voulus ourdir cette coupable trame.
A mon gré de l'Empire agiter les destins,
Tenir d'un maître ingrat le sort entre mes mains,
Pouvant la lui ravir, lui laisser la puissance,
Flattait de ma fierté la superbe imprudence.
J'aimais, sans m'en servir, à sentir mon pouvoir,
Je voyais près de moi le sentier du devoir,
Encore ouvert ! soudain un mur d'airain s'élève,
Le projet si confus, il faut que je l'achève.

Tout m'accuse, tout vient déposer contre moi.
Plus je fus innocent, plus suspecte est ma foi.
Ce qu'a pu me dicter la fougue, la colère,
La confiance aveugle ou l'ardeur téméraire,
Les désirs fugitifs, errants dans mon esprit,
Ce qu'au hasard j'ai fait, ce qu'au hasard j'ai dit,
Parait un plan, s'unit, se combine, s'entasse,
Et formant de soupçons une invincible masse,
Obscurcit le passé, subjugue l'avenir,
Semble prouver le crime et force à l'accomplir!

SCÈNE II.**WALLSTEIN, TERSKY.****TERSKY.**

L'Envoyé suédois vous demande audience.

WALLSTEIN.

Ah! combien l'écouter me fait de violence,
Et qu'il m'est dur de voir cet étranger hautain
M'offrir comme un bienfait un secours incertain,
Me vendre chèrement sa douteuse assistance,
Prétendre, en m'offensant, à ma reconnaissance,
Calculer à loisir nos dangers, nos besoins,
Et s'applaudir des maux dont ses yeux sont témoins,
Espérant, si le ciel me trompe en cette lutte,
Comme de mes succès, profiter de ma chute!

TERSKY.

Eh! laissez-lui, Seigneur, s'il sert à vos projets,
Son espoir, ses calculs et ses motifs secrets!

Il saura mal, peut-être, en son âpre franchise,
 Ambassadeur guerrier, vous cacher sa surprise.
 Dès l'enfance asservi par un vain préjugé,
 Harald de vos desseins souvent a mal jugé.
 Son cœur, pour le héros que chérit sa patrie,
 Porta le dévotement jusqu'à l'idolâtrie,
 Et, plein du souvenir d'un monarque adoré,
 Dans tous les souverains voit un objet sacré.
 De Gustave, à ses yeux, l'éclat les environne,
 Dans Ferdinand lui-même il respecte le trône.
 Mais d'un agent aveugle et d'un obscur soldat
 Dédaignez le suffrage, et songez à l'État.
 Votre gloire par lui ne peut être blessée ;
 Il n'est qu'un instrument ; qu'importe sa pensée ?

WALLSTEIN.

Va. Je t'entends. Plus fier et plus heureux que moi,
 Fidèle à son pays et fidèle à son Roi,
 Harald au fond du cœur nous méprise peut-être.
 En m'unissant à lui, je lui parais un traître.

Après un silence.

Que porte le traité qu'il me vient présenter ?

TERSKY.

Si vous-même aujourd'hui vous daignez l'accepter,
 Si la triple alliance est par vous confirmée,
 Richelieu vous promet de solder votre armée,
 Et Bannier à votre aide envoie un corps nombreux.

WALLSTEIN, avec amertume et défiance.

Eh quoi ! ces étrangers n'exigent rien pour eux ?

Tersky se tait.

Réponds.

TERSKY.

Vos longs retards leur ont fait quelque ombrage.
Il faut de votre foi leur accorder un gage.

WALLSTEIN.

Quel est-il ?

TERSKY.

Je l'ignore. Harald veut en ce jour
Sur ce point, à vous seul s'expliquer sans détour,

WALLSTEIN.

Un gage ! Il m'ose ainsi montrer sa défiance !
Tout mon cœur contre lui se révolte d'avance.

Après un silence et avec effort.

N'importe... il peut venir.

Tersky sort.

Je sens rougir mon front.

Apprends-moi donc, ô sort ! à porter cet affront !
Tu me tiens malgré moi sous ton joug despotique,
J'obéis en esclave à ta loi tyrannique,
Mais cette loi de fer indigna ma fierté.
Ah ! sévère est l'aspect de la nécessité.

SCÈNE III.

WALLSTEIN, HARALD.

WALLSTEIN, avec un embarras qu'il cherche à cacher.

Vous venez de la part d'un sage et d'un grand homme*.
J'honore en vous son choix. C'est Harald qu'on vous
[nomme...

HARALD.

Oui, Seigneur.

* (1) sensuel.

WALLSTEIN.

WALLSTEIN.

Votre nom ne m'est pas inconnu.

HARALD.

Ce nom jusques à vous peut être parvenu.
Près du Roi, qu'à Lutzen frappa la mort cruelle,
Autant que je l'ai pu, j'ai signalé mon zèle.

WALLSTEIN.

Sans doute. Il m'en souvient. Pour venger son trépas,
Votre ardente valeur s'acharna sur mes pas.
Vous me surprîtes seul ; l'attaque était soudaine :
A vos guerriers nombreux j'échappai, mais à peine.

HARALD.

Je suis fier d'avoir vu, par un sort glorieux,
Reculer un instant un héros si fameux.

WALLSTEIN.

Votre main fit tomber mon casque de ma tête.

HARALD.

Pour vous, par cette main, la couronne s'apprête.

WALLSTEIN.

Vos pouvoirs ?

HARALD.

Les voici.

Il lui remet une lettre, et, après un moment de silence pendant lequel
Wallstein lit, il continue d'un ton froid et contenu.

Mais avant de finir,

Que de points importants il nous faut éclaircir !

Wallstein lui fait signe de s'asseoir. Ils s'asseyent tous les deux.

WALLSTEIN, après avoir lu.

Votre maître avec moi bannit tout artifice.

Pour monter sur le trône il m'offre son service.

Et croit, par ce secours à ma grandeur prêté,
Du Roi que vous pleurez remplir la volonté.

HARALD.

Il est vrai. Ce grand Roi, durant sa noble vie,
Toujours de son suffrage honora le génie,
Et se plut, devant tous, à louer vos exploits.
A régner, disait-il, les héros ont des droits.

WALLSTEIN.

Lui-même eut seul le droit de tenir ce langage.

En prenant tout à coup le ton de la plus grande confiance.

Harald, nous poursuivons un commun avantage.
Ennemi généreux, Wallstein, plus d'une fois,
A d'un péril pressant sauvé les Suédois.
Souvent de mes guerriers j'arrêtai la furie.
Vos bataillons épars aux champs de Franconie,
Me durent, vers Gustave, un facile retour...
De là vient contre moi la haine de la cour.
Formons donc désormais une étroite alliance,
Et qu'entre nous enfin règne la confiance.

HARALD, froidement.

Seigneur, la confiance est l'ouvrage du temps,
Et déjà nous traitons sans fruit depuis deux ans.

WALLSTEIN, avec embarras.

Je vois dans ce discours un soupçon que j'excuse.
Contraint par l'injustice à descendre à la ruse,
Entraîné malgré moi... dominé par le sort...
Je... trahis l'Empereur... je pourrais sans remords
Tromper un ennemi comme je trompe un maître..
Répondez... c'est ainsi que me jugeant peut-être...

HARALD, toujours plus froidement.

Le chancelier, Seigneur, a daigné me charger
De traiter avec vous et non de vous juger.

WALLSTEIN.

Ferdinand me poursuit. Sa noire ingratitude
S'est fait de m'offenser une constante étude ;
Deux fois à ses serments je me suis confié,
Je me suis vu deux fois proscrit, sacrifié.
Il m'outrage innocent : qu'il me craigne rebelle.
Tout de le devenir me fait la loi cruelle,
Ma gloire, mon honneur, mes droits, ma sûreté :
Si je trahis enfin, c'est par nécessité.

HARALD.

Je le crois. Autrement, qui pourrait s'y résoudre ?

Après un silence.

Mais ce n'est point à nous de blâmer ou d'absoudre.
A vos secrets motifs nous sommes étrangers,
Seigneur : vous connaissez vos devoirs, vos dangers.
C'est à vous de juger quel dessein vous anime,
Si l'entreprise est juste ou bien illégitime ;
Pour nous, à force ouverte ici nous combattons.
Une occasion s'offre, et nous en profitons.
Ainsi donc, si tous deux, sûrs enfin l'un de l'autre...

WALLSTEIN.

Eh bien, qu'exigez-vous ? et quel doute est le vôtre ?
Votre maître peut tout. Voici l'instant fatal.
Je suis prêt. Il n'a plus qu'à donner le signal,
Qui l'arrête ?

HARALD.

Seigneur, vos exploits, votre gloire,
Les palmes, dont cent fois vous ceignit la victoire,
Mansfeld vaincu par vous, et Tilly surpassé,
Le Danois fugitif, de l'Empire chassé,
Par un soudain prodige une invincible armée
Tout à coup et d'un signe à votre voix formée,
Tous ces faits sont présents à notre souvenir :
Cependant...

Il hésite.

WALLSTEIN, avec impatience.

Cependant ?

HARALD.

S'il en faut convenir,

Nous pensons...

Il s'arrête encore.

WALLSTEIN, vivement.

Finissez un détour inutile.

HARALD.

Nous pensons, pardonnez, qu'il est moins difficile
De rassembler d'un mot, d'entraîner aux combats,
A la mort, des milliers d'intrépides soldats,
Que d'en conduire un seul... Excusez ma franchise.

Il s'arrête de nouveau.

WALLSTEIN.

Achievez.

HARALD.

A fausser la foi qu'il a promise.

WALLSTEIN, après un mouvement violent qu'il contient, et d'un ton
calme et indifférent, en apparence.

Suédois, protestant, l'on doit penser ainsi.

Par un zèle sincère entraîné jusqu'ici,
 Chacun de vos guerriers, armé pour sa croyance,
 Fait avec le ciel même une auguste alliance,
 Combat pour son pays, pour son Dieu, pour sa foi,
 Et marche, encore guidé par l'ombre de son Roi.
 Mais d'un culte ébranlé défenseurs mercenaires,
 Mes soldats, rassemblés des rives étrangères,
 Sont un amas confus de mille nations,
 Soulevé par le trouble et les séditions.
 Les uns, du fond du Nord, viennent pour le pillage.
 D'autres ont vu le jour dans cette Ile sauvage
 Où le peuple sans frein, foulant aux pieds les lois,
 Se plait à mépriser la majesté des Rois.
 Quelques-uns dans la Gaule ont reçu la naissance,
 Et dans les factions nourris dès leur enfance,
 Proscrits ou fugitifs, ils cherchent en ce lieu
 L'impunité qu'ailleurs leur ravit Richelieu.
 D'autres sont accourus des champs de l'Italie.
 Tous n'ont que leurs drapeaux pour Dieu et pour patrie.
 A leur seul intérêt consacrant leur valeur,
 Ils servent ma fortune, et non pas l'Empereur.
 Des serments oubliés n'ont rien qui les arrête.
 Qui veut régner sur eux doit marcher à leur tête.
 Jamais, devant un front dépouillé de lauriers,
 L'on ne verra fléchir l'orgueil de mes guerriers ;
 Et tous, de Ferdinand abjurant la mémoire,
 N'attendent que de moi leur grandeur et leur gloire,
 Voulez-vous un garant de leur fidélité ?
 Lisez l'engagement que leur zèle a dicté.

Il remet à Harald l'engagement signé par les généraux

HARALD, après l'avoir lu.

Je me rends, et je vais m'expliquer sans mystère.
 Je puis conclure un pacte à tous deux salutaire,
 Seigneur, vous accorder le secours le plus prompt
 Et du bandeau royal décorer votre front.
 Je le puis d'un seul mot : mais, par ce traité même,
 Telle est du Chancelier la volonté suprême,
 Il faut que, nous prouvant votre sincérité,
 Entre nous tout soupçon soit par vous écarté.

WALLSTEIN.

Comment ?

HARALD.

Bientôt l'Autriche, un instant ébranlée,
 Dirigera sur vous sa force rassemblée.
 Prévenez sa vengeance, et jusqu'en ses États
 Conduisez sans retard vos valeureux soldats.
 Détournez loin d'ici l'orage qui s'apprête.
 Allez de l'Allemagne achever la conquête.
 La Bohême est soumise à votre autorité :
 Que ses forts, en nos mains, soient gages du traité,
 Jusqu'au jour où la paix, notre commun ouvrage,
 Nous aura de l'Empire assuré le partage.
 Notre appui, nos secours, nos bras sont à ce prix.
 Prononcez à présent. Mes ordres sont remplis.
 Au nom du Chancelier, votre allié, mon maître,
 Pour Roi, dès aujourd'hui, je vous puis reconnaître.

WALLSTEIN, avec une indignation contenue, mais à laquelle il se livre
 par degrés.

Harald, je vous écoute, et je crois m'abuser. —
 Quel indigne traité m'osez-vous proposer

Pour prix de vos secours, vous céder mes provinces !
 Tout chargé de vos fers, m'asseoir parmi nos Princes,
 Abandonner mon peuple, et pour premiers bienfaits
 Permettre à l'étranger d'opprimer mes sujets !
 A tant d'abaissement si je pouvais souscrire,
 De quel œil, justes dieux, verraient-ils mon empire !
 De quel œil verraient-ils un monarque avili,
 Les placer lâchement sous le joug ennemi !
 Je prétends qu'à mes lois la Bohême obéisse,
 Mais j'étendrai sur elle une main protectrice :
 Je n'y veux commander que pour la mieux servir,
 Et Ferdinand ni vous n'oserez l'envahir.
 Je vois trop vos projets. Tour à tour nous abattre,
 Par des traités adroits conquérir sans combattre,
 Sur nos divisions fonder votre pouvoir,
 Et nous accabler tous, oui, voilà votre espoir.

HARALD.

Ces transports imprévus excitent ma surprise ;
 Mais j'y vais, sans courroux, répondre avec franchise.
 Appelés par les cris des peuples opprimés,
 Pour défendre leurs droits, nos bras se sont armés.
 Nous avons traversé l'orageuse Baltique :
 Notre sang a fondé la liberté publique.
 Le Germain nous doit tout. Mais il voudrait bannir
 De nos bienfaits passés l'importun souvenir.
 Il voit avec envie, au sein de l'Allemagne,
 Nos guerriers, que partout la victoire accompagne.
 Au fond de nos forêts il nous veut renvoyer.
 Un peu d'or, à ses yeux, suffit pour nous payer.

Nous n'accepterons point cet indigne salaire,
Notre Prince a péri sur la terre étrangère ;
Nous voulons de sa cendre assurer les honneurs,
Et rester citoyens où nous fûmes vainqueurs.
Et qui nous dit qu'un jour, trompant notre espérance,
Vous-même ne rompiez une courte alliance,
Et grâce à nos efforts, vainqueur de Ferdinand,
Ne tourniez contre nous votre pouvoir naissant ?
Je parle sans détour. De notre confiance
La Bohême en nos mains doit être l'assurance.
Mais nos secours alors, secondant votre bras,
Pourront sous votre joug mettre d'autres États ;
Et nous consentirons qu'un échange facile
Rende, pour tous les deux, notre victoire utile.

WALLSTEIN.

J'ai conquis mes États: je les saurai garder.
Après du Chancelier retournez sans tarder.
Portez-lui ma réponse. A cet opprobre insigne
Il s'est en vain flatté que Wallstein se résigne.
Je ne livrerai point mon pays malheureux
Pour en tenir de vous quelques débris honteux.
Non. Non. Jamais.

HARALD.

Seigneur, je vois avec estime
Ces éclats d'un courroux peut-être magnanime.
Au scrupule tardif qui vous vient retenir,
Avant de conspirer il fallait réfléchir.
Qui prétend usurper la grandeur souveraine
En doit payer le prix au destin qui l'entraîne.

De vos propres succès vous êtes l'ennemi.
Le devoir ne se peut accomplir à demi.

Harald sort.

WALLSTEIN, après un assez long silence, pendant lequel il suit Hevli
des yeux jusqu'à sa sortie.

Voilà ces alliés dont on vantait le zèle !
Qu'aisément se trahit leur amitié cruelle !
S'ils m'offrent leur secours, c'est pour me dépouiller :
De mes propres États ils veulent m'exiler.
Ah ! que plutôt cent fois tout mon espoir s'éroule !
Que plutôt tout mon sang en longs torrents s'éroule,
Avant que l'étranger, par Wallstein déchaîné,
Profane insolemment le sol où je suis né !

Illo entre précipitamment.

SCÈNE IV.

WALLSTEIN, ILLO, ENSUITE TERSKY.

WALLSTEIN.

Illo, que voulez-vous ?

ILLO.

Tersky vers vous m'envoie :

A des troubles soudains votre armée est en proie.
De mouvements confus vos soldats agités
Promènent au hasard des regards irrités.
Leurs nombreux bataillons, entre eux d'intelligence,
Armés, d'un air farouche et d'un profond silence,
Auprès de leurs drapeaux courent se réunir.
A des ordres secrets tous semblent obéir.
Ondirait au combat que chacun se dispose,

Nous tentons vainement d'en pénétrer la cause,
Aucun ne veut nous suivre, aucun ne veut parler.

WALLSTEIN.

Qui donc à mon insu les a pu rassembler?
Où sont leurs généraux ?

ILLO.

En ce désordre extrême

Je croyais les trouver en votre palais même.
Butler, le seul Butler, secondant nos efforts,
Des soldats avec nous apaise les transports.
Nous avons admiré son crédit salutaire.
Il parle aux plus mutins, les flatte, les modère.
Un regard, un coup d'œil les ramène au devoir.

WALLSTEIN.

Et d'où vient que sur eux il a tant de pouvoir ?

ILLO.

Nous l'ignorons, Seigneur, mais ce guerrier fidèle
Dans ce péril subit nous a prouvé son zèle.

WALLSTEIN.

Gallas ?

ILLO.

Partout en vain nos regards l'ont cherché.
Ce timide vieillard est en fuite ou caché.

WALLSTEIN.

Se pourrait-il ?... mais non. Et vos propres cohortes ?

ILLO.

De la ville, Seigneur, elles gardent les portes.

WALLSTEIN

Les soldats de Murray ?

WALLSTEIN.

ILLO.

Veillent sur les remparts.

WALLSTEIN.

Les Flamands, les Wallons ?

ILLO.

Près de leurs étendards,

Sur la place attroupés ils restent immobiles.

WALLSTEIN.

Allez. De mes guerriers ce sont les moins dociles.

De la cour en secret leur chef est l'instrument.

Que le corps de Buttler les dissipe à l'instant.

Illo sort par un des côtés. Dans le même moment Tersky entre par le côté opposé.

TERSKY.

Avez-vous ordonné que les Houlans partissent ?

WALLSTEIN.

Je n'ai rien ordonné.

TERSKY.

Seigneur, ils nous trahissent.

Les postes avancés sont délaissés par eux.

A peine on voit encor leurs escadrons nombreux

Qui, suivant loin d'Egra leur rapide carrière,

Rejettent derrière eux des torrents de poussière.

WALLSTEIN.

Palfy qui les commande ?

TERSKY.

Eh ! ne savez-vous pas ?

Vers Tabor, par votre ordre, il a porté ses pas.

WALLSTEIN.

Par mon ordre ! Percions ce mystère coupable.

Viens, suis-moi.

Il veut sortir avec Tersky. Illo rentre.

ILLO.

Trahison ! perfidie exécration !

WALLSTEIN.

Que dis-tu ?

ILLO.

Les mutins refusent d'obéir,
Seigneur ; tous mes efforts n'ont pu les contenir.
Ils déclarent Gallas seul chef de cette armée.

WALLSTEIN.

Gallas !

TERSKY.

Ciel !

ILLO.

Sa puissance est partout proclamée.

TERSKY.

Le traître !

Wallstein se couvre le visage de ses mains, et se laisse tomber dans un fauteuil.

ILLO.

Il a lui-même, en partant de ces lieux,
Montré de l'Empereur l'ordre mystérieux.
La révolte par lui préparée et conduite...

WALLSTEIN, avec anxiété.

Alfred ?

ILLO.

Sans doute Alfred l'a suivi dans sa fuite.
Ensemble ils ont tramé ce perfide dessein.

TERSKY.

Ah ! mon pressentiment n'était que trop certain !

Seigneur, si, repoussant une aveugle tendresse...

WALLSTEIN, avec désespoir.

Gallas! Alfred! grands Dieux!... Étouffons ma faiblesse.

En se levant, et d'un ton ferme.

Amis! c'est pour moi seul que ce jour est affreux.

Loin de vous tout effroi. Nos efforts généreux

Sont en vain traversés par un ami coupable.

Voyez... j'ai surmonté la douleur qui m'accable.

Le trait qui m'a percé ne m'affaiblira pas :

Il a doublé plutôt la force de mon bras.

Je tournerai contre eux ce trait qui me déchire.

Oui; je les veux punir de l'avoir pu séduire.

Ils païront les tourments qu'ils me font éprouver,

D'un appui, dans l'ingrat, ils ont cru me priver;

Mais son crime a rendu ma victoire infaillible,

Et le lion blessé n'en est que plus terrible.

Il veut sortir avec Illo et Tetsky.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, THÉCLA, ELISE.

THÉCLA, effrayée.

Mon père!

WALLSTEIN.

Malheureuse! ah! que veux-tu de moi?

A quel traître, à quel lâche as-tu donné ta foi!

Gallas nous a trahis; Alfred est son complice :

Alfred a partagé son horrible artifice.

Laisse-moi.

Pendant ces vers de Wallstein, Illo sort.

THÉCLA.

Dans ce crime Alfred n'a point trempé.
Jamais, jamais Alfred ne vous aurait trompé ;
Jamais sans me revoir il ne m'aurait quittée :
J'en atteste le ciel.

ILLO, rentrant, à Wallstein.

Toujours plus irritée
La foule des mutins...

WALLSTEIN.

Je les vais disperser.
Ne tardons plus, allons.

Wallstein sort. Illo et Tersky le suivent.

SCÈNE VI.

THÉCLA, ÉLISE.

THÉCLA.

Qu'ose t-on m'annoncer ?

Alfred, me disent-ils, est un traître, un parjure.
De ces bruits odieux je connais l'imposture.
Ce n'est pas là ma crainte : et mon cœur rassuré
Par ces affreux soupçons ne peut être égaré.
Mais d'où vient qu'il nous fuit !... Si son père l'abuse,
Si lui-même est trompé... si quelque indigne ruse...
De cette obscurité ne me puis-je affranchir ?
Grand Dieu ! sur son destin daigne enfin m'éclaircir !
J'ignore tout, hélas ! tout, hors son innocence.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED.

THECLA, s'élançant vers Alfred.

Alfred... c'est toi... le ciel m'a rendu ta présence.

Elle s'appuie sur le bras d'Alfred, et s'arrête, ne pouvant parler.

De mon saisissement je ne puis revenir...

Alfred... ils l'accusaient de tromper... de trahir...

Que ne soupçonnait pas leur fureur insensée!...

J'ai rejeté bien loin leur coupable pensée.

Thécla pas un instant de ton cœur n'a douté.

En se remettant, et avec plus de calme.

Je ne sais quel tumulte a soudain éclaté.

Des factieux, dit-on, répandus dans l'armée

L'agitaient. Mais peut-être elle est déjà calmée.

Mon père à leurs regards vient de se présenter :

A son ordre, à sa voix nul ne peut résister.

De te revoir ici quelle sera sa joie!

Cher Alfred, c'est un Dieu qui vers nous te renvoie.

Je retrouve avec toi l'espoir et le bonheur.

ALFRED.

Il n'en est plus : dissipe une trop douce erreur.

Ton amant, ton Alfred n'est que le fils d'un traître.

Honteux à tous les yeux je voulais disparaître,

Loin de ce lieu fatal chercher un prompt trépas,

Je parlais. Tout à coup j'apprends que nos soldats,

Par mon père excités, o comble de misère!

Non loin de ce palais, s'arment contre ton père.

Je ressaisis ma force et viens le secourir.

Te revoir, te quitter, le sauver et mourir.

Adieu.

Il sort avec impétuosité.

THÉCLA.

Non, je te suis.

Elle veut sortir.

SCÈNE VIII.

THÉCLA, ÉLISE.

ÉLISE, en retenant Thécla.

Quel effroi vous égare !

N'affrontez pas, Madame, une foule barbare.

Le Duc a sur l'armée un absolu pouvoir.

Vous la verrez bientôt, rentrant dans le devoir,

Et confuse et soumise, à l'envi reconnaître

Un chef qui fut toujours son sauveur et son maître.

THÉCLA.

Va, tu combats en vain mon noir pressentiment,

Elise ; si l'espoir me ranime un moment,

Bientôt il disparaît, et la nuit plus épaisse

Redouble dans mon sein le tourment qui m'opprime.

Tout est perdu. Ce jour ne sépare-t-il pas

La fille de Wallstein et le fils de Gallas ?

Entre nos deux maisons la guerre est déclarée.

Pour jamais contre nous leur haine est conjurée.

O toi, dont les regards contemplant tes enfants,

Toi qui daignas sourire à leurs feux innocents,

Prends pitié de la fille en un lieu si funeste,

O ma mère, et du haut de ton séjour céleste,

Contre un destin cruel qui nous frappe aujourd'hui,

Que ton bras nous protège et nous serve d'appui.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉCLA, ÉLISE.

THÉCLA.

Nul ne vient. Chaque instant accroit mon épouvante.
J'erre dans ce palais, solitaire et tremblante.
Des soldats, disait-on, les transports sont calmés.
Ces transports tout à coup seraient-ils rallumés ?
Retenue en ces lieux par un ordre sévère,
Je frémis pour Alfred, je frémis pour mon père.
C'est pour m'accabler mieux du poids de la douleur
Que le sort me berça d'un rêve de bonheur.
Comme il nous a trompés ! quels lugubres présages
Président à ces nœuds, formés dans les orages !
Les plus doux sentiments sont des pièges cruels
Que tend la destinée aux malheureux mortels.
De l'âpre ambition les décrets redoutables
Sur nos vœux innocents frappent impitoyables.
Son pouvoir ennemi se nourrit de nos pleurs.
Le monde est sans amour et sans pitié les cœurs.
Il faut fuir cette terre où l'âme est opprimée.
J'ai connu le bonheur : j'aimai, je fus aimée.

C'est assez. Dieu clément, termine mon destin,
Et rappelle bientôt ton enfant dans ton sein!

Illo paraît avec des soldats.

Illo!... c'est vous.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ILLO.

ILLO, à ses soldats.

Soldats, veillez à cette porte.

Et que nul étranger n'y pénètre ou n'en sorte.

THECLA.

Illo! que fait mon père?

ILLO.

Il parlait aux mutins.

On voyait s'adoucir leurs esprits incertains,
Madame; mais remplis d'un imprudent courage,
Les soldats de Buttler ont rallumé leur rage :
Ils ont, de l'Empereur déchirant les drapeaux,
Arboré de Wallstein les étendards nouveaux
Que nous tenions cachés, et qui devaient paraître
Quand, dans les murs d'Egra, le Duc serait le maître.
De colère aussitôt les cœurs se sont émus ;
Nos cris, nos désaveux ont été superflus.
Une troupe d'amis, près du Duc rassemblée,
Soutient des factieux l'attaque redoublée.
Craignant que leur fureur ne pénètre en ces murs,
Wallstein envoie ici ses guerriers les plus surs,
Dont le zèle, écartant la horde conjurée,

De ce dernier asile au moins garde l'entrée.
 J'exécute son ordre et retourne à l'instant
 Vers ce héros trahi...

Tersky paraît avec Isolan, Buttler et d'autres officiers.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TERSKY.

TERSKY.

Wallstein est triomphant

De quelques insensés l'imprudence funeste
 Contre lui des soldats avait armé le reste.
 Au sein de la mêlée il s'est précipité.
 La colère brillait sur son front redouté.
 Il force à s'entr'ouvrir la foule qui l'obsède :
 Aux cris des révoltés le silence succède.
 Les cœurs, à son aspect, s'émeuvent tour à tour
 De doute, de frayeur, de respect et d'amour.
 Un corps seul lui résiste, et d'un sombre murmure
 Répète encor les mots de serment, de parjure,
 Du nom de Ferdinand fait retentir les cieux.
 Wallstein veut apaiser ces cris séditions.
 Il s'avance. D'un traitre on voit briller l'épée :
 Du sang de votre père elle eût été trempée,
 Sur lui le fer coupable était déjà levé.
 Soudain paraît Alfred : Alfred seul l'a sauvé.
 Alfred que de Gallas nous croyions le complice !

TRÉCLA.

Alfred ! Alfred ! mon cœur l'avait rendu justice.

TERSKY.

Il saisit d'un bras sûr le perfide assassin :
Il s'empare du glaive échappé de sa main.
Buttler, de nos dangers la cause involontaire,
Lui vient prêter alors un secours salutaire.
Nous perçons au milieu des mutins effrayés.
Ils abjurent leur crime, ils tombent à nos pieds.
Wallstein n'est entouré que de bandes loyales,
Qui, le servant d'un zèle et d'une ardeur égales,
Jusqu'au sein du palais dans leurs bras l'ont porté,
Avec des cris de joie et de fidélité.

THECLA.

Courons au-devant d'eux : grâce au destin prospère,
Je verrai dans Alfred le sauveur de mon père.

Thecla sort avec Tersky et tous les autres, excepté Buttler et Isolan

SCÈNE IV.

ISOLAN, BUTTLER.

ISOLAN.

Hé bien ! de tes efforts voilà donc tout le fruit !

BUTTLER.

De Wallstein, jusqu'au bout, l'ascendant nous poursuit.
Je croyais, que par moi la révolte allumée
A sa cause coupable arracherait l'armée,
Et qu'à tous les regards ses drapeaux arborés
Dessilleraient des yeux sur son crime éclairés.

ISOLAN.

Qui l'eût prévu qu'Alfred aurait pris sa défense ?

BUTTLER.

La fortune inconstante a trompé ma prudence :
J'ai dû servir Wallstein contre les révoltés,
Et calmer les transports par moi-même excités.

ISOLAN.

Demain, de nos complots la trame est découverte.
Demain l'aurore vient éclairer notre perte.

BUTTLER.

Nous la devancerons.

ISOLAN.

Quels projets sont les tiens ?

Réponds.

BUTTLER.

Pour perdre un traître il est mille moyens.

ISOLAN.

Quels sont-ils ?

BUTTLER.

Maintenant je ne puis t'en instruire.
Mais le rebelle en vain pense atteindre à l'Empire.
Déjà le précipice est creusé sous ses pas.

ISOLAN.

Que prétends-tu ?

BUTTLER.

Ce soir, ici, tu l'apprendras.

Silence, le voici.

SCÈNE V.

**LES PRÉCÉDENTS, WALLSTEIN, ALFRED, THÉCLA,
ÉLISE, ILLO, TERSKY, OFFICIERS, SOLDATS, PEUPLE.**

Wallstein en entrant tient Alfred et Thécla par la main; Thécla se place avec Élise d'un côté du théâtre, Alfred de l'autre, mais séparé du reste des officiers.

WALLSTEIN, aux officiers de sa suite.

La révolte est calmée.

Sous la loi du devoir j'ai fait rentrer l'armée.
Guerriers, de votre erreur perdons le souvenir.
J'aspire à vous défendre au lieu de vous punir.
Ainsi que moi jouets d'un monarque parjure,
Hâtez-vous de venger notre commune injure.
Ce peuple que l'Autriche opprima trop longtemps,
Délivrons-le des fers qu'ont forgés ses tyrans.
J'ai servi malgré moi leur fureur sanguinaire:
A force de succès j'ai cru finir la guerre;
J'ai cru que l'Empereur, raffermi par mon bras,
En vainqueur indulgent régirait ses États.
Vain espoir! Dans sa cour, d'insolence enivrée,
Je l'ai vu déchirer votre chartre sacrée,*
Prodiguer vos trésors à de vils favoris,
Jusqu'au sein de l'exil poursuivre les proscrits,
Et du prêtre de Rome esclave inexorable,
Désignant tour à tour, dans son zèle implacable,
Le père pour victime et le fils pour soldat,

* Ferdinand II, assis sur son trône, coupa avec des ciseaux la Lettre de majesté qui garantissait les privilèges de la Bohême.

Traîner l'un à la mort, traîner l'autre au combat. *
 J'ai vu de ce tyran l'aveugle intolérance
 Ravir à ses sujets jusqu'au droit du silence,
 Et ce peuple, au mépris des traités solennels,
 Par des chiens écumants chassé jusqu'aux autels. **
 Ce joug sera brisé, j'en atteste ma gloire.
 Et vous que j'ai cent fois conduits à la victoire,
 Vous, soldats, pour quel maître avons-nous combattu ?
 Pour un prince énervé, sans force et sans vertu,
 Qui, tremblant dans le cloître où languit sa faiblesse,
 D'un œil sombre et jaloux nous contemple sans cesse.
 Où sont les ennemis que mon bras n'ait domptés ?
 Est-il quelque torrent qui nous ait arrêtés,
 Quelque roc escarpé, quelque forêt obscure,
 Quelque obstacle, créé par l'art ou la nature,
 Que nos hardis efforts n'aient contraint à fléchir ?
 Et c'est nous maintenant qu'on parle de punir !
 Nous, dont rien n'a lassé la longue obéissance !
 Contre nous, tout à coup on feint la défiance,
 Et sur l'empire entier l'on nous veut disperser,
 Pour se mieux affranchir de nous récompenser.
 Eh quoi donc ! aux dangers livrant notre jeunesse,
 Nous avons combattu, souffert, lutté sans cesse,
 De nos yeux fatigués repoussé le repos,

* On forçait les Bohémiens à s'enrôler dans les armées impériales, et à porter ainsi les armes contre leur propre croyance.

** On prétend que les seigneurs catholiques de Bohême lançaient des chiens après les paysans pour les envoyer à la messe. Guerre de 50 ans. I. 105.

Bravé mille périls, supporté mille maux,
 Par le fer, par le feu, marqué notre carrière,
 Veillé dans le carnage et dormi sur la pierre,
 Et lorsqu'enfin la paix, fruit de notre valeur,
 Fait briller en ces lieux l'aurore du bonheur,
 Amis, de ses bienfaits on prétend nous exclure !
 Seuls, nous serions privés du repos qu'elle assure !
 (On veut que sans relâche, en d'éternels combats,
 Serviles instruments, nous cherchions le trépas !
 Lorsque loin des hasards ses prêtres l'applaudissent,
 Qu'importe à Ferdinand que ses soldats périssent ?
 A tout prix, l'un de l'autre il faut nous éloigner.
 La cour, sans crainte alors, nous pourra dédaigner.
 L'un recevra du glaive une mort inutile ;
 L'autre, pauvre, isolé, mendiant un asile,
 Peut-être ira mourir, de misère accablé,
 Au lieu même où son sang pour son prince a coulé.

UN SOLDAT.

Sauvez-nous, guidez-nous, prenez notre défense.
 Nous vous jurons respect, amour, obéissance.

UN AUTRE SOLDAT.

Meurent vos ennemis ! nous les poursuivrons tous.

UN TROISIÈME.

Nous ne reconnaissons d'autre maître que vous.

WALLSTEIN.

Et moi, je jure ici qu'ardent à vous défendre,
 Wallstein, dès cet instant, saura tout entreprendre.
 Le destin des héros qui m'ont donné leur foi
 Ne dépend désormais que du ciel et de moi.

Peuple, je détruirai votre indigne esclavage ;
 Vous aurez les honneurs dus à votre courage,
 Guerriers ; retirez-vous ; laissez-moi méditer
 Les desseins généreux prêts à s'exécuter.

A Illo et à Tersky.

Vous, demeurez tous deux, amis.

Tout le monde sort, excepté Illo, Tersky, Thécla, Elise et Alfred.

A Illo et à Tersky.

Ma confiance

S'en repose à présent sur votre vigilance.

A Illo.

Il faut rendre des chefs aux corps abandonnés.
 Que ces chefs, au plus tôt, soient par toi désignés.
 C'est dans les rangs obscurs, Illo, qu'il les faut prendre,
 Jusqu'au simple soldat ne crains pas de descendre :
 Consulte en les nommant leur courage et leur foi :
 Lorsqu'ils me devront tout, ils seront plus à moi :
 Fais surveiller aussi ces cuirassiers rebelles,
 Qui, seuls de mes guerriers, sont restés infidèles.
 Dans les murs de la ville ils sont encore épars.
 Va.

Illo sort.

A Tersky.

Tu sais qu'aujourd'hui j'attends sous nos remparts
 D'Arnim et des Saxons l'importante assistance ;
 Au-devant de leurs pas qu'un messenger s'avance,
 Et dès qu'ils paraîtront, que j'en sois averti.

Tersky sort.

SCÈNE VI.

WALLSTEIN, ALFRED, THÉCLA, ÉLISE.

WALLSTEIN, en prenant Alfred par la main.

Alfred, avec Gallas je t'avais cru parti :
J'ai méconnu ta foi. Tu m'as sauvé la vie :
Sois mon fils, à ton sort que Thécla soit unie.

ALFRED.

Un bonheur aussi grand ne m'est pas destiné :
A l'horreur des regrets pour jamais condamné,
Permettez, qu'expiant le crime de mon père,
Je cherche loin de vous la fin de ma misère.

THÉCLA.

Ciel !

ALFRED.

Gallas avec lui prétendait m'entraîner,
Il vous avait trahi, j'ai dû l'abandonner.
Par d'indignes complots il croyait vous surprendre.
Contre ces attentats mon bras dut vous défendre,
Je l'ai fait. Maintenant, je dois vous fuir tous deux.
Entre mon père et vous, doublement malheureux,
Dans l'un je vois un traître, et dans l'autre un rebelle.
Pardonnez ma franchise, à moi-même cruelle,
Et.....

WALLSTEIN.

Je t'excuse encore, Alfred, écoute-moi,
Je conçois quel scrupule ébranle ici ta foi.
Ton sort, jusqu'à ce jour, indulgent et tranquille,
Traçait à tes vertus une route facile.

Sous l'abei du devoir paisiblement rangé,
 Tu marchais d'un pas sûr, d'un cœur non partagé :
 Il n'en est plus ainsi. La route se divise.
 Le doute a pénétré dans ton âme indécise.
 Tu vois lutter entre eux, sous des noms différents,
 Devoirs contre devoirs, penchants contre penchants.
 Le destin, désormais juste envers le courage,
 Des antiques grandeurs veut un nouveau partage.
 Le monde est ébranlé sur ses vieux fondements.
 Le temps vient renverser les outrages du temps.
 D'un pouvoir passager, faibles dépositaires,
 Les rois vantent en vain leurs droits héréditaires.
 Les trônes écroulés tombent de toutes parts.
 Sur ces trônes brisés plantons nos étendards.
 A ce noble dessein la fortune conspire.
 Weymar, au bord du Mein, fonde un nouvel empire.
 Mansfeld eût échangé, sans un destin fatal,
 Le casque du guerrier contre un bandeau royal.
 L'étranger, qu'attiraient nos guerres intestines,
 Jette au milieu de nous de profondes racines.
 L'empire est déchiré. Notre fidélité
 Retarde en vain l'arrêt de la fatalité.
 Je marche donc au trône où son ordre m'entraîne.
 J'ai dirigé toujours ta jeunesse incertaine,
 Alfred....

ALFRED.

Tout est changé. Pour la première fois,
 Sans être convaincu, j'écoute votre voix,
 Seigneur ; que répondrai-je à ce nouveau langage ?

Ne tournez pas vers moi votre auguste visage,
Ces traits nobles et purs, ces regards pleins de feu,
Semblent me déclarer la volonté d'un Dieu.
Et comment tout à coup secouer leur puissance !
Tout mon être est encor dans votre dépendance,
Quand mon cœur déchiré la brise avec effort.
Seigneur, entendez-moi. Par quel soudain transport,
Souillant de vos exploits l'antique renommée,
Voulez-vous vers le crime entraîner votre armée,
Fonder votre pouvoir sur la rébellion,
Démentir votre gloire et flétrir votre nom ?
Wallstein finir ainsi son illustre carrière !

WALLSTEIN.

J'ai retardé longtemps un parti nécessaire,
Cher Alfred, et Wallstein, lent à se révolter,
A de la cour longtemps voulu tout supporter.
Mais rien de Ferdinand ne fléchit la vengeance.

ALFRED.

Laissez-moi lui porter, Seigneur, votre défense.
Permettez qu'à l'instant, volant auprès de lui,
Alfred, l'heureux Alfred devienne votre appui.
Je saurai, j'en suis sûr, le forcer à m'entendre.

WALLSTEIN.

Il n'est plus temps.

ALFRED.

Eh bien ! Seigneur, osez descendre
D'un rang où désormais vous ne pouvez rester,
Puisque par un forfait il le faut acheter.
Innocent, vertueux, environné de gloire,

Léguéz à l'avenir une illustre mémoire.
 Inscrit par la victoire aux fastes des héros,
 Wallstein a-t-il encor besoin d'exploits nouveaux ?
 Le plus grand des mortels, soyez-en le plus juste.
 Laissez-moi partager votre retraite auguste,
 Thécla vous y suivra. Couronnez notre amour,
 Oublions et l'envie et la haine et la cour.
 Étendez sur nous deux votre main paternelle ;
 Ah ! nous vous chérirons d'une ardeur si fidèle,
 Vous verrez vos enfants, heureux de vos bienfaits,
 Ne vivant que pour vous, ne vous quitter jamais.
 J'ai trop vu de combats, de meurtre et de carnage.
 Cette gloire sanglante a lassé mon courage,
 Et mon cœur a besoin de plus doux sentiments.
 Venez.

WALLSTEIN.

Je te l'ai dit, Alfred, il n'est plus temps.
 Wallstein a déjà fait le pas irréparable
 Et doit vivre en monarque ou périr en coupable.

ALFRED.

Eh bien ! puisqu'il le faut, suivez votre courroux.
 Vous êtes offensé, je le veux, vengez-vous.
 Mais de la trahison repoussez l'assistance,
 Tirez de l'Empereur une digne vengeance.
 Proclamez vos projets, sortez de ses États.
 Rendez-lui ses cités, ses trésors, ses soldats.
 Fort de votre nom seul, déclarez-lui la guerre ;
 Assez de combattants suivront votre bannière,
 Et moi-même à ce prix, Seigneur, je vous suivrai :

Tout en vous condamnant je vous imiterai.
Même au sein de l'erreur l'âme peut rester pure ;
Mais tromper, mais trahir, mais descendre au parjure...

WALLSTEIN, d'un air sombre, mais contenu.

La jeunesse imprudente en ses éclats fougueux,
Distribue au hasard des noms injurieux,
Et ne réfléchit pas, légère en ses murmures,
Qu'elle fait dans les cœurs de profondes blessures.
Que tenté-je, après tout, que n'aient fait les héros
Admirés des mortels en leurs heureux travaux ?
Le sceptre, de tout temps, fut conquis par l'audace.
Albert ainsi lui-même a raffermi sa race.
En détrônant Adolphe, il établit les droits
Qu'invoque Ferdinand pour nous donner des lois.
Pendant que nous parlons, franchissant la distance,
Mon nouvel allié vers nos remparts s'avance.
L'indulgente amitié t'a longtemps écoulé.
Décide maintenant. Le sort en est jeté.

Après un silence, et d'un ton plus doux.

Alfred, profite encor de ma reconnaissance.
De tes premiers refus je pardonne l'offense.
Etouffe un vain regret qui m'enlève ta foi.
Ton chef, ton vieux ami, Wallstein revient à toi.
Mes soins et mon amour, dès ta première enfance,
De tes exploits naissants furent la récompense.
Alfred! rappelle-toi cet hiver rigoureux,
Où sous Prague investi nous combattions tous deux,
Hélas! ton père et moi ! ta faible main glacée
Tenait avec effort ton enseigne pressée,

Que ton instinct guerrier ne voulait point quitter.
 Dans ma tente, aussitôt, Gallas te fit porter.
 Je te pris dans mes bras, et ma main caressante
 Rappela dans ton cœur la chaleur expirante.
 Pour toi, depuis ce temps, Wallstein a-t-il changé ?
 Je t'ai chéri toujours, accueilli, protégé.
 Des milliers de guerriers comblés de mes largesses
 Ont obtenu de moi des honneurs, des richesses.
 Mais je te réservais, Alfred, un autre prix.
 Tous m'étaient étrangers : toi seul étais mon fils.
 Va, ne me quitte pas. Cet effort impossible....

ALFRED.

Eh ! Seigneur ! mes serments, un devoir inflexible...
 Plaignez-moi : vous voyez mes pleurs, mon désespoir...

WALLSTEIN.

Ton cœur ne te dit point quel est ton vrai devoir !
 A ce cœur qui se tait, je vais le faire entendre.
 Nourrissant pour Gallas l'amitié la plus tendre,
 Sur sa fidélité je m'étais confié ;
 Maître de mes secrets, il m'a sacrifié.
 C'est lui, qui du de voir a brisé la barrière,
 Lui, qui me poursuivant de sa main meurtrière
 De l'erreur sur mes yeux a tissé le bandeau,
 Dans un sein qui l'aimait a plongé le couteau,
 Sous mes pas avec art a préparé l'abîme
 Et, pour mieux l'entraîner, caressé sa victime.
 C'est à toi maintenant d'expier ce forfait,
 Alfred : viens réparer ce que Gallas a fait.
 Reste ici. Loin d'un père et d'un ami parjure,

De mon cœur déchiré viens guérir la blessure.

ALFRED.

Où, mon père est coupable, et son fils malheureux
 Voudrait l'absoudre en vain de son crime honteux.
 Les forfaits dans ces murs s'entassent l'un sur l'autre.
 Il prend la main de Thecla avec l'expression de la plus vive douleur.
 Mais nous, Thécla, mais nous, quel crime est donc le
 [nôtre ?

Quels devoirs, quels serments avons-nous outragés ?
 Quels attentats sur nous doivent être vengés ?
 D'aucun de ces forfaits notre cœur n'est complice.
 Impitoyable sort ! quelle est donc ta justice ?
 Pourquoi ton bras sur nous vient-il s'appesantir ?
 Qu'avons-nous fait ?

WALLSTEIN, avec douceur.

Alfred !

ALFRED.

Non, je ne puis partir.

Mon âme subjuguée a ressaisi la doute ;
 Mon œil de la vertu n'aperçoit plus la route,
 Je sens de ma raison s'éteindre le flambeau ;
 De tous ceux que j'aimais je deviens le bourreau.
 Ma main brise un bonheur qu'un mot leur pourrait ren-
 [dre.

Dans le fond de mon cœur deux voix se font entendre.
 Tout est douteux, obscur Suis-je un être odieux,
 En refusant ce mot qui les rendrait heureux ?
 Oh qu'une voix du ciel descende sur la terre !
 Fais briller devant moi cette pure lumière

Qui par la vérité conduit à la vertu,
 Dieu puissant ! prends pitié d'un esprit éperdu !
 Ou toi.....

Il se jette aux pieds de Thécla.

Toi, que ce Dieu fit si pure et si belle,
 C'est à ton noble cœur que mon cœur en appelle.
 Thécla, de tout mon sort je m'en remets sur toi.
 Au nom de notre amour, j'interroge ta foi.
 Alfred, à ses serments devenant infidèle,
 Alfred, sur son pays levant sa main cruelle,
 Et préparant la honte et peut-être la mort
 D'un père criminel que son cœur plaint encor,
 D'un monarque abusé trompant la confiance,
 Dis ! pourras-tu l'aimer ? tu gardes le silence !
 Thécla, songe qu'un mot va fixer mon destin.
 Je n'interroge pas la fille de Wallstein,
 J'interroge d'Alfred la compagne chérie.
 Il s'agit du repos, de l'honneur de ma vie,
 De l'honneur des guerriers qui marchant sur mes pas,
 Se croiront vertueux en ne me quittant pas.

THÉCLA.

Alfred ! hélas !

ALFRED.

Arrête et suspends ta réponse.
 Réfléchis bien, avant que ta bouche prononce.
 Entre tous les devoirs ton cœur trop généreux
 Verrait-il le plus saint dans le plus douloureux !
 Ce n'est pas cet instinct, Thécla, qu'il faut en croire.
 Ne cherchons point, séduits par une vaine gloire,

D'un gigantesque effort la barbare fierté,
 Mais la simple vertu, mais la simple équité.
 Rappelle-toi pour moi les bienfaits de ton père,
 Combien à ce héros ma jeunesse fut chère :
 L'habitude, l'amour, la longue intimité,
 Et la reconnaissance et l'hospitalité,
 D'un souvenir sacré les profondes empreintes,
 Thécla, pour les mortels sont aussi des lois saintes.
 Décide.

THECLA.

De ton cœur l'arrêt s'est échappé.
 Ton premier mouvement ne peut t'avoir trompé.
 Ce qui t'a fait rougir, Alfred, doit être un crime.
 Va, quel que fût ton choix, injuste ou légitime,
 Thécla te garderait son amour et sa foi.
 Tu ne pourrais cesser d'être digne de moi,
 Du monde avec Alfred je braverais le blâme,
 Mais le remords jamais ne doit flétrir ton âme.
 Pars.

ALFRED.

Il faut le quitter !

THECLA.

Nos cœurs restent unis,
 Ne me plains pas. Mes maux seront bientôt finis.
 D'une faute étrangère il faut porter la peine.
 Pars, déroche ta tête au sort qui nous entraîne.
 Adieu.

Elle s'appuie sur Elise. Tersky entre et reste un moment dans l'enfoncement. Wallstein en l'apercevant, interrompt Thécla.

WALLSTEIN, à Alfred.

C'en est assez, je ne te retiens plus.
 Wallstein a trop longtemps écouté les refus.
 Et puisqu'un vain scrupule ou ton ingratitude
 De plaire à l'Empereur font ton unique étude,
 Jouis d'avoir pour lui quitté ton bienfaiteur,

En montrant Thécla.

Repoussé ma tendresse et déchiré son cœur.
 Mais, en partant, apprends encor à me connaître.
 Alfred, prends les guerriers, mène-les vers ton maître :
 Désormais dans ces murs où tout doit m'obéir,
 Je ne veux point avoir de rebelle à punir.
 Je t'ai nommé leur chef. J'étais loin de me dire
 Qu'un jour contre Wallstein Alfred les dût conduire.

A Tersky.

Les cuirassiers d'Alfred partiront avec lui,
 Et des portes d'Egra sortiront aujourd'hui.
 Sous les murs du palais qu'à l'instant ils se rendent.
 Depuis assez longtemps mes généraux attendent.
 Qu'ils entrent.

Tersky sort, et rentre un instant après avec Butler, Illo et d'autres
 généraux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TERSKY, ILLO, BUTTLER.

WALLSTEIN, à Alfred.

Laissez-nous. Sortez.

ALFRED:

Quoi, sans pitié,

Vous brisez les liens de l'antique amitié!
 Oh ! daignez m'accorder un regard moins sévère !
 Cette affreuse douleur, rendez-la moins amère !
 Ne me repoussez pas; tournez vers moi les yeux :
 Dites qu'Alfred n'est point un objet odieux.
 Je pleure aussi sur vous. En ces lieux je vous laisse
 Entouré de guerriers qui, faussant leur promesse...
 Puissent-ils vous servir avec fidélité !
 L'arrêt, l'arrêt terrible est contre vous porté.
 Le salaire est promis. Votre tête sacrée
 Au premier meurtrier par les lois est livrée.
 C'est en ce jour fatal que vous auriez besoin
 Qu'un ami redoublât et de zèle et de soin,
 Que veillant sur vos jours, sa tendresse craintive,
 Au plus léger péril fût toujours attentive,
 Et ceux que j'aperçois...

Il promène ses regards de défiance successivement sur Butler, Illo et
 Tersky, et s'adresse enfin à Butler.

Vous restez près de lui,

Butler ; promettez-moi de lui servir d'appui,
 De verser, s'il le faut, votre sang pour sa vie.
 Alfred, en le quittant, Alfred vous le confie.
 Engagez-moi pour lui votre honneur, votre foi.
 Donnez-moi votre main, Butler, donnez-la-moi.

Il tend la main à Butler. Butler retire sa main et fait un mouvement
 en arrière. On entend dans le lointain des trompettes qui annoncent
 l'approche des cuirassiers d'Alfred. Des officiers de son régiment pa-
 raissent au fond du théâtre.

Qu'entends-je, malheureux ! O douleur inouïe !
 Dieu ! que n'est-ce déjà la trompette ennemie !
 En sortant de ces murs, pourquoi n'allons-nous pas
 Au glaive étincelant demander le trépas ?

Il se précipite vers Thécia.

Thécia, regarde-moi : Thécia, ne crains personne.
 Regarde encor l'amant qui t'aime et t'abandonne.
 Apprenne qui voudra notre amour, nos malheurs.
 Devant mille témoins laisse couler tes pleurs.
 Qu'avons-nous à cacher ? à quoi bon le mystère ?
 Il ne sert qu'aux heureux. Nous, dans notre misère,
 Sans espoir, sans ressource, à souffrir condamnés,
 Qu'importe l'univers à deux infortunés !

On entend de nouveau plus fortement les trompettes. Alfred regarde avec désespoir les officiers qui sont au fond du théâtre.

Malheureux ! que prétend votre ardeur trop funeste !
 Vous enviez encor le moment qui me reste :
 Le dernier !... insensés qui d'un zèle égaré
 Osez choisir pour guide un cœur désespéré...

On entend pour la troisième fois, et plus fortement encore, les trompettes.

Encor : soit : Le destin pèse sur moi, m'entraîne.

En se retournant avec désespoir vers les officiers qui sont dans l'enfoncement.

Je dévoue à la mort votre vie et la mienne.
 Il ne sera plus temps de vous en repentir.
 Venez donc : qui me suit doit s'attendre à périr.

Il se précipite au milieu des officiers qui l'entourent. Élise soutient Thécia et la conduit hors de la scène. Wallstein la suit. Illo, Tersky Buttler suivent Wallstein.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

WALLSTEIN, ELISE et, un instant après, TERSKY.

Ce dernier, pendant que Wallstein parle à Elise, reste dans l'enfoncement.

WALLSTEIN à Elise.

C'est nourrir trop longtemps d'inutiles douleurs ;
Dites-lui, qu'un moment j'ai pardonné ses pleurs ;
Mais il faut réparer une erreur passagère ;
Oui : Thécla doit répondre à l'amitié d'un père,
Et son cœur, désormais, doit recevoir ma loi :
Ici, dans peu d'instant, je l'attends près de moi.

A Tersky.

Elise sort.

Vous, approchez, Tersky : que vient-on de m'apprendre ?
Sans mon ordre, en ces lieux, qu'ose-t-on entreprendre ?
Eh quoi ! les citoyens, désarmés et proscrits,
Trouvent dans mes guerriers leurs plus durs ennemis !
Les cachots, pour saisir leurs victimes tremblantes,
Ouvrent de toutes parts leurs portes menaçantes.
Aux catholiques seuls les temples enlevés
Semblent aux novateurs par mes lois réservés.

Le Hussite féroce, en son intolérance,
 Par des cris de fureur prélude à la vengeance.
 Quel est donc cet abus de mon autorité?
 Pensez-vous...

TERSKY.

Oui, je pense à votre sûreté,
 Seigneur ; de mécontents un parti redoutable,
 A l'Autriche vendu, cache un regret coupable.
 Timide, il se résigne à la loi des combats ;
 Mais des serments forcés ne me rassurent pas.
 J'ai mis ces factieux hors d'état de vous nuire.
 La rigueur est l'appui de tout nouvel empire.
 J'ai sévi sans pitié. L'exil et les cachots
 De ces mutins secrets préviendront les complots.
 Songez que les traiter avec trop d'indulgence
 C'est braver le parti qui prend votre défense.
 Voulez-vous que, bientôt, triste et découragé,
 Il abandonne un chef qui l'aura mal vengé ?

WALLSTEIN.

Quoi ! Tersky, faut-il donc, opposant crime à crime,
 Être persécuté dès qu'on n'est plus victime ?
 Et verra-t-on Wallstein, d'un vain soupçon pressé,
 Imiter le tyran par son bras renversé ?
 Je ne le sais que trop. Jusqu'ici ma carrière
 Par d'innombrables maux épouvanta la terre.
 Semblables dans leur course aux vents impétueux,
 Mes guerriers dispersaient les mortels devant eux.
 De ma longue indulgence un mot m'absout peut-être.
 Je dépendais alors des volontés d'un maître.

Mes erreurs sont de lui; mes vertus sont à moi,
Et mon destin nouveau me trace une autre loi.
Je ne suis plus Wallstein ivre du bruit des armes,
Possesseur d'un pouvoir grossi par les alarmes;
Mais Wallstein couronné, Wallstein législateur,
Garant de l'équité, du faible protecteur.
Je veux que dans l'éclat de ma gloire nouvelle,
Le prince bienfaisant efface le rebelle.
Je veux des factions apaiser les fureurs,
Non que les opprimés deviennent oppresseurs.
De mes guerriers surtout l'insolence m'outrage.

TERSKY.

Gardez-vous d'irriter leur farouche courage.
Ce peuple qui vous sert, leur valeur l'a soumis.
Ses biens sont leur partage, ils réclament ce prix.
Votre force est en eux; leur grandeur est la vôtre,
Et le soldat et vous, vous réglez l'un par l'autre.

WALLSTEIN.

Qui! moi! de mes soldats monarque dépendant,
Caresser leur audace et régner en tremblant!
Moi, laisser le champ libre à leurs vastes caprices,
Des biens de l'innocent acheter leurs services,
Me traîner sous leur joug, et lâche ambitieux,
Payer un sceptre vil de ce prix odieux!
Le chef qu'ils ont choisi n'est-il donc qu'un esclave?
S'il leur cède, avili; menacé, s'il les brave?
C'est en vain qu'on s'en flatte, et je ne serai pas
Le fléau de mon peuple et le roi des soldats.
Répare, sans tarder, les erreurs d'un faux zèle.

Réprime des guerriers l'avidité cruelle.
 Des mains de l'innocent qu'on détache les fers :
 Qu'à tous les citoyens les temples soient ouverts.
 Que tous en liberté, protestants, catholiques,
 Professent de leur foi les pieuses pratiques.
 Wallstein honore ainsi, d'une égale équité,
 Son culte primitif et son culte adopté.

Thecla entre. Tersky sort.

SCÈNE II.

WALLSTEIN, THÉCLA, ÉLISE.

WALLSTEIN.

Ecoute sans murmure et ton père et ton maître.
 Je fus à tes désirs trop indulgent peut-être ;
 Du voile de l'oubli recouvrons le passé.
 Par toi-même en ce jour ton destin fut tracé.
 Le Danemark, jadis, éprouva ma vengeance :
 Son prince, maintenant, brigue mon alliance.
 Pour toi, de mes desseins limitant la grandeur,
 J'avais daigné charger Alfred de ton bonheur.
 Mais tantôt avec lui ton âme conjurée,
 S'est, contre ton amour, devant moi déclarée.
 Alfred a repoussé mes faveurs, mes bienfaits ;
 Il nous fuit : reprenons de plus nobles projets.
 Ta main doit affermir le trône de ton père,
 Et ton hymen m'assure un appui nécessaire ;
 Obéis. Autrefois je demandais aux cieux
 Un fils, digne héritier du nom de ses aïeux,

Qui, marchant sur mes pas de victoire en victoire,
Couronnât mon ouvrage et surpassât ma gloire.
Inutiles souhaits ! le sort trop rigoureux
Ne voulut accorder qu'une fille à mes vœux ;
Que cette fille au moins cesse d'être rebelle !
Qu'elle oublie un amant à Wallstein infidèle !
Apaise, il en est temps, un tardif désespoir,
Etouffe ta faiblesse et remplis ton devoir.

THECLA.

Je dois à votre aspect déguiser ma souffrance :
Je le sais. N'exigez nulle autre obéissance,
Et ne prétendez pas qu'aux regards d'une cour,
Prisonnière, je traîne un malheur sans retour.
Sur mon cœur déchiré quand Alfred règne encore,
Je pourrais accepter un hymen que j'abhorre,
Et tromper, sans rougir, par un affreux serment,
A la fois un époux, le ciel et mon amant !
Non, non. Ne tentez plus un effort inutile ;
Laissez-moi loin d'ici me chercher un asile,
Mon père ; permettez qu'en des lieux retirés,
Par la religion aux larmes consacrés,
J'attende, vers le ciel élevant ma prière,
Le terme désiré de ma triste carrière.
Pour moi, tout autre sort n'est qu'un objet d'effroi.
Alfred seul...

WALLSTEIN.

Cet Alfred est indigne de toi.
Sur les pas de Gallas l'ambition le guide ;
Il suit, sans en rougir, les traces d'un perfide :

Ton cœur, pour l'arrêter, fut d'un trop faible prix.
Il aspire aux honneurs dans les camps ennemis.

THÉCLA.

Que servirait ici que je le justifie !
Le destin pour toujours sépare notre vie.
Puissiez-vous sur Alfred n'être point dans l'erreur !
Qu'il trouve, en d'autres lieux, la gloire et le bonheur.
Ces vœux, Seigneur, pour vous ne sont point un outrage
Alfred à vos desseins ne porte plus d'ombrage.
Puisse-t-il loin de nous...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TERSKY.

TERSKY entrant avec joie.

Arnim victorieux

Vous envoie annoncer un exploit glorieux,
Seigneur : de nos succès s'ouvre ainsi la carrière.

WALLSTEIN.

En quels lieux ?

TERSKY.

Près d'ici.

WALLSTEIN.

Contre quel adversaire ?

Les chemins détournés qu'Arnim doit traverser
N'offrent point d'ennemis qu'il ait pu repousser.

TERSKY.

Ses messagers, Seigneur, pourront mieux vous instruire.

WALLSTEIN.

Près de moi, sans retard, il les faut introduire.
Qu'ils viennent.

TERSKY.

Les voici.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER SAXON suivi de deux autres qui demeurent dans l'enfoncement.

WALLSTEIN.

Je vois avec plaisir
Les lauriers dont vos fronts viennent de se couvrir.
Pour nos communs travaux j'accepte ce présage.

L'OFFICIER.

Nous n'avons remporté qu'un léger avantage,
Seigneur ; les combattants que nous avons vaincus
Ont tenté contre nous des efforts superflus.
L'on eût dit qu'à dessein ils couraient à leur perte.
De nos fiers bataillons la plaine était couverte,
Lorsqu'en nombre inégal, tout à coup, des guerriers
Contre nous avec rage ont poussé leurs coursiers.

WALLSTEIN.

Je ne puis concevoir quelle troupe ennemie
A sitôt sur Arnim dirigé sa furie.
Gallas a-t-il déjà rassemblé des soldats ?

L'OFFICIER.

Non : ce n'était lui ; nous connaissons Gallas.

Thécla, qui jusqu'alors n'a point écouté, s'approche et écoute avec inquiétude.

WALLSTEIN.

D'où venaient ces guerriers?

L'OFFICIER.

Leur rapide cohorte

D'Egra semblait à peine avoir quitté la porte.

Thécla écoute toujours plus attentivement.

WALLSTEIN.

Ils vous ont attaqués?

L'OFFICIER.

Non loin de ce rempart.

THÉCLA.

Ciel!

WALLSTEIN, avec trouble et en prenant Thécla par la main.

Laisse-nous.

THÉCLA.

Non, non, mon père, il est trop tard.

A l'officier.

Leur chef?

L'OFFICIER.

Il était jeune, et son fougueux délire..

THÉCLA.

Son nom?

L'OFFICIER, avec étonnement.

Madame, aucun n'a pu nous en instruire.

Tous sont morts...

Thécla chancelle. Son père la soutient.

Mais après le succès obtenu,

A leurs drapeaux sanglans nous avons reconnu

Cette troupe célèbre à vaincre accoutumée,
Le corps des cuirassiers, fameux dans votre armée.

Thécla tombe dans les bras d'Elise.

WALLSTEIN.

Thécla, reprends tes sens; Thécla, reviens à toi.
Amis, éloignez-vous. L'étonnement, l'effroi...
Je vous suivrai.

Tersky et les officiers sortent.

SCÈNE V.

WALLSTEIN, THÉCLA, ELISE.

ELISE.

Seigneur, je la vois qui respire.
Parlez-lui, votre voix...

WALLSTEIN, ému.

Que pourrai-je lui dire ?

THÉCLA, revenant graduellement à elle.

Où suis-je ! sur mes yeux un nuage épaissi...

Elle regarde son père.

Mon père...

Elle regarde autour d'elle.

Où donc est-il ?... quoi !... n'est-il plus ici !...

WALLSTEIN.

Qui donc ?

THÉCLA.

Celui... par qui... sa mort fut annoncée.

ÉLISE.

Ah! Madame, écartez cette horrible pensée,
Ranimez vos esprits; que nos soins, nos secours...

WALLSTEIN.

Élise, à sa douleur laisse un plus libre cours.
N'arrête pas ses pleurs ; que son cœur se soulage.
Elle saura pour moi ressaisir son courage :
Contre ce premier choc elle n'a pu lutter.

THÉCLA, en se faisant violence.

Mon père... je suis mieux... mais daignez m'écouter.
Vous voyez que déjà ma force est revenue.
Rappelez ce guerrier... Pourquoi fuit-il ma vue ?
Souffrez, souffrez qu'ici je le puisse revoir,
Que seule...

ÉLISE.

Non, Seigneur, craignez son désespoir.

WALLSTEIN

Thécla ! pourquoi braver un tourment inutile !

THÉCLA.

Lorsque je saurai tout, je serai plus tranquille.
Ne sais-je donc pas tout?... Qu'apprendre sur mon sort?...
Que veut-on me cacher?... Je le sais... il est mort.
Votre refus accroît mon angoisse cruelle :
A genoux... par pitié... mon père !

WALLSTEIN, à Élise.

Qu'on l'appelle,

J'y consens.

Élise sort.

Tu le vois, je compte sur ton cœur :
Je te crois. Tu sauras surmonter ta douleur,
Digne sang du guerrier qui t'a donné la vie,
Toi, fille de Wallstein !

ELISE, rentrant, à Thécla.

Vous êtes obéie,

Madame, mais songez...

THECLA.

Revient-il?

ELISE.

Le voici.

WALLSTEIN.

Thécla !

THECLA.

Mon père... Adieu... Qu'Élise reste ici.

Pendant ces deux derniers vers, l'officier qui a suivi Elise rentre, et Wallstein sort.

SCÈNE VI.

THÉCLA, ÉLISE, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, s'avançant vers Thécla, avec embarras et tristesse.

Vous me voyez confus, madame ; et j'ose à peine...

J'ai causé, malgré moi, votre frayeur soudaine...

Un hasard malheureux qu'on ne pouvait prévoir,

M'a forcé d'apporter...

THECLA, avec dignité et douceur, et d'une manière contenue.

C'était votre devoir.

Après un court silence

Vous avez de mon cœur pénétré le mystère :

Mais il faut m'accorder une grâce dernière.

L'OFFICIER.

Madame ?

THECLA.

Poursuivez le récit commencé.

En s'efforçant de paraître encore plus calme.

Je saurai... vous entendre... et mon trouble est passé.

L'OFFICIER.

Par ces tristes détails votre âme déchirée...

THECLA.

Non... je vous les demande... et j'y suis préparée.

L'OFFICIER.

Appelé par Wallstein, dans Egra cette nuit

Son fidèle allié devait être introduit.

L'armée avait atteint la distance marquée,

Et nous nous reposions jusqu'à l'heure indiquée.

Un tourbillon épais frappe nos yeux surpris :

L'avant-garde recule et crie aux ennemis.

A ces cris imprévus, chacun de nous s'élance ;

Mais, plus prompt que la foudre, un escadron s'avance.

Et, chassant, dispersant nos soldats sous ses coups,

Pénètre, avec son chef, jusqu'au milieu de nous.

*Thecla fait un mouvement. L'officier s'arrête jusqu'à ce qu'elle lui fasse
signe de continuer.*

Une attaque si prompte un instant nous désarme :

Mais, surmontant bientôt cette subite alarme,

Nos cavaliers d'Arnim reçoivent le signal.

Rougissant de leur trouble et du nombre mégal,

Nos guerriers indignés de tous côtés accourent,

Cernent les ennemis, les pressent, les entourent :

A leur retour enfin tout chemin est fermé.

De se rendre, leur chef par le nôtre est sommé

On le reconnaissait à l'écharpe éclatante
Qui ceignait en longs plis son armure brillante.

Thecla chancelle et s'appuie sur le dos d'un fauteuil.

Il s'arrête, et d'un signe animant ses soldats,
Il les presse, il les force à marcher sur ses pas.
S'élançant au milieu de l'épaisse mêlée,
Ils percent de nouveau dans la foule ébranlée :
Un de nos bataillons s'entr'ouvre dispersé.
Mais du jeune guerrier le cheval est blessé,
Il se cabre, résiste à la main qui le guide,
Tombe. Ses compagnons, dans leur élan rapide,
Ne peuvent retenir leurs coursiers effrayés,
Poursuivent leur carrière... et le foulent aux pieds.

Thecla, qui a écouté ces derniers vers avec une angoisse toujours croissante, est près de tomber. Élise la soutient.

Ah! Madame.

THECLA, rappelant sa force.

Achievez.

L'OFFICIER.

En le voyant sans vie,
Ses cuirassiers soudain redoublent de furie.
Un sombre désespoir s'est emparé d'eux tous.
Prodigues de leur sang, ils reviennent sur nous.
Ces tigres acharnés ne daignent rien entendre.
Accablé par le nombre, aucun ne veut se rendre,
Tous enfin ont péri.

THECLA, après quelques moments de silence, pendant lesquels l'officier veut s'éloigner. Elle fait un geste pour le retenir, et reprend d'une voix tremblante.

Son corps inanimé...

WALLSTEIN.

L'OFFICIER.

Dans un cloître voisin nous l'avons renfermé.

THECLA.

Ce cloître...

L'OFFICIER.

Est près d'ici.

THECLA.

Son nom ?

L'OFFICIER.

Sainte Ildegonde.

THECLA.

Qui l'habite ?

L'OFFICIER.

Des sœurs de piété profonde,
Et dont l'austérité...

THECLA.

Quelle porte y conduit ?

L'OFFICIER.

Celle qui de ces lieux vers la Saxe...

THECLA.

Il suffit.

L'OFFICIER.

Le récit douloureux, arraché de ma bouche,
Madame, a ranimé...

THECLA, d'une voix éteinte.

Votre intérêt me touche...

Oui... je le crois... mon sort... obtient votre pitié :
Mais allez.

L'officier sort.

SCÈNE VII.

THÉCLA, ÉLISE.

THÉCLA, avec une extrême agitation.

Il me faut prouver ton amitié,

Elise : il faut partir : partir à l'instant même.

ÉLISE.

Partir ! que dites-vous ? Ciel ! dans ce trouble extrême !
Madame !

THÉCLA.

Il faut partir.

ÉLISE.

Vous me glacez d'effroi.

Où voulez-vous aller ?

THÉCLA.

Il n'est qu'un lieu pour moi,

Son tombeau... viens, Elise, il m'attend, il m'appelle.

ÉLISE.

Thécla !

THÉCLA.

Tu fus toujours ma compagne fidèle.

Pour aller jusque-là prête-moi ton appui.

ÉLISE.

Qu'y pouvez-vous chercher ?

THÉCLA.

Ce qui reste de lui.

Hâte-toi. Prends pitié du tourment qui m'agite,
Prépare tout.

ELISE.

Madame, une semblable fuite...
D'un monde soupçonneux redoutez les discours.

THECLA.

Est-ce donc dans ses bras, Elise que je cours ?

ELISE.

A travers nos guerriers comment sortir des portes ?

THECLA.

Un peu d'or aisément séduira ces cohortes.

ELISE.

J'ignore les chemins.

THECLA,

Ma main te conduira.

ELISE.

Dans cette obscurité...

THECLA.

La nuit nous cachera.

ELISE.

Mais si l'on vous poursuit, si la garde attentive
Aperçoit, reconnaît...

THECLA.

Dans une fugitive,

Dans un être abattu, brisé par le destin,
Quel œil reconnaîtrait la fille de Wallstein ?

ELISE.

Nous ne pourrons franchir une armée étrangère.

THECLA.

Le malheur librement peut parcourir la terre.

ELISE.

L'orage nous menace, et le ciel à grands flots...

THECLA.

Était-il doucement sous les pieds des chevaux ?

ELISE.

J'embrasse vos genoux, songez à votre père.

THECLA.

Mon père !... il régnera.

ELISE.

Redoutez sa colère.

THECLA.

Il a voulu régner : tout m'est indifférent :
De lui, de l'univers, qu'ai-je à craindre à présent ?
Quelle douleur encor peut m'être réservée ?

ELISE.

Quand dans ce lieu fatal vous serez arrivée,
Que ferez-vous ?

THECLA.

Peut-être il saura m'inspirer,
Peut-être, près de lui, je pourrai respirer.
Elise, un mouvement que je ne puis décrire,
Que je ne puis dompter, vers sa cendre m'attire.

ELISE.

Ah ! du moins attendez, Madame ! au nom du ciel !
Le tems... le repos...

THECLA.

Oui, le repos éternel,
Celui qu'il a trouvé... viens si je te suis chère ;
Tes vains retardements augmentent ma misère.
Chaque instant qui s'écoule ajoute à ma douleur.
Ses généreux amis accusent ma lenteur.

Dans la nuit du trépas ils ont voulu le suivre.
 A la mort de son chef aucun n'a pu survivre.
 Ce qu'ils ont fait, ces cœurs endurcis aux combats,
 Ces soldats, ces guerriers, je ne le ferais pas !
 Oui, je cours le rejoindre, ombre chère et fidèle.

Thécla sort.

ELISE.

Elle m'échappe... on vient... Grand Dieu ! prends pitié
 d'elle.

Elise sort à la suite de Thécla.

SCÈNE VIII

BUTTLER, ensuite ISOLAN.

BUTTLER.

Quel bruit s'est fait entendre ?... Écoutons... tout se
 tait...

Isolan ne vient pas. L'heure fuit, tout est prêt.
 Qui le retient ?

Isolan paraît.

C'est lui. J'attendais ta présence.

Les Saxons vont entrer dans nos murs sans défense,
 Alfred, vaincu par eux, n'a pu leur échapper.
 Il faut cette nuit même, ou périr ou frapper.

ISOLAN, étonné.

Frapper ! et qui ?

BUTTLER.

Wallstein.

ISOLAN.

Que dis-tu ?

BUTTLER.

Dans une heure,
Pour nous sauver tous deux, il faut que Wallstein meure.

Isolan recule d'horreur.

Tu promis d'obéir. C'est à moi d'ordonner.

ISOLAN.

J'ai promis de combattre, et non d'assassiner.
Voilà donc tes projets ! quelle entreprise impie !
Tout couvert de ses dons, tu veux trancher sa vie !

BUTTLER.

De la reconnaissance il oublia les lois,
A la reconnaissance il a perdu ses droits.

ISOLAN.

Notre chef !

BUTTLER.

Il le fut.

ISOLAN.

Un bienfaiteur.

BUTTLER.

Un traître.

ISOLAN.

Un grand homme !

BUTTLER.

Un rebelle, ennemi de son maître.

ISOLAN.

Ton cœur ne frémit pas ?

BUTTLER.

Wallstein seul doit trembler.

Son arrêt est porté.

ISOLAN.

Qui voudra l'immoler ?

BUTTLER.

Mes guerriers.

ISOLAN.

Leur valeur abjecte et mercenaire
Du trépas d'un héros dévore le salaire !
Mais nous, Butler !... Abjure un si lâche dessein ;
Rejoignons près d'ici Gallas et Géraldin.
Leurs soldats sont cachés dans la forêt prochaine.
Nous pourrons dans ces murs les faire entrer sans peine,
Les postes occupés par nos secrets amis
S'ouvriront devant nous.

BUTTLER.

Si nos vœux sont trahis,
Si Wallstein nous prévient ?

ISOLAN.

Disputant la victoire,
Nous combattons alors sans flétrir notre gloire.

BUTTLER.

C'est risquer trop de sang pour quelques vains lauriers.

ISOLAN.

Mourir dans les combats est le sort des guerriers,
Et mieux vaut mille fois leur trépas légitime
Que d'épargner ainsi leur sang au prix d'un crime.

BUTTLER

Un crime ? Je punis un soldat révolté.

ISOLAN.

Oui, mais par un forfait cent fois plus détesté.

BUTTLER.

Un serment solennel à Ferdinand me lie.
Enfin, tout est permis à qui sert la patrie.

ISOLAN.

La patrie ! ainsi donc ce titre respecté
Couvre tes attentats d'un voile d'équité !
Repousser loin du trône une race avilie,
Couronner un héros, c'est servir la patrie,
Nous disais-tu jadis. Par la cour regagné,
Tu prétends aujourd'hui qu'il meure assassiné :
Ton poignard est levé sur sa tête blanchie,
Et c'est encor, dis-tu, pour servir la patrie !

BUTTLER.

A quoi bon du passé ce tardif souvenir ?
Le présent nous commande, il lui faut obéir.
Tout est prêt, suis-moi.

Il aperçoit Wallstein qui entre.

Ciel !

SCÈNE IX.**LES PRÉCÉDENTS, WALLSTEIN.**

Pendant cette scène, Isolan reste constamment les yeux baissés, pensif et comme agité intérieurement. Butler, au contraire, se fait violence, pour paraître sans inquiétude.

WALLSTEIN à Butler, qui veut sortir.

Un destin trop sévère
A d'un héros naissant terminé la carrière.
Je veux que mon armée, imitant mes douleurs,

Rendez aux restes d'Alfred les funèbres honneurs.
Amis, vous l'aviez vu, dès sa plus tendre enfance,
Auprès de votre chef signaler sa vaillance :
Toujours aux premiers rangs il avait combattu.
Que n'espérons-nous pas de sa jeune vertu ?
Hélas ! un vain scrupule égara son courage ;
Mais sa valeur encor mérite notre hommage.
Des fautes qu'il commit n'accusons que le sort.
Il n'est point de courroux que n'apaise la mort.

BUTTLER.

Aux cendres d'un transfuge, accorder tant de gloire !

WALLSTEIN.

D'un soldat qui n'est plus respectez la mémoire.

BUTTLER.

Il quitta vos drapeaux.

WALLSTEIN.

Il ne m'a point trahi.

BUTTLER.

Il abjura son chef.

WALLSTEIN.

Il pleura son ami.

Que ne peut-on me rendre un cœur aussi fidèle ?

BUTTLER.

Seigneurs, tous vos guerriers...

WALLSTEIN.

Oui... je connais leur zèle.

Pour m'obéir, Butler, c'est vous que j'ai nommé.

Rapportez dans ces lieux ce corps inanimé,

Hâtez-vous de partir. Demain avant l'aurore

Trouvez-vous près de moi.

BUTTLER.

Seigneur, plutôt encore.

A Isolan, à voix basse

Viens.

ISOLAN

Non, dans tes forfaits je ne veux point tremper,
Je vais trouver Gallas.

BUTTLER, à part.

Et moi, je vais frapper.

Buttler et Isolan sortent.

SCÈNE X.

WALLSTEIN, seul.

La pitié n'entre point dans leur cœur implacable.
Mobile est leur amour, leur haine inexorable.

Après un silence et quelques moments de méditation,
Tandis qu'ils m'écoutaient, leurs fronts étaient baissés. —
Ils détournait de moi leurs yeux embarrassés. —
Ils s'observaient l'un l'autre et semblaient se contraindre
Quelle secrète voix m'avertit de les craindre?
Dois-je vous écouter, vagues pressentiments?
Vous m'avez sur Gallas abusé quarante ans.
Instinct confus, faut-il te prendre encor pour guide?
Es-tu la voix du ciel? Non, le ciel est perfide,
L'amitié m'a trahi. Les astres m'ont trompé.
D'une éternelle nuit l'homme est enveloppé.
On interroge en vain l'inflexible nature.
Il faut donc marcher seul dans cette route obscure.
Seul, et sans un ami qui, me servant d'appui,

D'un trône solitaire adoucisse l'ennui !
Alfred est mort. Thécla, repoussant ma tendresse,
Me reproche en secret la douleur qui l'opresse.
Les avides soldats sur mes pas empressés
Disputent les honneurs par mes mains dispensés.
J'aimais Gallas : le sort me l'a rendu parjure.
En vain d'un voile épais je couvre ma blessure ;
Pour oublier Gallas il faut tout oublier ;
C'est la moitié de moi qu'il faut sacrifier.
Chacun de mes exploits le retrace à ma vue.
Notre longue carrière ensemble parcourue,
Tant de nobles desseins ensemble exécutés,
Tant de maux, de périls avec lui supportés,
Tout nous était commun : sa lâche perfidie
De tous mes souvenirs a dépouillé ma vie.
Le passé tout entier semble m'abandonner.
Ce n'était pas ainsi que je comptais régner !
Trop aveugles humains ! déçus par la distance,
Nous laissons de nos vœux l'avenir qui s'avance.
Il se venge de nous. même en nous exauçant.
Il trompe nos désirs, même en les remplissant,
Et nos regards, à peine, en le voyant paraître,
Sous des traits si changés le peuvent reconnaître.
N'importe. Ces regrets qui viennent m'égarer,
Ces faiblesses du cœur, il les faut abjurer,
Ne voir dans les mortels qu'un instrument qu'on brise,
Et qui sert d'autant mieux que plus on le méprise.
Impérieux destin, ton ordre est satisfait !
Tu m'entraînais au trône et j'y monte en effet.

Mais je sens dans mon cœur se flétrir l'espérance.
Je ne l'invoque plus. Je cède à ta puissance.
Comme un poids étranger je reçois tes bienfaits
Et me livre en aveugle à tes sombres décrets.
Reignons. La nuit s'avance, et dans ce jour d'orage,
Trop de coups ont usé ma force et mon courage.
Le repos chassera ce trouble de mon sein :
Qui sait ce que l'aurore éclairera demain !

Wallstein sort.

SCÈNE XI.

THECLA, ELISE, entrant par la porte opposée.

THECLA.

Il s'éloigne : avançons. A peine je respire :
Où donc est le soldat qui nous devait conduire ?

ELISE.

Il s'est placé, Madame, aux portes du palais.

THECLA.

Je crains de m'égarer dans ces détours secrets ;
Va le chercher, Elise : ici je puis t'attendre.
A cette heure, en ces lieux, nul ne peut nous surprendre.
Cours et reviens.

Elise sort.

O vous, vous que je vais quitter,
Pardonnez. A mon sort je n'ai pu résister.
Au coup qu'elle a reçu votre fille succombe.
Vous marchez vers un trône, et je cherche une tombe :

Je dérobe à vos yeux l'ennui de ma douleur.
 Je vous laisse entouré de pompe et de splendeur.
 Puisse le ciel du moins, content de mes misères,
 Veiller avec bonté sur vos destins prospères !

ELISE, reveuant effrayee.

Ah ! Madame ! d'effroi mon esprit éperdu...
 Qu'allons-nous devenir ! Hélas ! tout est perdu.
 Du palais assiégé gardant les avenues,
 De farouches guerriers en ferment les issues.
 J'ai, de loin, entendu les clameurs des soldats,
 Le nom de l'Empereur et celui de Gallas.
 On dit que par la ruse il a surpris nos portes,
 Qu'Isolan contre nous a guidé ses cohortes :
 On dit que de son fils ignorant le destin,
 Il le veut arracher au pouvoir de Wallstein.
 Il s'avance au milieu de la garde séduite :
 Il va bientôt lui-même empêcher notre fuite.
 J'ai vainement cherché quelques détours obscurs,
 Déjà son nom partout commande dans ces murs.

THECLA.

Ciel ! mon père est trahi. Viens.

ELISE.

Que voulez-vous faire ?

THECLA.

Elise, à ce perfide on va livrer mon père.

On entend du bruit derrière le théâtre.

Courons le prévenir. Hâtons-nous : soutiens-moi.
 Dieux ! c'est Gallas.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, GALLAS, GERALDIN, OFFICIERS,
SOLDATS.

GALLAS à Thécla.

Restez et calmez votre effroi.

Je ne viens point, vengeur inflexible et sévère,
Dans un ancien ami poursuivre votre père.
Fidèle, contre lui j'ai défendu l'État,
Mais j'ai su le sauver d'un horrible attentat.
L'auguste Ferdinand, qu'en ces lieux je remplace,
De ce peuple égaré daigne accorder la grâce.
Sa clémence pardonne aux citoyens soumis.
Ce pardon généreux à mes vœux fut promis.
J'exerce en cet instant l'autorité suprême,
Et Wallstein, avec vous, peut quitter la Bohême.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ISOLAN, SOLDATS, BUTTLER, désarmé

GALLAS.

Isolan ! quel effroi j'aperçois dans vos yeux !

ISOLAN, avec trouble.

Ne m'interrogez pas.

GALLAS.

Wallstein ?

ISOLAN.

N'est plus !

THÉCLA, en levant les mains au ciel, et tombant ensuite sans connaissance dans un fauteuil.

Grands Dieux !

ISOLAN.

Par votre ordre, empressé de prévenir le crime,
 J'allais aux meurtriers arracher leur victime.
 Plein d'un espoir trompeur, de loin je les suivais
 Dans les sombres détours de ce vaste palais.
 J'entendais résonner sous ces voûtes funèbres
 Leurs pas précipités au milieu des ténèbres.
 J'appelle : mais en vain. Dans la profonde nuit,
 De mes cris impuissants l'écho seul retentit.
 Je parviens jusqu'au seuil. La garde était forcée,
 Les soldats massacrés et la porte enfoncée.
 J'entre : mais avant moi Buttler a pénétré.
 J'aperçois le héros d'assassins entouré,
 Immobile, intrépide, opposant pour défense
 A ses vils meurtriers son auguste silence.
 Je redouble d'efforts, je crie... il est trop tard.
 Le féroce Buttler saisissant son poignard...
 Je n'ai pu de ce monstre arrêter la furie.
 Il frappe, et sous son bras Wallstein tombe sans vie.
 Mais à peine le coup a-t-il été porté,
 Que chacun du forfait parait épouvanté.
 Un désespoir soudain saisit la troupe ingrate.
 En longs gémissements le repentir éclate,
 L'un tombant à genoux, de remords dévoré,

Arrose de ses pleurs ce corps défiguré.
 L'autre de ses bienfaits rappelle la mémoire,
 Et couvert de son sang redit encor sa gloire.
 Leurs larmes, leurs sanglots redemandent au ciel
 Leur chef, leur bienfaiteur atteint d'un trait mortel,
 Et dans l'affreux Buttler détestant leur complice,
 Ils allaient de ce traître abréger le supplice.
 J'ai suspendu leurs coups. On le traîne en ces lieux :
 Qu'il reçoive le prix de son crime odieux.

GALLAS, à Buttler.

Malheureux ! qu'as-tu fait ? Oses-tu bien, perfide,
 Offrir à mes regards ton aspect parricide ?
 Monstre né des enfers ! dans ce cœur révéré
 De quel droit plongeais-tu ton bras dénaturé ?

BUTTLER.

Vous-même, de quel droit me prodiguer l'outrage ?
 Qu'ai-je fait, après tout, qu'achever votre ouvrage ?
 Tous deux contre Wallstein nous avons conspiré :
 Par tous deux à la fois le coup fut préparé.
 Osez-vous à ma vue affecter l'innocence ?
 Entre Buttler et vous quelle est la différence ?
 Wallstein était mon chef, mais non pas mon ami.
 Mon bras l'a poignardé, mais vous l'aviez trahi.
 Qu'importe qu'à présent, mortel pusillanime,
 Complice de son sort, vous pleuriez ma victime ?

A Géraldin.

Ministre de l'État que Buttler sut venger,
 Votre ennemi n'est plus : sachez me protéger.

GALLAS, à Géraldin.

Vous, contre ma fureur, défendez-vous ce traître ?

GÉRALDIN.

Que Ferdinand prononce : il est seul notre maître.

Il fait signe à Buttler de s'éloigner, Buttler sort.

GALLAS.

**O remords ! ô douleur ! triste fidélité,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipité !**

A Thécla.

**Et vous, qu'à peine ici j'ose nommer encore,
Pourriez-vous m'imputer un forfait que j'abhorre ?
A veiller sur ses jours j'avais mis tous mes soins :
Isolan, ces soldats, ce peuple en sont témoins.
J'apportais son pardon. Le ciel, dans sa vengeance,
A trompé sans pitié ma plus chère espérance.**

THÉCLA.

Qui me parle ?... quel bruit me poursuit en ces lieux ?

Elle regarde autour d'elle avec égarement.

Quelles traces de sang viennent frapper mes yeux ?

Elle se lève.

**Laissez, laissez-moi fuir... leur tombe est mon asile...
Là... le trépas m'attend sur leur pierre immobile...
J'entends la voix des morts qui m'appelle auprès d'eux...
Oui, mon œil l'aperçoit, héros majestueux,
Toi que je vis toujours, guidé par la victoire,
Comme un astre éclatant répandre au loin ta gloire...
Un instant t'a plongé dans l'éternelle nuit !...
Tu fais signe à ta fille, et ta fille te suit.
Prophétique terreur, tu m'avais avertie.**

Même heureuse, en tremblant je contemplais la vie.
 Mon cœur, plein d'un effroi qu'il ne pouvait bannir,
 Sentait peser sur lui le funèbre avenir.
 Bonheur, espoir, amour, décevantes images,
 Pourquoi m'entouriez-vous de vos trompeurs nuages ?...
 Ils ne sont point trompeurs... Dans les cieux réunis,
 Mon père, Alfred...

GALLAS, avec étonnement.

Quel trouble égare ses esprits ?

A Isolan.

Que dit-elle d'Alfred ?

Isolan se tait.

THECLA.

Maître des destinées,
 Tu défends d'avancer le terme des années.
 Par des coups redoublés me consacrant à toi,
 Sans rival ici bas tu veux régner sur moi.
 Quand j'aspire au trépas, ta volonté m'arrête.
 Sous ton joug redouté tu fais courber ma tête.
 Mon âme vainement veut prendre son essor.
 Ton ordre la retient : il faut attendre encor.
 Mais aux pieds des autels, dans les larmes plongée,
 Entre les morts et toi ma vie est partagée.
 Je dois, en te servant, désarmer ton arrêt,
 Et de la mort ainsi mériter le bienfait.

A Gallas.

Vous, si pour tant de maux quelque pitié vous reste,
 Ne me retenez pas dans ce séjour funeste.
 Ne me séparez plus du tombeau qui m'attend.
 Un autre près de lui s'élève maintenant.
 Laissez-moi réunir au nom de ma misère

A la cendre d'Alfred la cendre de mon père.

GALLAS.

Alfred ! dit-elle encore ! Isolau ! Dieu ! mon fils !
Parlez !

ISOLAN.

Il est trop vrai, Seigneur, et vos amis
Vous dérobaient en vain cette triste nouvelle.
Frappé dans un combat d'une atteinte mortelle,
Alfred...

GALLAS.

Mon fils est mort ! sous le fer ennemi
Moi-même j'ai traîné mon fils et mon ami !
Alfred, unique espoir d'un cœur flétri par l'âge,
C'est moi qui t'ai frappé. Ta mort est mon ouvrage.
Trop malheureux ami que j'avais outragé,
Wallstein ! Wallstein ! hélas ! le ciel t'a trop vengé.

THECLA, à Gallas, qui paraît abîmé dans le désespoir.
Ce ciel, à mon insu, vous punit par ma bouche.
Père de mon Alfred, votre douleur me touche,
Vous le pleurez : mon cœur ne saurait vous haïr.
Ce cœur, déjà soumis au Dieu qu'il va servir ;
Ce cœur, rempli d'Alfred, vous plaint... et vous pardonne.
Méritez ce pardon. Défendez près du trône
De mon père expiré les malheureux amis.
Ils errent dans ces murs, menacés et proscrits.
Sauvez-les des fureurs d'une cour ennemie.
Rendez ce dernier culte à l'amitié trahie :
Je vais d'un Dieu sévère apaiser le courroux,
Et pleurer sur Alfred, sur mon père et sur vous.

FIN.

